



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

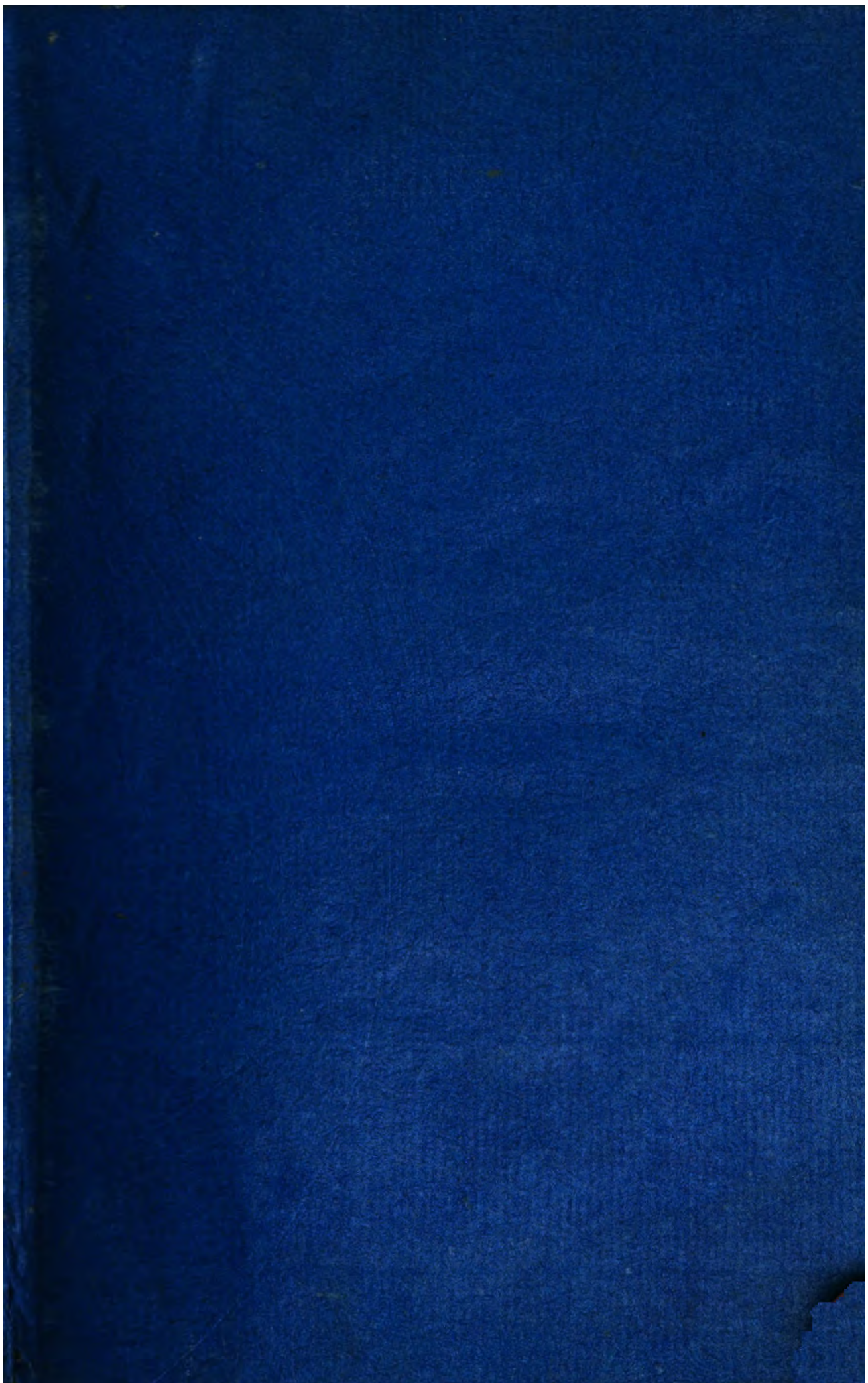
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





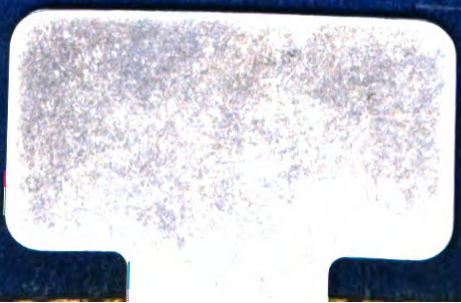


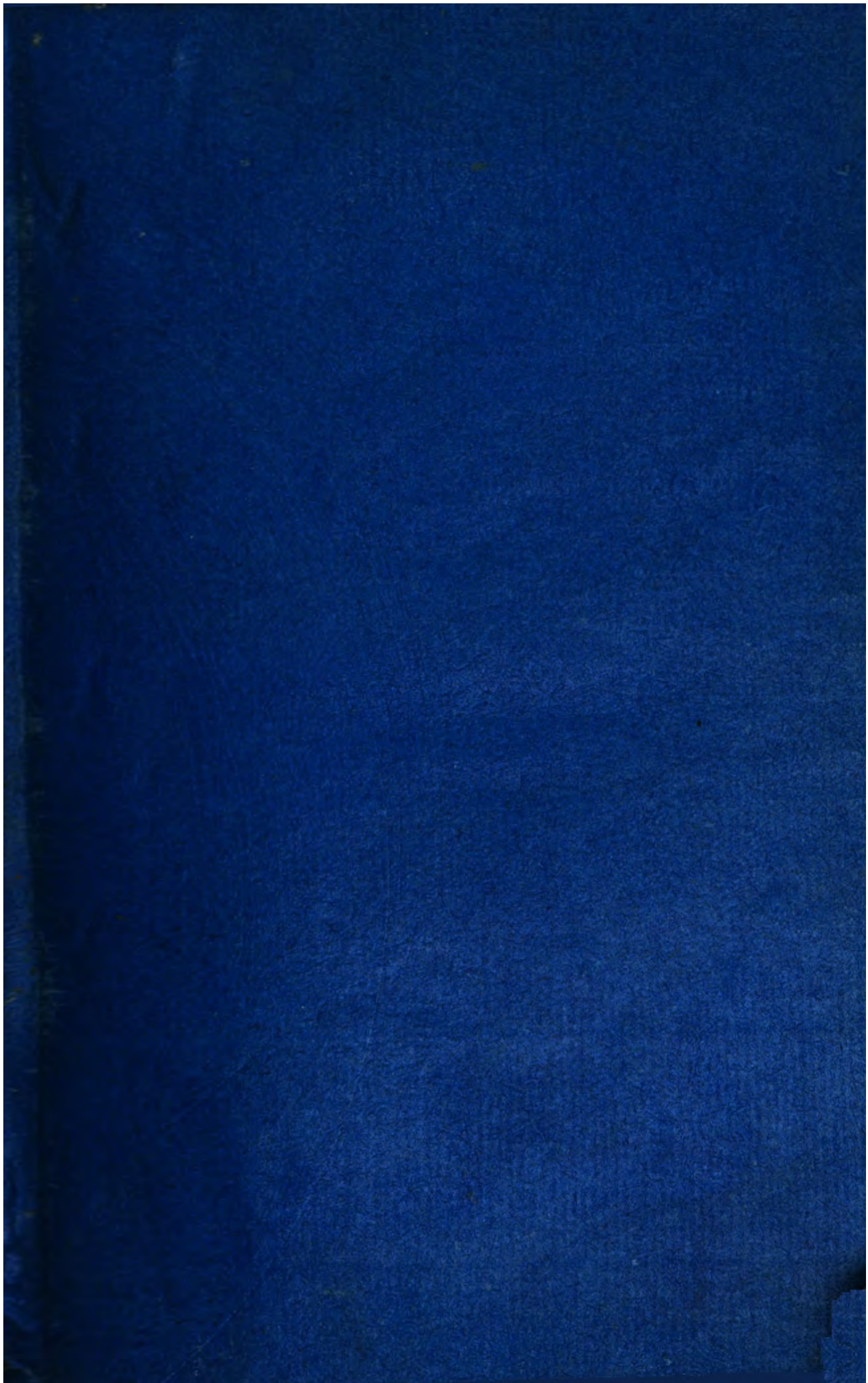
Taylor
Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

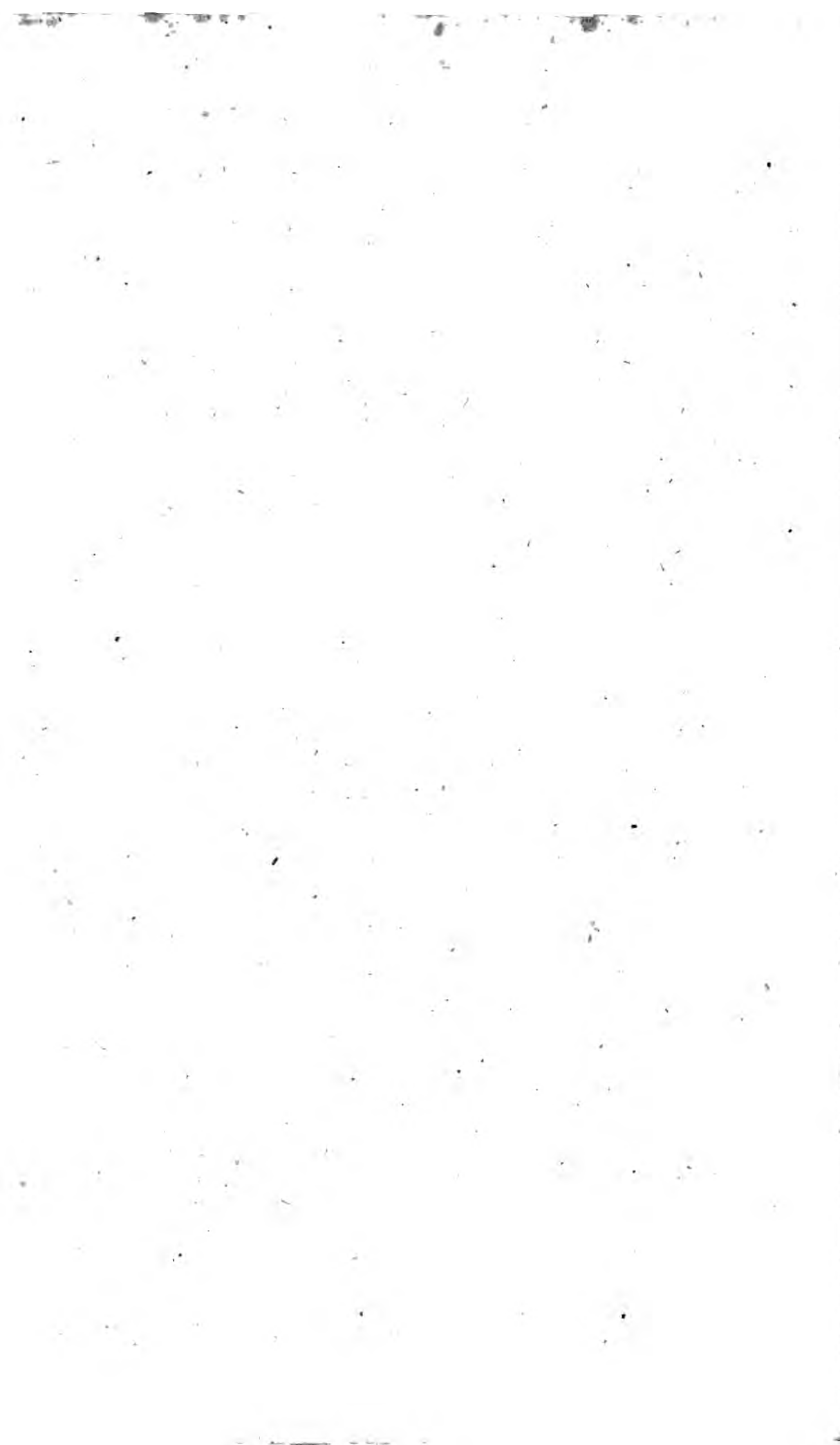
Dr G. Weiler
Bequest
1996

Vet. Fr. II B. 1978

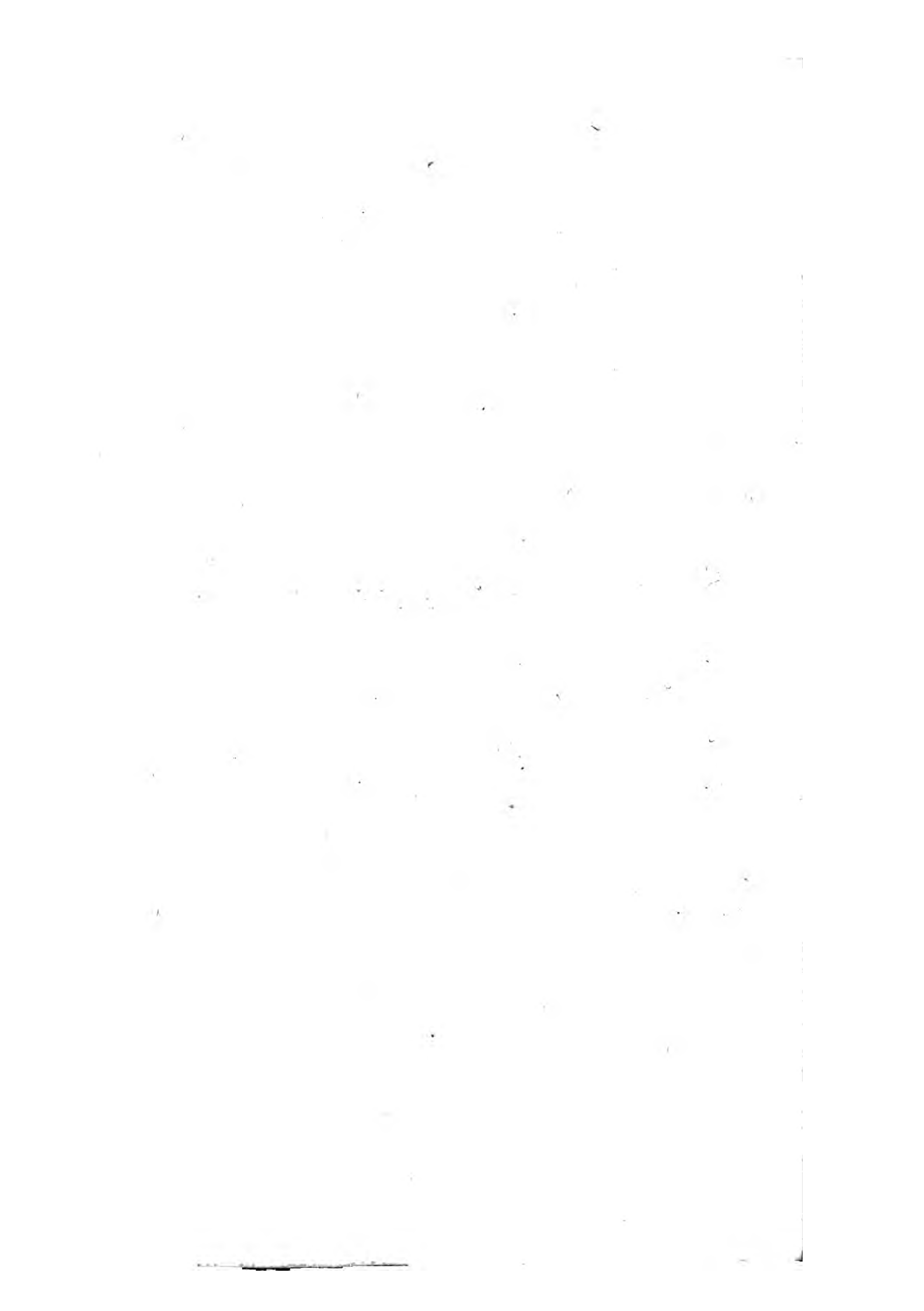




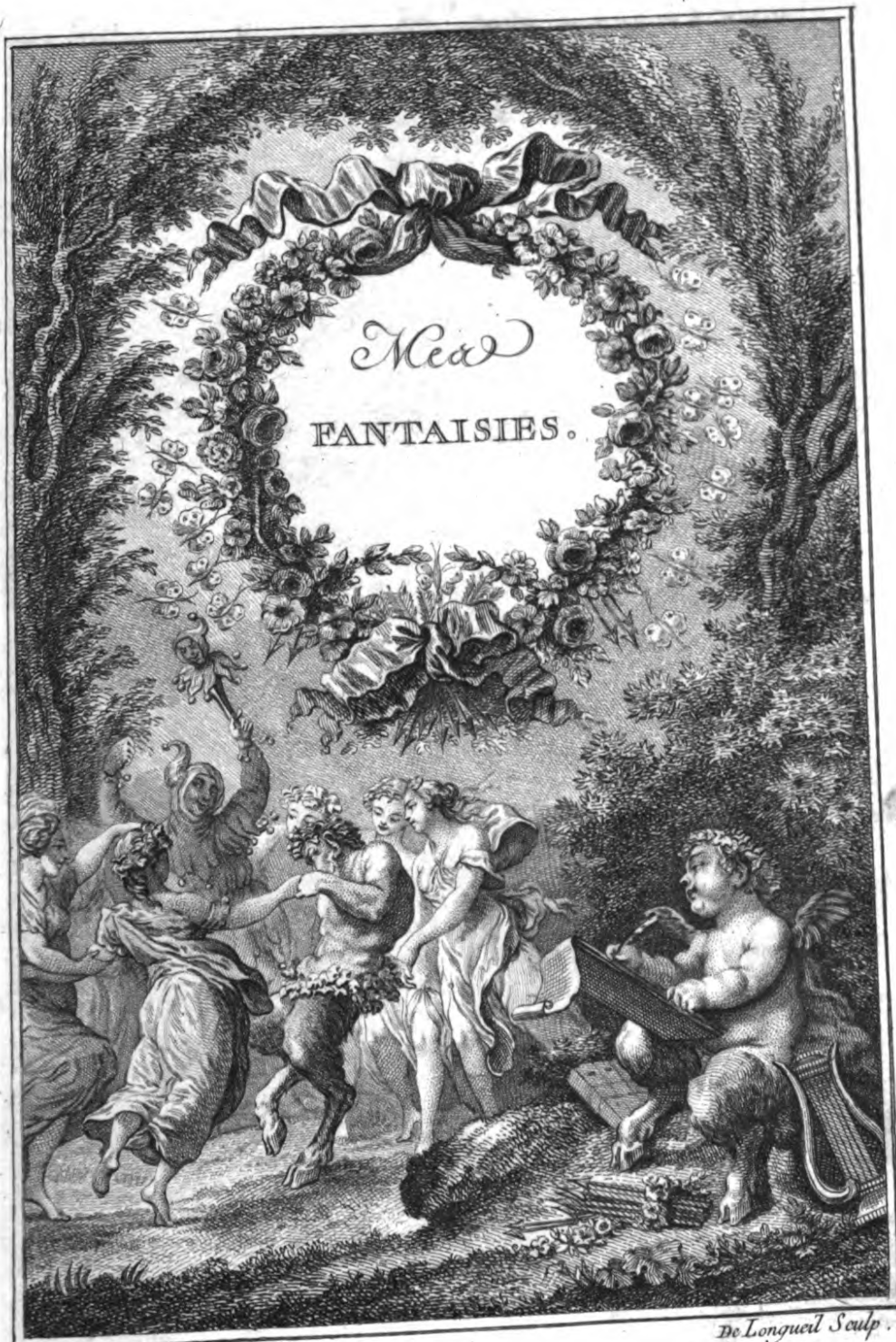
by DORAT (Claude - Joseph)



MES FANTAISIES.

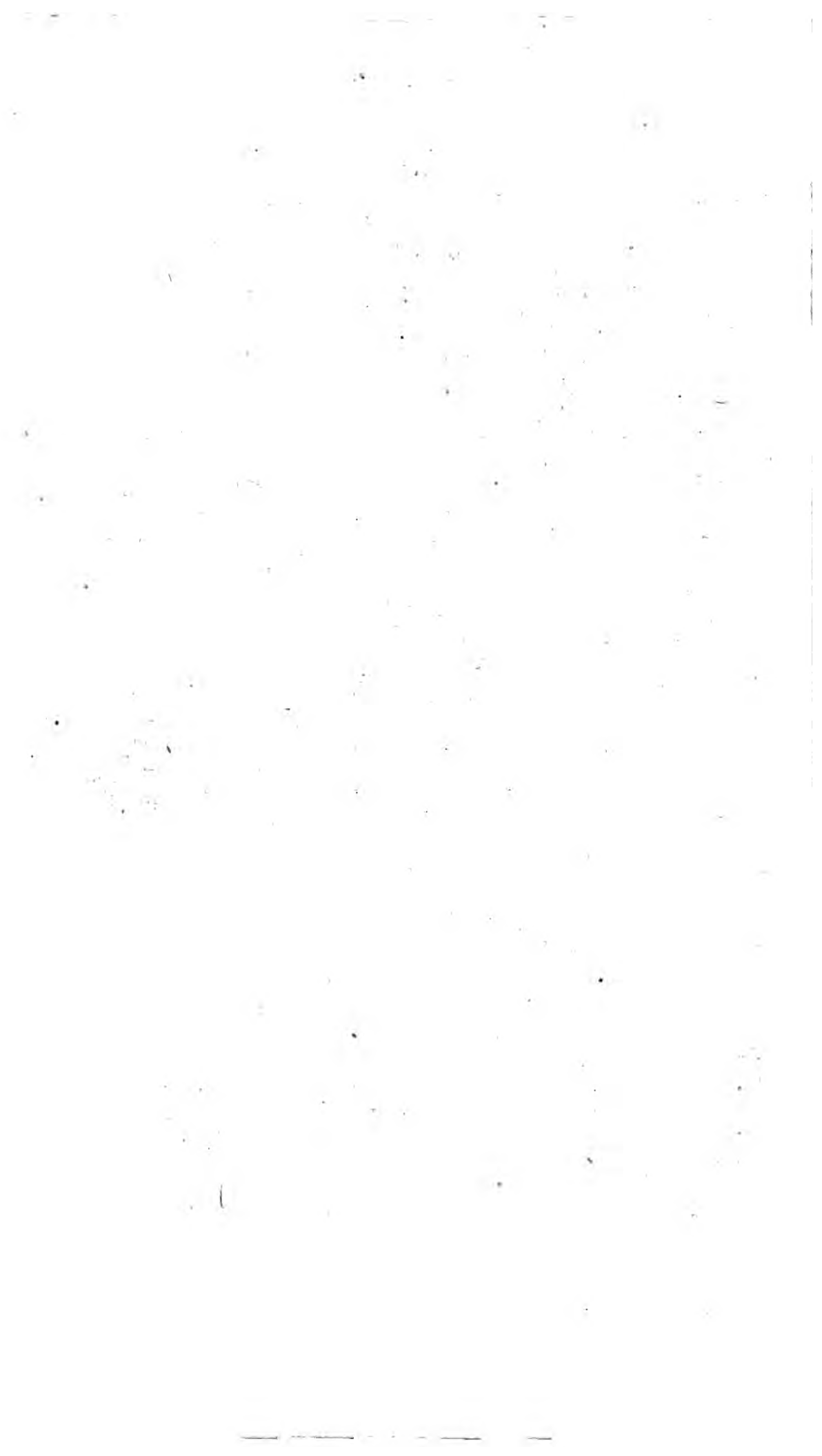


L. la Valette



Ch. Eisen inv.

De Longueil Sculp.



MES FANTAISIES.

Ludibria ventis.

TROISIÈME ÉDITION.

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

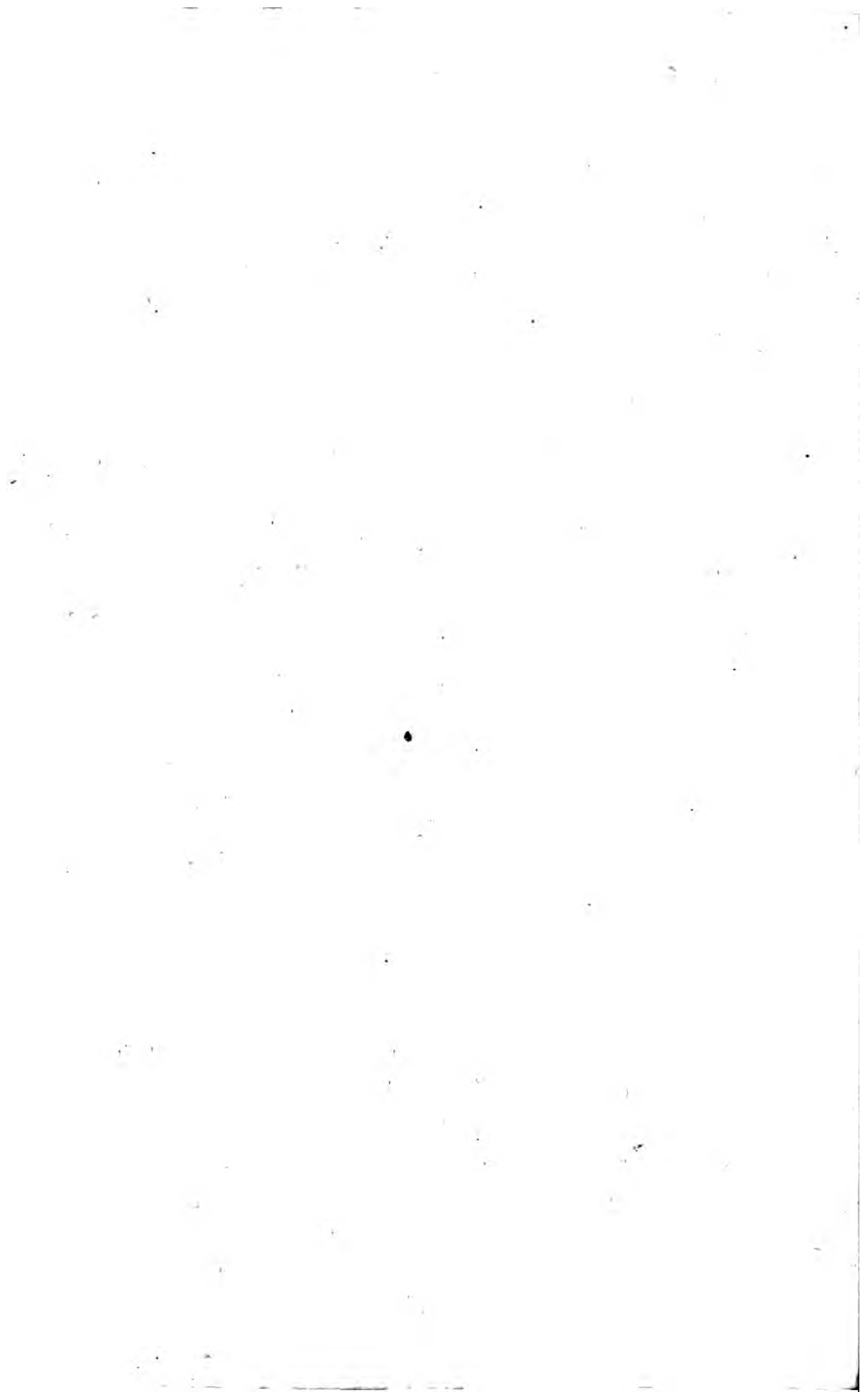


A LA HAYE,

Et se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la
Comédie Française.

M. D. C C. L X X.





Cette Edition est infiniment plus soignée que les premières. On a supprimé les Pièces qui ont paru foibles, ou tenant de trop près à ce qu'on appelle *Vers de Société*. On a corrigé la plûpart de celles qui restent. Les retranchemens sont remplacés par des morceaux ou tout à fait neufs ou choisis avec sévérité parmi ceux qui sont déjà connus. Ce Recueil en un mot conservera la forme qu'on lui donne aujourd'hui. Il étoit d'abord divisé en Epitres & en pieces détachées. On a renoncé à cet ordre, qui pourroit y jetter de la monotonie. Tout y est pêle-mêle, & cette confusion convient à son titre.





DISCOURS

Sur la Poësie en général , & particulièrement sur les Pièces Fugitives.

DEPUIS qu'*Homère* , le premier & le plus parfait des modèles , a enchanté ce triste globe par le charme des vers , la Poësie a conservé ses droits sur les cœurs sensibles & sur les imaginations qui connoissent le prix d'une erreur si souvent utile à la vérité. Cet Art se plut long-tems sous le beau ciel de la Grèce. La Patrie du Peintre d'*Achille* fut aussi celle des fictions brillantes , de l'Éloquence Républicaine , de cet héroïsme épuré qui naît de la culture des esprits , & que l'ignorance n'atteindra jamais. Rome se fit pardonner ses conquêtes en

faveur du talent de les chanter. Les rives du Tibre, si souvent jonchées de morts, se couvrirent de fleurs aux accens d'Horace, de Virgile & de Tibulle. Grace à ces Philosophes paisibles, un jour doux pénétra dans ce deuil immense répandu alors sur l'Univers.

Entre les Nations modernes, les Italiens & les Anglois se sont aussi distingués par leur goût pour cet art consolateur. Les derniers surtout avoient besoin de sa magie pour éclaircir cette mélancolie sombre qui les consume, & vaincre cette férocité insulaire qui peut-être, sans les Popes & les Miltons, auroit produit des monstres. Cromwel n'aimoit point les vers. Heureux encore les Mortels à qui la Nature dans leur infortune a laissé un hochet pour les distraire & les empêcher de devenir barbares ! Les

P R É L I M I N A I R E. 9

Allemands aujourd'hui semblent avoir recueilli quelques-unes de ces étincelles poétiques , long-tems égarées sous les cendres d'Athènes & les débris de l'ancienne Capitale du Monde : mais la France est toujours le sol que les Muses affectionnent davantage ; elles y résistent aux chocs des mœurs actuelles , aux dégoûts de la frivolité , à l'ingratitude de ces Oisifs , dont le luxe endurecit l'ame , & qui aimeroient mieux être accablés d'ennui , que contraints d'estimer ce qui leur donne des plaisirs.

Je vais suivre les révolutions de la Poësie parmi nous : je remonterai jusqu'à son berceau , je marquerai ses progrès , ses jours de force ou de langueur , & me reposeraï plus particulièrement sur le genre dans lequel j'ai hazardé les essais qui composent ce Recueil. Ces fortes

d'esquisses , quand elles sont rapides , deviennent intéressantes , en ce qu'elles rassemblent , sous un seul point de vue , l'ouvrage de plusieurs Siècles , rapprochent les nuances éparfes d'un grand tableau , & fixent en quelque sorte l'éternelle mobilité de l'esprit humain. Le dépôt des connoissances se partage aujourd'hui en d'innombrables analyses qui les font circuler & les rendent plus familières à la multitude. Cette méthode contre laquelle on a déclamé place les trésors de la Science à une hauteur où l'on peut les atteindre : elle favorise la paresse en multipliant les lumières , & , si elle empêche de découvrir des sources nouvelles , elle tire au moins des anciennes tout ce qu'elles peuvent fournir d'agrément ou d'utilité. C'est ainsi que l'eau des grands Fleuves se resserre en

mille canaux souterrains, pour aller embellir nos Parcs, & abbreuver nos prairies.

Nos premiers Poëtes, si nous voulons les chercher jusques dans les Gaules, sont connus sous le nom de Bardes. Ils composoient des vers; les Druides les récitoient. Ces Prêtres en sçavoient quelquefois jusqu'à vingt mille dans lesquels étoient renfermés les secrets de la Religion & les dogmes de la Théologie. Mais je ne veux point me perdre dans cette antiquité où l'on ne trouve que nuages & qu'incertitudes. Je laisse ces discussions minucieuses à la patience des Compilateurs. On en cite un qui affirme hardiment que les Patriarches, avant le déluge, n'étoient point du tout insensibles à la Poësie; que notre premier Pere, dans le Paradis terrestre, faisoit pour sa

chere compagne de très-jolis Madrigaux ; & que les Anges même, au moment de la création , entonnerent en vers les louanges du Créateur. Ces absurdités ne font bonnes qu'à faire voir jusqu'où peut égarer la manie des recherches, quand elle n'est point dirigée par le goût & la Philosophie. Je n'examinerai pas non plus si nous devons la rime à l'*omoioleu-te* des Romains ; si elle nous vient des Provençaux , ou leur est antérieure ; lequel en est inventeur, de *Paul Diacre* , ou du Pape *Léon* ; si elle entra en France , par le Nord ou le Midi , par l'entremise des Maures , des Goths , ou des Arabes. Cela n'intéresse personne.

Ceux qui cultivoient notre Poësie dans son premier âge formoient des troupes errantes , à peu-près comme celles de nos Comédiens de Campagne : des Effains

Poëtiques se répandoient de toutes parts ; ils assiégeoient les Châteaux , les Palais , & récitoient à tout venant des vers tudesques qu'ils appelloient modestement le langage des Dieux. Les chefs de famille menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans qui naissoient dans le sein de la rime & n'avoient qu'elle pour héritage. Tous ces Amphions voyageurs étoient admis à la table de nos Rois qui les faisoient vivre , & à qui , comme de raison , ils promettoient l'immortalité. La louange adroite ou non fut la première séduction qu'employa la Poësie pour se concilier la bienveillance des hommes , & les Grands mirent bientôt de l'importance à des chansons qui flattoient leur oreille en chatouillant leur vanité.

Les préparatifs des Croisades , la fermentation qu'elles occasionnèrent , cet

enthousiasme précurseur des grands événemens , le vertige sacré qui agitoit l'Europe , toutes ces causes réunies firent éclore des légions de Poètes belliqueux qui s'armèrent pour le saint tombeau & s'en alloient rimant contre les Sarrasins : mais les noms de tous ces guerriers ne font pas venus jusqu'à nous ; on ne se souvient que de leur zèle & de leur extravagance. Une telle révolution changea cependant le caractère des ouvrages : il n'y étoit question , avant elle , que de Charlemagne , de Roland , de Renaud de Montauban , du Roi Artus , du Chevalier de la Table Ronde : à leurs noms succéderent ceux de Bouillon , de Soliman , de Noradin , des Califes & des Soudans. Ces rimeurs Catholiques ne s'épargnoient pas sur-tout les Satyres contre les Turcs & ce Payen de Mahomet ! ils auroient au besoin

brûlé Jérusalem pour en mieux extirper les racines de la Religion Musulmane. On voit par là que le Fanatisme les avoit tant soit peu gagnés , & que les Poètes dans ces temps de crise , au lieu de s'élever contre les passions des Princes , en étoient les plus ardens Apologistes. Il ne paroît pas que depuis ils se soient corrigés de ce défaut ; & ce fera pour eux une tache éternelle aux yeux de la raison & de l'humanité.

Parmi tant de noms oubliés & si dignes de l'être , il en est un que répéteront dans la postérité la plus reculée les Amans & les Philosophes ; c'est celui d'Abélard dont la science , les réflexions & le génie vinrent échouer contre un fourire d'Héloïse , & dont les malheurs ont ouvert une source de larmes qui ne se fermera jamais dans tous les

cœurs sensibles. Il entremêloit les fleurs de la Poësie aux épines théologiques , & , lorsque des études incertaines offusquoient à ses yeux les rayons de la Divinité , il les retrouvoit avec tout leur éclat dans les regards de sa maîtresse. Les vers qui lui échappoient alors respiroient la passion , la volupté , l'amour : les jeunes Amans se les rappelloient dans le calme de la solitude ; ils y retrouvoient la peinture enflammée de leurs peines , de leurs plaisirs & de leurs sentimens. Abélard fut à la fois le Savant le plus profond , le plus aimable des hommes , & certainement le plus persécuté. Né avec une ame brûlante , il se vit obligé de s'enfvelir vivant , pour pleurer l'impuissance de ses desirs , l'inutilité de sa raison & cette loi du sort qui le fit passer en quelque sorte par tous les grades de l'infortune. Son existence cependant ,

pendant, toute orageuse, toute pénible, toute horrible qu'elle fût, me sembleroit préférable à celle de ces Érudits orgueilleux, qui croient reculer les limites de l'esprit humain, en posant les bornes du leur, achètent du sacrifice de leurs passions le droit d'être insensibles pour les autres, & ne laissent en entrant dans le tombeau que des noms qu'on abhorre & des volumes qu'on ne lit pas.

Je me suis trop abandonné peut-être en parlant d'Abélard ; mais lorsqu'on écrit pour soulager son cœur & distraire son imagination, on se permet tout ce qui peut attacher l'une ou intéresser l'autre. La crainte de la critique doit céder au plaisir de se satisfaire, & il faut bien se garder de toucher à un défaut, quand il est le résultat d'un sentiment.

Les Poètes qui vinrent après l'Amant

B

d'Héloïse n'eurent ni son mérite ni sa réputation : c'est un *Hélynaud* qui fut Moine pendant sa vie, & dont on fit un Saint après sa mort ; un *Hugues de Bercy*, Auteur d'une Satyre sanglante qu'il nomma la Bible de Guyon ; un *Raoul*, un *Vace* Normand, &c, &c, &c. *Thibault*, Comte de Champagne se distingua dans cette foule ; c'est qu'il aimoit & qu'il chantoit l'Amour. Il mêla le premier les rimes masculines aux féminines, & sentit les graces de ce mélange : l'Arionste, le Tasse, le Cavalier Marin transporterent cette nouveauté dans leurs Stances qui en acquirent plus de charme & d'harmonie. Les Chanfons de *Thibault* furent très-estimées & eurent beaucoup d'imitateurs : elles célébroient la beauté de *Blanche de Castille*, Mere de *Saint Louis*. D'après cela, il n'y eut si petit

Rimeur qui ne se fît une Reine à sa guise , pour laquelle il s'épuisoit en Madrigaux amoureuxment gothiques. De-là sont nées les Iris en l'air , les chaînes , les martyres , toutes ces phrases doucereuses qui vieillirent dès leur nouveauté , & sont venues depuis affadir nos Éclogues , nos Idyles , nos Élégies , sur-tout nos Opéra.

Au milieu de tant de Chançons , on vit éclore le Roman de *la Rose* , que les gens de goût estiment encore aujourd'hui : il fut commencé par Guillaume de Lorris , & continué par Jean de Meun ; c'est une espèce d'art d'aimer :

Ci est le Roman de la Rose ,

Où tout l'art d'amours est enclosé.

Il renferme les expressions vives de cette passion si douce & si cruelle , qu'on

ne se lassera jamais de peindre, & dont les peintures sont toujours intéressantes même pour les malheureux qu'elle a faits. Cet Ouvrage éprouva tout ce qui accompagne les grands succès, les éloges outrés, & les contradictions ridicules. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités crioient au blasphème : les Prédicateurs lançoient contre lui toutes les foudres de l'Éloquence Apostolique ; & Gerson, Chancelier de l'Université, crut l'enfouir sous un énorme Traité Latin qu'il composa à ce sujet avec toute la fougue de Démosthènes ; mais les Grâces toujours victorieuses se jouent des criaileries des Moines, des Anathêmes de la Chaire, & du Latin de l'Université.

Les partisans du Roman de la Rose tomberent dans un autre excès : à les entendre, c'étoit le Livre universel.

Fable, Histoire, Morale, Théologie, Religion, Chymie, tout étoit renfermé sous cet ingénieux emblème. Cette Rose, d'après eux, représentoit tour-à-tour la Science, la Sageſſe, les myſtères de la *Grace*, la Piété Chrétienne, & le *Port du Salut* : quelques-uns même y appercevoient la *Rose virginale de Marie*, la *blanche Rose en Jéricho plantée*, le *Vergier d'infinie Lieſſe*, le *Rofier de tout bien & gloire*, qui est la *béatifique viſion de l'eſſence de Dieu*.

Quel délire de part & d'autre ! Il est clair cependant que cette Rose ſi mal attaquée, ſi mal défendue, est abſolument la même * qui fut transplantée depuis à l'Opéra-Comique, par l'Auteur de la *Métromanie*.

* *La Rose*, Opéra-Comique de M. Piron.

Quoi qu'il en soit , ce Roman célèbre fut en quelque sorte l'Aurore de la Poésie Française ; il est à la fois voluptueux & satyrique. Les Femmes surtout n'y sont pas ménagées ; les Épigrammes contr'elles y reviennent à tout moment ; en voici une :

Pénélope même il prendroit ,
Qui bien à la prendre entendroit.

Quand cela seroit , faut-il le dire avec cette dureté , & outrager un Sexe charmant qui n'a pas toujours le courage de se défendre contre les idées de bonheur que nous attachons à ses foiblesses ?

Après cette production , les Muses se reposèrent long-tems. Dans cet intervalle elles n'accorderent leurs faveurs qu'à quelques Moines , & entr'autres à *Jean Venete* , Carme du grand Couvent. Enfin , grace à *Froissard* , on vit naître

le *Chant Royal*, la *Ballade*, le *Lai*, le *Virelai*, le *Triolet*, le *Rondeau*, & toutes les Pièces à refrain. Ce *Froissard*, que nous connoissons comme Historien, fit aussi beaucoup de vers : il mettoit à la tête, qu'ils avoient été composés à l'aide de Dieu & des Amours.

Villon parut, & comme dit Boileau,

.... dans ces siècles grossiers,

Débrouilla l'art confus de nos vieux Romanciers.

Ce *Villon* avoit quelque mérite ; mais sa vie est pleine de détails qui répugnent. Ses licences plus que poétiques le mirent aux prises avec le Châtelet ; & il paroît par les plaisanteries qui lui échappèrent alors, que c'étoit un homme sans honneur & sans aucune sorte de sensibilité. Je ne sçais comment on s'arrête sur ces anecdotes flétrissantes pour la Littérature : que ne peut-on plutôt cacher à

la postérité les noms des malheureux qui ont déshonoré leur talent, & n'ont pas senti que la première gloire est celle des mœurs & de la probité?

Les Ouvrages de Villon, quoique plus corrects, ne servirent point aux progrès de la Poésie : au contraire, ceux qui le suivirent la défigurèrent au point d'en faire un art méconnoissable & barbare. Ce n'étoit plus qu'un amas de rimes laborieusement entassées les unes sur les autres; leurs noms étoient la *Batelée*, la *Fraternisée*, la *Rétrograde*; l'*Enchaînée*, la *Brisée*, l'*Equivoque*, la *Senée*, la *Couronnée*, l'*Empéricre*, monstrueux abus de la patience & de l'esprit humain. Ce mauvais goût infecta tous les écrits: il donna des entraves à la raison, au sentiment; & les Poètes alors n'étoient que des enfans imbéciles

ou des Bâteleurs coupables. La fureur des rimes bizarre n'est pas la seule manie qu'on ait à leur reprocher. Pour comble de ridicule , ils arrangeoient leurs vers avec une telle symmétrie & des combinaifons fi ridiculement ingénieufes qu'ils en formoient toutes fortes de figures , comme des *triangles* , des *ovales* , des *croix* , des *fourches* , des *rateaux*. On a confervé cinq de ces Pièces , qui représentent un autel , un *œuf* , des *aîles* & un *siflet* : ce dernier convient merveilleufement à de pareilles inventions , & aux Rimailleurs Automates qui fe font joué à ce point de l'indulgence de leurs Contemporains.

L'excès des extravagances annonce qu'elles touchent à leur terme. *Marot* les fit oublier. Voici le moment où la Poëfie fort en quelque forte de fon

cahos , prend une forme plus réguliere , & s'embellit , par degrés , sous les pinceaux de Clément , de Saint Gelais , de Belleau , de Ronfard & de Baïf. Malherbe lui donne encore plus de pompe & d'énergie ; il ébauche en elle ces traits de force & de majesté qui se développent enfin , sous le beau siècle des Corneille , des Racine , des Boileau & des la Fontaine. Le nôtre , à ce qu'il me semble , n'a point dégénéré. Nous avons je crois , des rivaux à opposer aux plus beaux génies qui ayent illustré le regne de Louis XIV. La Philosophie a ouvert le champ des connoissances où la Poésie elle-même a cueilli des fleurs moins passagères , & de plus solides ornemens. L'augmentation du luxe , l'amour de la nouveauté , l'appréciation plus juste des titres & des rangs , une forte

d'indépendance dans les opinions , tout cela donne plus de *mordant* aux esprits & au goût plus de délicatesse. Les grands Hommes , que je viens de nommer , en nous applanissant les difficultés de l'art , nous ont laissé le temps de penser davantage. Le travail de l'Artiste ne nuit pas , de nos jours , aux études du Philosophe , & nous sommes d'autant plus avancés , qu'on a fait pour nous les premiers pas ; qui ne sont pas les moins difficiles. Peut-être est-il quelque partie plus négligée , telle que la Comédie, portée à sa perfection par Moliere , & voisine aujourd'hui de sa décadence ; mais il en est d'autres dans lesquelles nous ne devons rien envier à nos prédécesseurs.

Parmi les genres où nous excellons , la Poésie légère est un de ceux que nous avons le plus perfectionnés. On a vu naître

tre depuis quarante ans une foule de Pièces fugitives qui sont devenues le charme & l'amusement de la Société. Il ne faut point les juger par leur peu d'étendue, mais par les graces tantôt badines, tantôt voluptueuses qu'on y doit répandre, par la gaîté franche, la peinture vive des mœurs, & ce cachet d'originalité qui en doit être le principal caractère. Dans certaines productions le Poete est contraint de disparoître sous des Personnages empruntés qu'il fait parler bien ou mal. Il se montre dans quelques-unes avec un attirail fatigant pour lui & pour les autres : là, il n'a point d'entraves à se donner : il est exempt de ces convulsions préliminaires qui dans la règle doivent précéder l'inspiration. C'est l'homme que l'on cherche, c'est lui qu'on est censé voir & entendre ; il parle, il

converse, il s'abandonne à cette indiscretion qui fait honneur à l'ame qu'elle trahit. Ses goûts, ses penchans, ses humeurs, ses défauts même, tout lui échappe, comme si le Public ne devoit jamais être dans la confidence. S'il est vrai qu'un Poete se peigne dans ses écrits, c'est surtout dans ceux dont il est question. Il y est froid, dès qu'il se masque; il faut qu'il y soit Amant, Convive, Ami, & que son cœur se réfléchisse dans tous les tableaux que colorie son imagination. Voilà pourquoi ces fortes de Pièces doivent être courtes & rapides: elles sont les failles du moment; tout leur sel s'évapore, dès qu'elles annoncent le projet. Qu'on lise Horace; on verra chez lui le précepte renfermé dans l'exécution. Exceptez-en les Satyres, l'Art Poétique, quelques Odes dans le goût de Pindare, ce Poete

charmant est tout en Pièces fugitives. Ce sont autant de petits chefs-d'œuvres que la volupté même a dictés à la paresse, & que les Muses ont recueillis pour en faire les délices de la postérité. Ce genre convenoit parfaitement au tour d'esprit d'Horace, à son caractère volage, à la vie dissipée qu'il menoit chez Mécène, & qui ne lui permettoit pas de s'imposer la charge d'un long ouvrage. Entraîné par le tourbillon de Rome, il faisoit en courant les nuances les plus délicates ; sur-tout il se peignoit lui-même avec ces couleurs vraies, qui prêtent à la négligence même un charme que n'ont pas des beautés à prétentions. Tantôt il vante l'illusion d'un amour naissant ; tantôt il s'empporte contre la perfidie d'une Maîtresse. Pour se consoler il ordonne à un Esclave d'apporter des fleurs & du vin ;

P R É L I M I N A I R E. 31

il célèbre les charmes de la jeune Phidylé, plaifante fur la coquetterie de la vieille Chloris, prend congé de l'Amour avec humeur, & l'inftant d'après chante amoureufement une hymne à Vénus : là, c'est Bacchus qu'il implore, & qu'il prie de l'aider à bien recevoir Meffala ; plus loin, il annonce à Lamia de l'orage pour le lendemain, & lui recommande d'adoucir la rigueur du temps par le plaifir de la table. Ne croiroit on pas, en parcourant tous ces Sujets, être dans la familiarité d'Horace ? Il vous transporte à fon Tivoli, entre Philis & Ligurinus ; vous devenez le témoin de fes fêtes, le confident de fes amours, & l'admirateur de fes chansons. Ce qui achève fon éloge, c'est ce mélange de raifon qui perce à travers fon badinage : on trouve plus de morale dans les esquiffes de ce Poete Phi-

lofophe, que dans les traités approfondis de tous nos Moraliftes. Ce n'est point cette Philofophie orgueilleufe qui fe charge avec confiance de l'instruction de l'Univers, n'estime que fes opinions, n'aime que fes Profélytes, & verfe autour d'elle le fiel brûlant de la mifantropie; c'est celle qui fçait rire & pardonner, qui fe joue en quelque forte autour du cœur humain, pour mieux faifir l'inftant d'y pénétrer; eft toujours fimple, ne dogmatife jamais, & adoucit, par des Fables aimables, les traits aufteres de la vérité. La Philofophie d'un Poete doit être fans affiche. Il faut qu'il la puife dans fon cœur, & qu'elle fe mêle à fes ouvrages comme l'air, ce fluide imperceptible, s'infinue dans tous les corps fans que l'œil s'apperçoive de cette opération de la Nature. Un vrai Sage eft indulgent; c'est d'après fes propres paffions

sions , qu'il doit raisonner sur celles des autres ; c'est de son aveuglement qu'il doit emprunter le flambeau dont il éclaire ce qui l'environne : l'insensibilité sèche l'esprit, & resserre les idées. De-là naissent les conjectures vagues, les faux jugemens, les déclamations fastueuses, tous ces froids apophtegmes pour qui l'ame n'a point d'oreilles. Il faut avoir vu les tempêtes pour oser les décrire : enfin c'est parmi les peines & les plaisirs, dans les chocs de l'amour & de l'ambition, c'est du sein des foiblesses & des erreurs que s'éleve cette voix intéressante & victorieuse qui instruit les malheureux en les attendrissant, fait aimer la Raison, persuade le devoir, & ramène l'homme par l'attrait même du bonheur qu'il avoit perdu.

Voilà mes Sages, voilà ceux que j'irai

consulter , quand il me faudra de plus consolantes illusions. Je redoute Sénèque comme un Maître , je consulte Horace comme un Ami.

Parmi les Modernes l'Abbé de Chaulieu nous donne une idée de cette sagesse douce & compâtissante que Nicole & la Bruyere n'ont jamais connue.

Je m'arrêterai un moment sur ce Poete célèbre qui le premier a mis en vogue le genre sur lequel j'ose risquer quelques réflexions. Il étoit d'une bonne Maison , quoiqu'il fût de jolis vers. Il avoit l'imagination brillante , l'ame sensible , pleine de chaleur , ouverte aux douces impressions de la volupté. Outre ces qualités peintes dans ses écrits , il se trouva porté par sa naissance dans ce tourbillon qu'on appelle bonne Compagnie , qui seule pouvoit faire la réputation d'un

homme tel que Chaulieu. Le Prince de Conti, Messieurs de Vendôme, le Duc & la Duchesse de Bouillon, s'en emparèrent & l'admirent dans le secret de leurs plaisirs. Les Gens de Lettres alors trouvoient de vrais amis, & n'avoient point sans cesse à se tenir en garde contre l'insolence des Protecteurs. C'est de notre siècle que datte cette espece d'hommes qui se croient Propriétaires du talent qu'ils prônent, versent le dénigrement sur celui qui les néglige, & ne font plus rien, dès qu'on les a remis à leur place. Le *Temple* & la maison de Marianne Mancini feront célèbres à jamais par les vers de l'Abbé de Chaulieu & par la Société qui les inspiroit: c'étoit un double Lycée, où les Muses se jouoient avec les Graces, où l'esprit aiguillonné par la confiance, étoit toujours défarmé par la

délicatesse ; ou , malgré le bon ton , ré-
gnoit encore cette cordialité , sans laquelle
le rire n'est qu'une grimace inventée pour
déguiser l'ennui. C'est-là que l'Ami de
la Fare puisoit ces tours heureux , cette
aménité , cette fraîcheur de coloris ,
répandue sur tous ses Ouvrages. Il est
diffus , incorrect ; mais pénétré de ce qu'il
écrit ; qualité précieuse , à qui l'on doit
le peu de bons vers qu'on lit encore.
Peint-il Lifette , avec un chapeau de
fleurs ? On voit , qu'il avoit souvent
consulté son modèle. Il ne parle de sa
goutte que comme un Maître dans l'art
de jouir , & dès long-tems exercé aux
plaisirs qui la précèdent. Sa morale même
est toute en sentimens. Chez lui , les idées
de la destruction n'ont plus rien d'affreux ;
il se familiarise avec elles & n'en avan-
ce pas moins dans les délices de la vie ,

quoiqu'elles le rapprochent du terme dont il ose envisager la perspective. C'est que son Epicurésisme affranchi de la fermeté des préjugés , se représente au bout de sa carrière un Dieu bon qui lui tend les bras , non un Tyran imaginaire , attendant aux bornes de l'existence un être qu'il a créé foible , pour le punir de ses foiblesses , & lui faire expier par une éternité de douleurs des plaisirs d'un instant.

Lorsque *Chaulieu* cessa de vivre , on imagina que la Mûse des Graces ne seroit plus occupée qu'à gémir sur son tombeau: *M. de Voltaire* nous a fait voir qu'il étoit possible de la consoler. S'il a moins de chaleur & de volupté que le Gou- teux du Temple , il est aussi moins inégal , plus fécond , surtout plus étincelant de cette gaîté françoise qui s'éva-

pore dans nos cercles, & qu'il a fixée dans ses écrits. Le style de ces deux Emules indique les différentes circonstances où ils se sont trouvés. *Chaulieu* ne vit que l'aurore de cette Philosophie qui bouleversa le système moral, amena d'autres rapports & d'autres combinaisons. De son temps les esprits étoient plus tranquilles, les âmes plus recueillies, les tableaux plus monotones. Son rival parut dans le moment de la révolution. Des travers perfectionnés, des plaisirs rajeunis, une superficie de légèreté répandue sur les choses les plus solides; des connoissances nouvelles, de nouvelles fortises; voilà ce qui dut frapper ses premiers regards, lorsque de son berceau il s'élança dans un Monde où il alloit jouer un si grand rôle. Admis chez la célèbre *Ninon de Lenclos*, il puisa

dans son commerce la politesse du Siècle qui expiroit , & la malignité de celui qui commençoit à naître. Il devina les hommes avec lesquels il auroit à vivre & se fait de l'arme du ridicule qu'il a maniée depuis avec tant d'avantage & de cruauté. Ses plaisanteries même supposent des réflexions profondes sur le cœur humain ; il ne fait rire que pour inviter à penser. J'ai toujours cru que ses petits Romans , ses Lettres en vers , ses Pièces détachées , & ses Poemes satyriques avoient donné l'idée du mot *Perisflage* qui s'introduit depuis peu , & dont le sens n'est pas aussi vague que d'abord il le paroît. Le *Perisflage* est à mes yeux la décomposition des objets imposans réduits à leur juste valeur. Lorsqu'il attaque les devoirs de la vie , qu'il sappe les préjugés utiles , & fait rougir la vertu ,

il devient l'opprobre de celui qui l'emploie ; mais s'il se borne à fronder les folies du jour , à pulvériser les titres qui décorent des Nains , à montrer à nud la difformité des Sots , à purger la Société de tous les fourbes qui la trompent , & de toutes les chenilles qui l'empoisonnent : ce n'est plus alors que le droit de l'homme sensible , & la vengeance du Philosophe révolté. Le grand malheur de persiffler la Courtisane , dont la dignité burlesque insulte à la décence publique ; le Fat ignorant qui tranche , décide , colporte des Épigrammes , & ne sçait pas qu'il est au-dessous même de la Satyre. La femme furannée , qui au défaut des charmes , se sauve dans la Métaphysique. Le Poete présomptueux se croyant un Sophocle , parce qu'il a lu dans Aristote les mots de *Péripétie* , de *Protase* & de

Catastrophe ; tous ces Etres enfin qui nous inonderoient de leurs ridicules , sans la fermeté courageuse qui les dénonce & les anéantit !

M. de Voltaire s'est chargé de ce soin dans la plûpart de ses Ouvrages fugitifs ; mais on sent bien , lorsqu'il s'exerce dans ce genre , qu'il est supérieur au genre même. Heureux s'il n'avoit pas quelquefois porté trop loin un talent dangereux , dont alors le seul dédommagement est le plaisir d'avoir nui. Jouissance morne , inquiète , qui répugne à toute ame sensible , qu'un égoïsme féroce n'a pas encore dénaturée.

M. Gresset a un caractère moins marqué , & parcourt un cercle moins étendu. Ses Poésies , si l'on en excepte *le Méchant* , respirent la paresse , le goût de la solitude & des plaisirs tranquilles. On y voit percer de temps en temps la haine des

hommes ; mais c'est une haine sans âpreté : elle s'éteint bientôt dans cette apathie douce, aussi éloignée du tourment de haïr, que de la fatigue d'aimer. La Littérature aujourd'hui est une espèce d'arene où l'on s'entre-déchire pour le brin de laurier qu'on dispute. Après les premiers efforts, le dégoût ne tarde pas à germer dans un cœur honnête, si des passions fortes ne le soutiennent, ne l'embrâsent, ne le déterminent. Elles seules donnent l'action au talent, renouvellent les idées, mettent l'ame aux prises avec l'imagination, dévorent l'intervalle qui sépare les travaux & les succès : ce sont des semences de feu qui courent de veine en veine, fournissent au génie l'aliment qu'il demande, & ne lui permettent de repos que pour le pousser à de nouveaux élans. Cette impulsion victorieuse

a manqué, je crois, au charmant Auteur de *Verd-verd* ; car je ne puis me convaincre qu'il ait sérieusement regardé comme un scandale public l'heureuse faculté d'orner la Raïson, d'égayer la Morale, d'intimider les Méchans, & d'immortaliser un Perroquet.

On perd sans doute beaucoup au silence de cet ingénieux Écrivain ; mais quelques personnes aujourd'hui semblent faites pour nous en dédommager. Le C... de B... qui dans son *Épître aux Grâces* a trahi son commerce avec elles ; le Chevalier de *Boufflers*, l'*Hamilton* de nos jours, ce Duc * Philosophe, dont le nom seul rappelle l'idée d'un talent, & d'un esprit héréditaire ; MM. de Voïfenon & de S. Lambert ont permis à leur plume ces riens brillans & faciles qui occupoient autrefois

* M. le Duc de N***.

les loifirs d'Anacréon ; ils y ont peint leur ame , & le modele répond de la délicateffe du tableau. Je citerois encore un de nos Militaires * , le plus diftingué par fa naiffance & fon génie , qui , de la même main qu'il traça des plans de campagne , écrit en vers charmans des Epîtres pour fes Amis , & des Contes pour fes Maîtrefles. Il nous apprend que le goût eft de tous les états , & qu'il habite fous des tentes comme dans nos Académies. Les Gens du Monde eurent toujours une préférence marquée pour ce genre de productions : c'eft qu'il n'affiche point ; c'eft qu'il échappe à l'envie, & ne choque qu'indirectement les Littérateurs déclarés , gens pour la plupart hériffés d'ombrages, & fur le chemin defquels il ne faut pas fe trouver , quand on s'entête à vivre heureux.

* *M. le Comte de M.*

Parmi les Poètes aimables que je viens de nommer, je n'ai garde d'oublier l'*Ovide* moderne, cet Epicurien accompli qui pratique l'art de plaire avec autant de succès qu'il a écrit sur l'art d'aimer. La rigueur scrupuleuse, avec laquelle il renferme ses Ouvrages, est une sorte de pudeur littéraire qui en augmente le charme, & tournera un jour au profit de nos plaisirs. Le jeune Auteur de *Zélis au Bain* est digne de chanter l'Amour, & d'en obtenir le prix de ses Chançons. Nous avons aussi de M. *Barthe* quelques Epîtres d'une tournure très-agréable.

Eh ! que ne peut-on pénétrer dans les portefeuilles de ces Sages obscurs, qui méprisent ce vain bruit qu'on nomme *Réputation*, répandent leur ame paisible sur leurs tablettes ignorées, & n'ont

garde de profiter aux regards publics la Muse solitaire qui les console ? C'est là qu'on trouveroit souvent l'expression vraie de la sensibilité, & ces jeux naturels d'un esprit libre qui n'a que lui pour confident & pour Juge.

Le genre dont il s'agit est vraiment le seul où jusqu'ici nous n'ayons point à craindre de rivaux : il convient à cette effervescence passagère de l'Esprit National, à cette gaîté superficielle qui n'échauffe point un long ouvrage, & prête tant de grâce à nos productions du moment. Je dirai plus, avec toutes les dispositions naturelles pour cette sorte de Poésie, il faut encore, si l'on y veut être supérieur, respirer l'air de la Capitale. Ici, le succès dépend du sol : ce n'est qu'à Paris qu'on a pu écrire les *Tu* & les *Vous*, le *Mondain*, les vers au Président *Hénault*,

à Madame de Fontaine Martel, & au Maréchal de Richelieu. On y est à la source des ridicules : c'est là que vous avez sous les yeux la liste des Sots parvenus, des Femmes vacantes, des Amans en pied, ou des Surnuméraires. On s'y met au fait des anecdotes, de l'histoire des foupers, des brouilleries, des noirceurs, de mille nuances charmantes qu'on ne devine point, dès qu'on s'en éloigne. Rien n'est fixe, tout échappe, revient, disparoît. Le tourbillon roule, il faut être au courant, & poursuivre, les pinceaux à la main, ces modèles fugitifs qui ne laissent pas même au Peintre le temps de les esquisser. C'est au milieu de ce flux & reflux que l'Esprit fermente, que l'imagination s'allume & enfante les tableaux rapides qui immortaliseront notre frivolité. Paris, en un mot, est le séjour par

excellence , si l'on veut être martyr de l'Amour , dupe de l'Amitié , voir des horreurs sous un vernis d'élégance , connoître à fond l'étiquette , acquérir le bon ton , renoncer au bonheur & faire de jolis vers.





Ch. Eisen inv.

E. De Ghendt Sculp.

MES FANTAISIES.



L'ESPRIT DE L'OUVRAGE.

Ce pauvre Globe est balotté
Entre l'Amour & la Folie ;
Sentir l'un est ma volupté ,
Rire avec l'autre est mon génie.



A MES ENNEMIS,
CAR TOUT LE MONDE EN A.

MES chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix ; j'y gagne , & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point sublime ;
Je n'aurai pas le front d'empiéter sur vos droits ;
 Je persifflerai quelquefois ,
 Dut-on encor m'en faire un crime :
 Par son attrait chacun est emporté ;
D'ailleurs le persifflage est bon à ma santé ,
Et me moquer des fots entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect
 De tous vos tyrans littéraires ;
En vrai Républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse , ainsi que ses Tibères ;
Je serai , s'il me plaît, inconséquent , léger ,
 Et tâcherez , mes chers confreres ,
 De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons , c'est moi qui vous en prie ;

Perfécutez-moi bien une fois pour toujours ;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours :
Faites un seul faisceau des traits de la satire,
Et, de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions ; prospérez, j'y consens :
Pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense ;
Ne craignez pas que j'use mes momens
A méditer une vengeance :
Je connois mieux l'emploi du tems.



ÉPIÏTRE
A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe,
En dépit de ta vanité
Et du manège qui t'occupe,
D'honneur, je ne l'ai pas été ;
Sauve qui peut ! Jeune & charmante,
Tes traits sur moi n'ont point porté.
Sans doute l'insulte est criante,
C'est manquer à la probité.
A tes ruses les plus secrètes,
Qui ? moi ! j'ai le front d'échapper !
Tout Amant qu'on ne peut tromper,
Est un monstre aux yeux des Coquettes.

JE l'avouerai ; quand je te vis,
Fraîche, comme on l'est au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,

T'offrant des cœurs à ton passage ;
Lorsque je vis tes beaux cheveux
Tomber , à boucles ondoïantes ,
Sur tes épaules éclatantes ,
Dont l'albâtre en ressortoit mieux ;
Lorsque je vis sur tes grands yeux
Tes longues paupières baissées ,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes pensées ;
Cette taille , qui tour à tour
Est légère ou voluptueuse ,
Et fait être majestueuse ,
Sans trop effaroucher l'Amour ;
Embrâsé d'une ardeur nouvelle ,
Quand je vis tout cela , Zulmé ,
Je m'écriai : comme elle est belle !
Qu'il seroit doux d'en être aimé !
Mais , après la première yvresse ,
Quand , laissant tomber le bandeau ,
Je vis tes projets , ton adressé ,
Et tout le revers du tableau ;
Ta beauté toujours sous les armes

Pour insulter à ses martyrs ,
L'artifice de tes foupirs
Et le menfonge de tes larmes ;
Quand je te vis à tes Amans
Jetter une amorce perfide ,
Pour t'assurer de leurs tourmens ;
Quand je surpris une ame aride ,
Sous le mafque des fentimens ;
Lorfque , pour fuivre une conquête ,
Je te vis , avec tant de feu ,
Mettre cent paffions en jeu ,
Avec l'amour-propre à leur tête ;
Prompt alors à me dégager ,
Et plein d'un fens froid qui m'étonne ,
Je m'écriai : qu'elle eft friponne !
Et quel plaisir de s'en venger !

B R E F , la guerre entre nous commence.

J'abjurai vîte mon amour ,
Et n'en gardai que l'apparence.
Tu m'enhardis , le premier jour :
Le fecond , je ris quand j'y penfe ,
Tu fis un effort de décence :

MES FANTAISIES.

33

Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défense.
A cet acte d'hostilité
J'oppose une autre batterie :
J'encourage ta perfidie
Par un désespoir imité.
Bientôt mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas :
Nouvelle attaque , autres combats ;
Nous déployons notre science :
C'est à qui fera le plus faux :
De l'art épuisant les chefs-d'œuvres ,
Je déconcerte tes manœuvres ,
Et contremine tes travaux.
Ta prudence en vain se ménage
Des chemins couverts & mêlés :
Dans tes plus sombres défilés ,
Je suis toujours sur ton passage.
TE souvient-il de ce moment ,
Où , baloté par ton caprice ,
Je soupirois si tendrement ,
En accusant ton injustice ?

Dix

J'appuyai ces soupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes :
Tes yeux alors sembloient serains ;
Tu jouissois de mes allarmes ;
Eh ! bien ! ces pleurs , ils étoient feints ;
J'en suis défolé pour tes charmes.

T E souvient-il encor d'un soir ,
Où , sur un sofa renversée ,
Et par cent zéphirs caressée
Dans le plus magique boudoir ,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laissoient voir
Une jambe au hazard jettée ,
Attitude exprès méditée ,
Pour me r'embarquer dans l'espoir ,
La lumière demi voilée
Coloroit ton sein presque nu ,
Allant , sans être contenu ,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu.
J'ordonnai ; mes yeux s'allumèrent ,

Doux avant-coureurs des plaisirs ,
Les gestes, les regards parlerent ;
Et tu les pris pour des desirs.

Tu t'abusois ; Ciel ! quel outrage !

Envain expiroit ta fierté ;

Envain l'Amour livroit passage

A l'heureuse témérité :

Tu fais trop combien je fus sage ,

Et cependant des feux de l'âge

J'ai toute la vivacité,

Je riois de ta dignité ,

Qui contraſtoit avec l'injure

Du défordre de ta parure ;

De ton maintien déconcerté ;

Et tu vis, dans cette aventure,

Que la jeunesse & la beauté

N'ont qu'un pouvoir bien limité ,

Sans le charme de la nature.

COMBIEN te ſurpasse à mes yeux ,

La Bergere douce & ſenſible ,

Qui, par un attrait invincible ,

Naïvement fait un heureux !

Ses baisers peignent son yvresse ,
Sans ôter rien à sa candeur :
Succombe-t-elle ? Sa foiblesse
La pare aux yeux de son vainqueur :
Sans la moindre supercherie ,
Elle s'embellit en aimant ,
Et sa seule coquetterie
Est l'art de plaire à son Amant.

M A I S , quels tableaux vais-je te faire ?
Je choisis là de vieux crayons ,
Et ressuscite la chimere
Des Hilas & des Corydons ,
Mourant d'amour sur la fougere ,
Et bien plus fots que leurs moutons :
Va , Zulmé , fournis ta carrière ,
Il est tant de mortels blasés ,
Tant de petits Seigneurs usés
Qui reclament ton savoir faire !
Exerce tes jolis talens ,
Sur quelques fous mélancoliques :
Attaque des tempéramens
Russes , Anglais , ou Germaniques :

Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux sentimens :
Sais-je évaluer un caprice ?
Sais-je priser de faux sermens ?
Trompe, désespere, tourmente
Les oisifs qui sont tes Amans.
Poursuis : Coquette de vingt ans,
Ta couronne est encor brillante ;
Mais c'est à trente où je t'attends.



TRADUCTION
D'UN DISTIQUE LATIN.

L'ŒIL droit manque à Dorine, & le gauche à Cidnus ;
Tous deux ont en partage une beauté céleste :
A ta sœur, bel enfant, cède l'œil qui te reste,
Tu vas être l'Amour, elle sera Vénus.





ÉPIÎTRE

A U R O I

DE DANNEMARCK.

Q U O I ! dans la saison de l'ivresse ,
Et des prestiges séducteurs ,
Lorsque le trône & ta jeunesse
Pourroient excuser tes erreurs ,
Par toi , sur tes pas enchainée ,
La raison guide tes projets ,
Et t'arrachant de ton Palais ,
Malgré les soupirs d'hyménée ,
Malgré les pleurs de tes sujets ,
Tu viens parmi nous comme un sage ,
Sans étiquette , sans flatteurs ,
N'ayant de garde , à ton passage ,
Que ta bienfaisance , tes mœurs ,
Et les graces de ton bel âge !

MES FANTAISIES.

61

Du tableau que t'offrent ces lieux ,
Ta prompte & vive intelligence
Saisit la mobile nuance ,
Et s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante ,
Tu fouris à tous nos talens ,
Et tu voyages à vingt ans ,
Comme le Czar fit à quarante.
Que dis-je ? lorsqu'en nos climats ,
Il chercha des secrets utiles ,
Et qu'il recueillit dans nos villes
De quoi féconder ses Etats ;
Je ne fais quelle ombre funebre
Sembloit obscurcir son laurier ;
Ce n'étoit qu'un Héros célèbre ,
Un politique meurtrier ;
Sa main , de sang déjà rougie ,
Avoit pesé sur les mortels ;
Détestant ses excès cruels ,
On n'admiroit que son génie :
Ainsi , sous un Ciel orageux ,
Une Comete menaçante

Fixe les regards curieux
Du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'est bien dû !
Tout séduit en toi, rien ne blesse ;
Par aucun retour de tristesse,
Notre hommage n'est combattu ,
Et cet encens que l'on t'adresse
Est aussi pur que ta vertu.
Absolu, tu fais être juste :
Le fier despotisme à tes yeux
N'est, dit-on, que le droit auguste
De faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore ,
Ta bonté laisse un libre accès ;
Tous ces héroïques forfaits,
Que de si beaux noms on décore ,
Ton cœur les hait ou les ignore ;
Ta main ne s'est ouverte encore
Que pour répandre des bienfaits.
Tu n'as point encor sur le trône
Epruvé ces fatals instans ,
Où de ses rayons foudroyans

MES FANTAISIES.

Un Roi doit armer la Couronne ;
Tous ceux , dont l'éclat t'environne ,
Sont les doux rayons du Printems :
Tel le jour en naissant colore
L'Univers dans l'ombre engourdi ,
Et renouvelle à son aurore
Les champs qu'il brûle à son midi.

VOILA d'où vient notre délire :
Protecteur de l'humanité ,
On aime en toi ce qu'on admire.
Loin des limites emporté ,
Peut-être aussi que notre zèle
Importune ta Majesté ,
En voulant s'épuiser pour elle.
Mais , attentif aux grands objets ,
Tu n'as point jugé les Français ,
Par ces ardeurs trop indiscrettes ,
Par nos jolis colifichets ,
Par nos chef-d'œuvres de toilettes ,
Nos lamentables Ariettes ,
Et nos soupés , & nos couplets ,
Et le jargon de nos Coquettes :

*

Tu vas chercher la Nation
Dans nos savantes galeries ,
Dans le cabinet de Buffon ,
Aux ateliers de ces génies ,
Rivaux heureux de Girardon ;
Et , par les Muses attendries ,
Guidé vers les bois d'Hélicon ,
Tu viens , dans nos Académies ,
Des fleurs que l'Amour t'a choisies ,
Parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste Maître ,
Tu goûtes ces épanchemens ,
Ce plaisir pur , ces sentimens ,
Que tous deux vous devez connaître ,
Mais inconnus aux Courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne :
A ton âge il fait se plier ;
Sa tête , courbant son laurier ,
Le mêle aux roses de la tienne ;
Et sur ton front laissant couler
Des pleurs de joie & de tendresse ,
Il aime , il adopte , - il caresse

Un jeune Roi qui l'intéresse,
Et promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
Doit tout embellir à tes yeux,
Et fixer ton ame en ces lieux,
Quand tu les prives de ta vue.
Ah ! pour qui pense comme toi,
(Sans compter même notre hommage)
Le plaisir de voir un bon Roi,
Valoit la peine du voyage.





A

MADAME NEKER,

*En lui envoyant les Vers au ROI DE
DANNEMARCK.*

CES vers sont approuvés par toi ;
C'est pour eux un charmant présage ;
De la Beauté j'ai le suffrage :
Que craindrois-je d'un jeune Roi,
Qui, charmé de lui rendre hommage,
Est son sujet ainsi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
Je suis indépendant, & juste :
J'appartiens à la vérité ,
C'est une Reine assez auguste ;
Mais pouvoir célébrer deux Rois ,
Qui , protecteurs sacrés des lois ,
Font tout le bien qu'ils peuvent faire ;

Ce prodige, sous l'hémisphère,
 Ne se rencontre qu'une fois,
 Et ne permet point de se taire.
 D'ailleurs, à ma sincérité
 Je ne crois pas que je déroge ;
 Cet écrit n'est point un éloge,
 C'est le cœur seul qui l'a dicté.

A MADAME DE CASSINI

Qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle.

AMPHION, en touchant la lyre,
 Vit des remparts mouvans s'élever sur ses pas :
 Pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à sourire ;
 Si ce charme ne suffit pas,
 Chantez, chaque pierre docile
 En colonne de fleurs va s'arrondir soudain ;
 Votre rival construisit une Ville :
 Mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.



A L A B A R O N N E
D E N E U K E R Q U E.

ENFIN, te voilà de retour
Dans ce país de fous aimables,
Chez ces François recommandables
Par le caprice & par l'Amour ;
Peuple charmant qui déifie
Tout ce qui vient pour l'embellir ;
Qui, sage avec étourderie ,
Suit toujours l'attrait du desir ,
Et depuis deux siècles s'ennuie ,
En courant après le plaisir.
Des travers & des ridicules
Tu vas voir le tableau mouvant ;
Cent jolis riens , peu de scrupules ;
Des ardeurs qu'emporte le vent ;
De jeunes Seigneurs bien volages ,
Bien aimables, bien insolens ;
Et des bouffons, soit-disant sages ;
Et des Héros, de tems en tems.

Qu'aurois-tu fait dans ta Hollande ,
Où l'on ignore le bon ton ,
Et d'où nous viennent, me dit-on ,
Les vapeurs & la contrebande ?
On n'y voit que de gros Marchands ,
Entêtés de leurs pâturages ,
Des Nymphes pressant leurs laitages ,
Et des animaux calculans ,
Qui, sur les bords d'une onde pure ,
Semés de bosquets enchanteurs ,
Promènent leur lourde structure ,
Viennent enfumer la verdure ,
Et fouiller le parfum des fleurs ;
Qui jamais des tendres caresses
Ne ressentant l'aimable feu ,
Préfèrent Barême à Chaulieu ,
Et leurs pipes à leurs Maîtresses
Et les amours dans ce climat ,
Ont-ils les manières plus douces ?
Ce sont des especes de Mouffes
Toujours pendus à quelque mât ,
Des Navigateurs intrépides ,

MES FANTAISIES.

Ronflant , jurant sur des vaisseaux ,
Ou qui nagent entre deux eaux ,
Pour faire peur aux Néréides.
Que dire , hélas ! d'un tel pais ,
Et des habitans qu'il rassemble ?
Il faut y loger , ce me semble ,
Nos Matelots & nos Maris.
Parmi nous fixe ton empire.
Nous seuls pouvons sentir le prix
De ces traits si bien assortis
Pour intéresser , pour séduire ;
De ta bouche aux vives couleurs
Où la volupté semble éclore ,
Où badine l'Amant de Flore ,
Qui croit voltiger sur des fleurs ;
De cette belle chevelure
Qui se joue en mille replis ,
Et , sans se charger de rubis ,
Est elle-même une parure ;
De ces innombrables attraits
Que l'Amour seul pourroit décrire ,
Et que sans doute il n'a point faits

Pour l'œil d'un Bourguemestre épais
Qui ne sçait pas comme on soupire,
Et qui ne l'apprendra jamais.

I c r la Beauté souveraine
Nous fait des plaisirs de ses loix ;
Et nous encensons notre Reine,
Pour la mieux tromper quelquefois :
Elle en impose au plus volage ;
Le plus téméraire la craint,
Et les Dieux mêmes qu'elle peint,
Sont oubliés pour leur image.
Quels mirthes frais tu vas cueillir !
Ils se plaisent sur nos rivages.
Que nous allons t'offrir d'hommages !
Que nos Femmes vont te haïr !
Il faut t'attendre à leurs cabales,
A leurs justes ressentimens :
Elles aiment peu leurs Amans,
Mais détestent bien leurs Rivaless.
Tu n'auras plus que de beaux jours :
Malgré leur jalouse colere,
Devant toi marcheront toujours

Le grand étendard de Cithere ,
Et la phalange des Amours.
Pour ton époux , je le révere :
Mais qu'il reste où le Sort l'a mis ;
Et qu'il regrette en son Pais
Les péchés qu'ici tu fais faire.



LE BOUTON
DE ROSE.

CETTE Rose , dans son bouton ,
Peint l'innocence de ton âge ;
Et de ses sœurs devance la saison ,
Pour être la première à t'offrir ton image.



BILLET

En réponse à des vers que l'Auteur appelloit Versiculets.

J'AI reçu vos Versiculets,
Versiculets vous plaît à dire.
Tous ces grands vers qu'on toise exprès,
Sont bien pefans, bien longs, à lire :
De plus petits, s'ils sont bien faits,
N'en sont pas moins chers à la gloire ;
Grace à leur taille, à leurs attraits,
Ils se glissent dans la mémoire,
Et puis ils n'en sortent jamais.
L'Aigle est altier, je le révère ;
Mais tous mes sens sont allarmés,
Quand de ses ongles enflammés
Il laisse échapper le tonnerre,
A quoi tant de bruit est-il bon !
J'aime bien mieux, je le confesse,
Le paisible & discret Pigeon
Que députoit Anacreon
Vers ses Amis & sa Maîtresse.



A M. HUMIE.

JUSQU'ICI ma Muse volage,
Sur un luth couronné de fleurs,
A chanté les tendres erreurs,
Et le délire du bel âge ;
Le doux manège des rigueurs ;
L'Amour qui se plaît dans l'orage
Et craint le calme des faveurs :
J'épure aujourd'hui mon hommage.
Corine, va tromper ailleurs,
Je m'entretiens avec un Sage.
Que dis-je ? Pourquoi te chasser
Ne crains point qu'il veuille t'instruire.
Tu lui permettras de penser,
Il te permettra de sourire.
Mon Philosophe aura pitié
De ta naïve extravagance,
De ton babil si varié,
De tes jeux, de ton inconstance.

De tes défauts que je chéris ,
Et de ton aimable ignorance
Qui m'en a déjà tant appris,
Je le vois ; Corine t'ennuie ,
Hume ; il te faut un autre ton....
Eh bien ! parlons de ma Patrie,
Que dis-tu de ce tourbillon ,
De ce séjour de la Féerie ,
Où le plaisir déifié
Sous cent formes se multiplie ;
Où l'on voit la Raison à pié
Suivre le char de la Folie.
Toi , qui d'un sévère burin ,
As , dans tes archives sublimes ,
Arbitre juste & souverain ,
Gravé les vertus & les crimes ;
Qui , de l'homme pesant les droits ,
Les défendis avec courage ,
Et dans le cabinet des Rois
Fis pénétrer l'esprit d'un Sage ;
Toi , chez qui la Religion ,
Sans cruauté , sans imposture ,

Est l'organe de la Nature ,
Non l'opprobre de la Raïson :
De ce fommet philosophique ,
D'où ton œil mesure les Cieux ,
Et des Etres unis entr'eux
Suit la chaîne métaphysique ,
Peux-tu bien descendre à nos jeux ;
T'emprisonner dans nos usages ,
Supporter nos Diseurs de mots ,
Qui vont citant à tous propos
Les Jean-Jacques , les Diderots ,
Et qui n'ont point lu leurs ouvrages ?
Etre oïfivement occupé ,
Courir , assiéger les toilettes ,
Partager l'honneur d'un soupé
Avec un Chanteur d'Ariettes ;
A tout moment s'extasier ,
Malgré toi prodiguer l'éloge ,
Et t'enfermer dans une loge ,
Pour applaudir au Serrurier ? *
Mais l'œil de la Philosophie

* *Opéra bouffon.*

Par-tout découvre des secrets :
Il n'est point de petits objets
Pour qui les voit avec génie.
A tout examiner de près ,
Est-on moins fou dans ta Patrie ?
J'aime assez votre activité ,
Votre apparente indépendance ,
Ce phanôme de liberté
Que par habitude on encense ,
Et qu'on défend par vanité.
J'aime ce spectacle bizarre
Que vous devez à Shakespir ;
Vos Spectres , votre tintamarre ;
Dont l'horreur se change en plaisir ;
Ces drames bouffons & sublimes ,
Où sont entassés tous les crimes ,
Où l'on rit & pleure à son choix ,
Où l'Auteur s'élève & s'abaisse ,
Et qui finissent quelquefois *
Par le viol de la Princesse.

* Avec le tems les nôtres finiront par-là ; ce qui prêterá
infinitement au jeu des Actrices.

Mais ces combats impertinens ;
Et cette jôûte finguliere ,
Où deux coqs, nobles concurrens ,
Devant la Nation entiere
Tiennent cent Milords en suspens ;
Pardonnez , Pairs de l'Angleterre ,
Si l'on en rit à vos dépens.
Je vous admire & je vous aime ;
Quand vous ornez d'un diadème
Le front auguste des talens ;
Quand d'Olfield la cendre chérie ;
Que n'osent point troubler les loix ;
Figure dans une Abbaïe
Auprès de la cendre des Rois :
Mais ne prétendez plus nous plaire ,
Quand vous dressez des échaffauds ;
Quand votre sanglant Ministère
Du glaive ose armer les bourreaux ;
Ou, persécutant des Héros
Aussi fideles que les nôtres ,
Fuisse un de vos Amiraux ,
Afin d'encourager les autres.

Pour moi, j'adore mon País ,
Et ses modes & ses caprices ,
Ses travers toujours rajeunis.
Nos Ninons valent vos Clariffes :
Vos Lords valent-ils nos Marquis ?
Pour nous l'indulgente Nature
Semble prodiguer ses bienfaits ;
Et du fonds de nos cabinets ,
Nous cultivons l'Agriculture.
La brillante frivolité
Sous mille aspects roule & circule :
Weisse fumige la beauté ,
Gatti l'amuse & l'inocule.
Nos Femmes expliquent Neuton ,
Et quittent , pleines d'un beau zèle ,
Misapouf & tant mieux pour elle ,
Pour Bolinbroke & pour Bacon.
Nous aimons vos graves chimeres
Et vos jeux tristement sensés.
Nous ornons ce que vous pensez ;
Nous sçavons de nos mains légères
Polir vos goûts & vos talens ;

Vous avez quelques diamans,
 Mais vous manquez de Lapidaires.
 Ce négligé qui nous déplaît,
 Nous l'égaions par la parure ;
 Et notre France est le creuset
 Où l'or de l'Europe s'épure.
 Que dis-je ? Dans les Arts brillans,
 Nos succès surpassent les vôtres :
 Vos théâtres si florissans
 Égalent-ils l'éclat des nôtres ?
 Laisant bien loin tous ses Rivaux,
 C'est-là que l'aîné des Corneilles
 Déposa le fruit de ses veilles,
 Et vit encor dans ses Héros :
 C'est-là que Racine plus tendre,
 Peintre des Amans malheureux,
 Soupira ces vers amoureux
 Qu'on ne se lasse point d'entendre.
 Eh ! que pouvez-vous comparer *
 A notre moderne Bathile,
 Que Garrich même ose admirer ;

* *Préville.*

Qui

Qui, par son jeu toujours facile ,
Toujours plaifant & varié ,
Parviendroit à fondre la bile
Du Quakre le plus ennuyé ?
Penseurs profonds que je révere ,
Qu'opposerez-vous aux talens
De cet univerfel Voltaire ,
Qui nous console , nous éclaire ,
Et dont la Mufe en cheveux blancs ,
Est auffi vive , auffi légère ,
Qu'elle parut dans fon printems ?
DANS l'art de la galanterie
Nous excellons affurément ;
Et, pour foupirer décemment ,
Il faut venir dans ma Patrie.
Entrez dans ce fombre boudoir ,
Et contemplez-en la Déesse ;
Tous ces charmes qu'avec adresse
Ce demi-jour laiffe entrevoir.
Combien fa parure eft légère !
Son fein de quelques fleurs orné ,
Et par cent rubans enchaîné ,

Va rompre la frêle barrière
Qui le retient emprisonné.
Le cristal uni de ces glaces,
Doublant le jeu de ses appas,
Par-tout lui répète ses graces,
Et reproduit votre embarras.
Il suffit pour la satisfaire ;
Ne prétendez point l'occuper.
L'Enchanteresse a sçu vous plaire,
Et va songer à vous tromper...
Allons, Milord, prenez courage ;
Un peu de caprice a son prix.
Vous seriez moins heureux, je gage,
Dans les bras de vos Milédis.
Duffiez-vous ici vous morfondre,
Ma foi, les rigueurs de Paris
Valent bien les faveurs de Londres.
HUMÉ, souris à mes chansons,
Enfans légers de mon délire :
Ma main, parcourant tous les tons,
Aime à s'égarer sur la lyre.
J'oublois, pour déraisonner,

Le Philosophe respectable ;

Et ne voyois que l'homme aimable

Qui voudra bien me pardonner.



LES PEINES
D'AMOUR.

Des langueurs où l'Amour me jette ,
Loin que je songe à me sauver ,
Je chéris ma peine secrète ,
Tout mon plaisir est d'y rêver ;
En effet l'ennui d'un cœur tendre
Est un mal si doux à garder ,
Que , si l'on pouvoit en céder ,
Point ne voudrois m'en laisser prendre.



A MONSIEUR
DE VOLTAIRE,

*Sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout
le monde.*

TU nous mis l'histoire en tableaux,
La morale en contes pour rire.
Tu fis expirer quelques Sots,
Sous les verges de la satire,
Et sous le tranchant des bons mots.
Tes drames ont charmé la France ;
De la scène ils font l'ornement :
Ils manquent un peu d'ordonnance ;
Mais, toujours pleins de sentiment,
De pathétique & d'éloquence,
On les attaque vainement ;
Ils ont nos larmes pour défense.
Pour t'égayer dans tes ennuis,
Tu poursuivis, sans conséquence,
Et la Beaumelle & Maupertuis :

MES FANTAISIES.

85

Je les mets sur ta conscience.
Ton cœur, dit-on, fut entiché
D'un tant soit peu de vaine gloire :
Je n'ai pas de peine à le croire ;
Et ce n'est pas un grand péché.

AUJOURD'HUI, vainqueur de l'envie,
A ton siècle donnant le ton,
Tu tiens le sceptre du génie,
Et le flambeau de la Raison.
Volage amant de la sagesse,
Dont tu ressuscites les droits,
Tu reprends encor quelquefois
Tous les hochets de ta jeunesse ;
Par toi, par ton heureuse adresse,
Le Pactole plus illustré
Vient rouler son or égaré
Parmi les ondes du Permesse.
Les Amans t'adressent leurs vœux,
Ils accourent dans ton asyle,
Tu dotes la beauté nubile,
N'en pouvant rien faire de mieux :
Ta plume est le fléau du vice :

Avec courage elle a vengé
L'honneur d'un vieillard égorgé
Par le glaive de la Justice.
Tu consoles l'humanité
Qu'on afflige, qu'on déshonore ;
Et, quand le Sage est tourmenté,
Voltaire est l'appui qu'il implore.
Enfin, dans toi sont réunis
Le Philosophe qui disserte
Sans jamais effrayer les ris ;
Et l'Auteur qui tient table ouverte,
Fait peu commun aux beaux-Esprits.

MAIS, dis-moi, par quelle indulgence,
Ou bien par quels motifs secrets,
Soutiens-tu la correspondance
De ces innombrables roquets,
Qui fatiguent ta patience
Par leurs petits vers indiscrets,
Et dont l'Apollon à grands frais
T'ennuie avec persévérance,
Quoique flatteur avec excès ?
Rien, à mon gré, n'est si risible,

MES FANTAISIES.

87

Que leur air, leurs tons empesés,
Et leur mérite imperceptible,
Dont tu les a seul avisés.
Si leur siècle les contrarie,
Tout est perdu, goût, équité :
Ils font, plaignant la barbarie,
Appel à la postérité.
Ta missive, qu'ils ont en poche,
Leur sert de lunette d'approche,
Pour lorgner l'immortalité.

BARDUS paroît, & pour stupide
D'une voix il est proclamé ;
Mais Bardus nous montre l'égide
Dont par toi-même il fut armé :
Contre nos traits il se rassure,
Lisant l'écrit consolateur
Où le fat, par ta signature,
Est désigné ton successeur.

TA louange, bien dispensée,
Doit, pour échapper aux railleurs,
Etre semblable à la rosée
Qui féconde le sein des fleurs :

Non à cette pluie abondante
 Qu'un sombre nuage produit,
 Et qui, courbant la jeune plante,
 Souvent la noie & la détruit.

Toujours jaloux de renommée,
 Car c'est le vice des grands cœurs,
 Peut-être contre tes cenfeurs
 Prétends-tu lever une armée,
 Et t'y soudoyer des prôneurs ?
 Mais crains du moins leur mal-adresse ;
 Ils sont d'un gauche à t'effrayer :
 Toujours prompts à s'extasier,
 Ils te nuisent par leur ivresse.
 Croirois-tu bien qu'on les entend,
 Oubliant tout ce qui t'honore,
 Louer ta Prude obstinément,
 Et vanter intrépidement
 Samson, tes Odes & Pandore ?

DANS ton Commentaire charmant
 Depuis qu'il t'a pris fantaisie
 De perfiffler si lestement
 Le grand Peintre de Cornélie,

Qui, sublime tout bonnement ,
Ne sçut perûffler de sa vie ;
Ne voilà-t-il pas tous nos Sots
Qui vont étayant ton systême ,
Et sont de ton nouveau blasphême
Les infatigables échos ?
Que ces bouffons , ces froids copistes ,
Ces mirmidons religieux ,
Soient tes martyrs , si tu le veux ,
Mais non pas tes panégyristes.
CONVERSE avec les Diderots ,
Les Dalember & les Duclos,
Du haut des sphaeres qu'il mesure ;
Buffon brigue ton entretien :
Le confident de la Nature
A merité d'être le tien.
Las de te perdre dans les nues ,
Ris avec ce folâtre Abbé ,
Dont les peintures ingénues
Nous ont offert les graces nues
Dans maint roman très-prohibé :
Du jour apprends l'historiette

Par ce fou volage & charmant ,
Qui va de toilette en toilette
Décréditer le sentiment ,
Comme contraire à l'étiquette ;
Et qui , daignant éparpiller
Les trésors de son portefeuille ,
De chaque fleurette qu'il cueille
Voit sortir un nouveau laurier.
Mais , par tes billets circulaires ,
N'enhardis plus l'effain bruyant
De ces infectes éphémères ,
Qui vont assiéger ton couchant.
Ainsi , dans les plaines de Flore ,
Sur le déclin des jours brûlans ,
L'œil surpris voit soudain éclore
Tous ces mouchérons bourdonnans ,
Qui de l'aurore qui doit suivre
Ne reverront pas le réveil ,
Et viennent se hâter de vivre
Aux derniers rayons du soleil.
ADIEU ; de ce vain badinage
Ne vas point te formaliser :

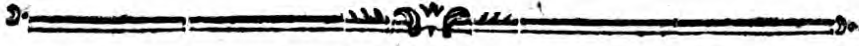
Un Fou peut-il blesser un Sage ,
En ne voulant que l'amuser ?
Ne cherche pas qui je puis être ,
Je donne un conseil à mon maître ,
Dont j'idolâtre les talens.
Sous le voile qui m'enveloppe ,
J'osai rire quelques instans ;
Et je vais pleurer à Mérope.

A MADemoiselle
DOLIGNY,

Pour mettre au bas de son Portrait.

DAR les talens & la décence
Tu nous captives tour-à-tour ;
Et tu souris comme l'Amour ,
Quand il avoit son innocence.





P O R T R A I T
D'UN CHEVALIER FRANÇAIS.

SI l'on peignoit l'honneur Français,
 Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante,
 Qu'autour d'une taille élégante,
 Les amours renouïroient fans pompe & fans apprêts.
 Ses yeux feroient brillans d'une douce allégresse :
 Ses longs cheveux, négligemment épars,
 Ne feroient point tressés des mains de la mollesse :
 On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards.
 A la victoire on le verroit sourire ;
 Ses graces même auroient un air guerrier :
 D'une main il tiendrait des branches de laurier,
 Et de l'autre des fleurs pour le sein de Thémite.
 On représenteroit des sièges, des combats,
 Autour de cette auguste image :
 Elle peindroit l'Amour, la vertu, le courage ;
 Et le nom de Brissac seroit inscrit au bas.



A M. DE PEZAI
VOYAGEANT.

Où te promene ton destin ,
Et quand finissent tes voyages ?
Qu'as-tu vu ? Des fous & des fages ;
Moitié plaisir , moitié chagrin ;
Nombre d'impertinens ufages ,
Gravés sur le marbre & l'airain ;
Et des sceptres & des couronnes ,
Hochets que la mort vient briser ;
Des Rois qui bâillent sur leurs Trônes ,
Et peuvent tout , hors s'amuser ;
Quelques vertus , mille foiblesses ,
Des fots , des dupes , des tyrans ,
Et par-tout d'ennuyeux amans ,
Qui se plaignent de leurs maîtresses.
C'est bien la peine de courir.
Tel est pourtant cet assemblage
D'êtres qui naissent pour mourir ,

Et que Dieu fit à son image.
Que penses-tu de ces beaux lieux ;
Où ce Calvin ingénieux
Vit prospérer son hérésie ;
De ce séjour de l'industrie ,
Berceau d'un Cynique fameux ,
Savourant loin de sa patrie
Le plaisir d'être malheureux ,
Et le tout par philosophie ?
Quel est ce Mont-Jura vanté ,
D'où l'œil , sous un ciel qui s'épure ,
Aime à contempler la Nature
Souriant avec majesté :
D'où l'on voit la magnificence
Du Dieu qui mûrit les moissons ;
Le cercle éternel des faisons ;
Et les gerbes de l'abondance
S'accumuler dans les vallons ?
Ce mont , inaccessible aux vices ,
Et voisin des hauteurs des Cieux ,
Ne semble-t-il pas orgueilleux
De dominer sur les Délices ?

MES FANTAISIES.

95

Mais de quoi vais-je te parler ?
Le Peintre adoré de Zaïre
A quitté ce paisible empire :
C'est à Ferney qu'il faut voler.
A Médine en pèlerinage ,
On va religieusement
Y visiter le monument
D'un Imposteur soi-difant Sage ,
Qui mériteroit nos mépris ,
Malgré la Secte qui lui reste ,
N'étoient les Vierges bleu-céleste ,
Dont il meubla son Paradis.
Or, ce Mahomet qu'on révère ,
Et de qui la cendre est si fière ,
D'occuper dans l'air un tombeau ,
Qu'est-ce auprès de notre Voltaire ,
Riche Seigneur d'un bon château ?
L'un content d'être formidable ,
Fut un charlatan sans gaïté :
L'autre est un Enchanteur aimable ,
Qui du fard brillant de la fable
Enlumina la vérité ;

A notre foiblesse inquiète
 Montre toujours les cieux ouverts ,
 Et ne se sert de sa baguette
 Que pour embellir l'Univers ;
 Il obtint la palme immortelle
 Que l'autre ravit en tiran ;
 Et , dussé-je offenser le zèle
 De quelque entêté Musulman ,
 Le Paradis de l'alcoran
 Vaut-il l'enfer de la Pucelle ?

A MADemoiselle

CLAIROn.

JAMAIS le même , & toujours sûr de plaire ,
 Pliant à tous les tons son génie & son goût ,
 Voltaire seul embellit tout ,
 Et toi seule embellis Voltaire.

ÉPITRE

ÉPITRE

A DORIS.

Tu me défens les vers, tu dois être obéie ;
Tu peux tout sur mon cœur ; va, jouis de tes droits :
Doris, tu l'as voulu ; ta voix, ta voix chérie
Me donne des plaisirs, en me donnant des loix.

Aimable & brillante folie ,

Charme de la cadence, ah ! fuïez pour toujours.

C'est à Doris que je vous sacrifie ;

Doris sans vous embellira mes jours.

Non, le caprice seul n'est pas ce qui t'inspire ;

Ton esprit, je le sçais, par les Graces formé ,

Admira de tout tems les Maîtres de la lyre ;

Du feu dont ils brûloient ton cœur est animé :

Tu les égalerois, si tu daignois écrire.

Que de fois je t'ai vue, un Racine à la main ,

Des orages du cœur dévorer la peinture ,

Des malheureux Amans déplorer le destin ,

Et dans les jeux de l'art adorer la Nature ,
 Tandis qu'interrompant cette heureuse imposture ;
 Je recueillois les pleurs qui tomboient sur ton sein!
 Tu redoutes pour moi des excès que j'ignore ;
 Cet abus de l'esprit, ce qu'il traîne après soi ;

Cette gloire qui déshonore ,

Et qui pourroit troubler des jours heureux par toi.

Je te vois. ... je t'entends me répéter encore :

- » Renonce au vain éclat des lauriers orgueilleux ;
- » Viens cueillir avec moi les doux présens de Flore :
- » Flore aime les Amans , les fleurs naissent pour eux.
- » Veux-tu, toujours actif & toujours inutile ,
- » Vanter, sans en jouir, la fraîcheur d'un beau jour ?
- » Veiller, te consumer dans un travail stérile ?
- » Ah ! si tu veux veiller, que ce soit pour l'Amour.
- » Si ton siècle un jour te couronne ,
- » Quel sera le dépit de tes obscurs rivaux ?
- » Est-il quelque succès que leur fiel n'empoisonne ?
- » ils voudront t'arracher le prix de tes travaux :
- » Tu descendras avec eux dans l'arène ;
- » Pour te défendre, il faudra t'avilir ;
- » Tu te verras forcé de les hair ;

Et l'on n'est plus heureux, dès qu'on connoît la haine.

Que dis-tu ? s'ils m'avoient inspiré leurs fureurs,
J'aurois volé vers toi, j'aurois vu ton sourire ;
Et, cherchant dans ton sein l'oubli de mes douleurs,
Je m'y ferois sauvé des traits de la satire :

Quel asyle plus doux pour braver les Censeurs !
Mais du Public pour moi si tu crains l'œil sévère,
Ne peut-on échapper à sa malignité ?

Les plus beaux jours sont ceux que l'on cache au vulgaire.

Le Dieu des vers souvent aime l'obscurité :

Je cacherois les miens dans l'ombre du mystère :

Doris me tiendrait lieu de la postérité.

La Terre a déployé ses tapis de verdure :

Sur l'aîle des Zéphirs le Printemps est porté :

Tout renaît, tout s'anime, & la fécondité

Pénètre avec l'Amour le sein de la Nature.

Je cède aux doux transports dont je suis agité.

Si tu voulois, ma voix touchante

Aux concerts des oiseaux mêleroit ses accens :

Je chanterois ta beauté ravissante,

Je chanterois Doris ou le Printems.

Je peindrois ces bosquets que décore la rose,

Dédales parfumés, où, par mille détours,
Les Amans égarés se retrouvent toujours;
Le plaisir qui s'éveille & même qui repose,
Le sombre azur des nuits & l'éclat des beaux jours.
Je peindrais ces instants, où, brûlant de ta flamme,
Ma bouche sur la tienne alloit chercher ton ame.....
Mais des ordres nouveaux sont écrits dans tes yeux,
Et tu fais trop si j'entens leur langage....
Muses, disparaissez, je renonce à vos jeux;
Je dois, belle Doris, t'adorer sans partage.
C'en est fait, j'obéis, mon goût cede à tes vœux;
Va, mon plus beau triomphe est de te satisfaire;
Quand tu m'ordonnes de te plaire,
Tu me commandes d'être heureux.



BILLET.

A MADEMOISELLE ***.

*Qui me proposoit d'aller dans un désert passer
un mois avec elle.*

UN mois, dans un désert! es-tu de bonne foi?

Qui, toi, vive, aimable & légère,

Dans un désert, & sur-tout avec moi,

L'Amant le moins champêtre, le moins solitaire!

On t'adore en ces lieux; ils sont ornés par toi:

Doit-on abandonner les lieux où l'on sçait plaire?

Quelquefois, pour rêver, l'amour quitte Cythere;

Mais il faut, du moins je le croi,

Il faut toujours une cour à sa mere:

Va, laissons ce projet; soyons de notre temps:

Ton front brillant des roses du bel âge,

Ton doux sourire, tes talens,

Sont-ils faits pour un hermitage?

Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses Amans;

* On peut vouloir être volage;

Cela s'est vu de temps en temps :
Que devenir alors dans un antre sauvage ?
Ne vois-tu pas d'ici perdre déjà courage
Deux tristes cœurs , forcés d'être constans ?
Suivons donc la route ordinaire ;
Souffrir mes vœux , & puis les rejeter ,
Paroître , tour-à-tour , indulgente & sévère ,
T'embellir , chaque jour , pour mieux me tourmenter ,
Me désoler , à force de me plaire ,
Me prendre par humeur , en riant me quitter ,
A la Ville , en un mois , tout cela se peut faire.



V E R S

*Sur le Mariage de M. de la Marche , Premier
Président du Parlement de Dijon.*

DRÈS de ces fertiles côteaux
Où Bacchus ouvre ses fontaines ,
Et , paré de pampres nouveaux ,
Fait couler à longs traits le pomar dans ses veines ,
Sous des berceaux , loin du fracas des Cours ,
J'ai vu l'hymen ordonner une fête ,
Le front riant , ce qu'il n'a pas toujours ,
Il menoit sa double conquête
Qu'avec orgueil il montrait aux ambours.
Sur les pas de l'époux on voyoit la prudence
Et l'équité sévère , unie à l'enjouement ;
La Nymphé sur sa trave enchaînoit la décence ,
La jeunesse sans fard , & sans vain ornement ,
Cette séduction que la beauté commence ,
Et qu'acheve le sentiment.
Son front peignoit ce désordre charmant

Cet embarras de l'innocence
 Qui dispute une Rose aux transports d'un Amant,
 Plus fier de vaincre après la résistance.
 L'Amour près d'elle heureux de s'arrêter,
 D'un air soumis lui remettoit ses armes,
 Sans bandeau, pour voir tant de charmes;
 Et sans aîles sur-tout, pour ne les plus quitter.



*A MADAME DE***

*Qui avoit dit en plaisantant que je passerois la
 nuit avec elle.*

JE n'ai pensé qu'à toi pendant la nuit entière;
 Je me suis peint le sort dont tu m'avois flatté:
 Juge si le sommeil a fui de ma paupière!
 Sans ce charmant espoir à mes vœux présenté,
 J'aurois dormi du moins, & peut-être qu'un songe,
 Image du bonheur, dans tes bras m'eût porté;
 J'eusse rêvé ce bien que j'ai tant regretté:
 En m'enflammant pour la réalité,
 Tu m'as même privé des douceurs du mensonge.



V E R S

S U R U N E É C L I P S E .

R A S S U R E - T O I , jeune Thémire :

Que j'aime cette utile & douce obscurité !

J'ai vu, j'adore ta beauté ;

Le Soleil peut cesser de luire.

Qu'ai-je besoin de sa clarté

Pour t'aimer & pour te le dire ?

Laiſſons , crois-moi , ces globes radieux

Errans ou fixes dans leur ſphère ,

Nous dérober , nous rendre la lumière :

Tandis que d'un pas sûr Clérault franchit les cieux ,

Allons à tâtons ſur la Terre.

L'Amour , les yeux voilés , rencontre le bonheur ;

Quand il s'abbat ſur le ſein de ſa mere ,

A travers ſon bandeau c'eſt l'inct qui l'éclaire.

Suis cet inct , il n'eſt jamais trompeur.

Le Ciel nous favorife : oui , ſuis-moi , ma Thémire ,

Viens recevoir & mon cœur & ma foi :

Tout brille à mes yeux, tout respire,

Et rien n'est éclipfé pour moi.

Tu tombes dans mes bras !... tu brûles de ma flâme :

Ton sein frémit sous le tact amoureux :

Sur mes lèvres de feu je sens voler ton ame....

Tu soupîres.... Je suis heureux.

Le jour renaît... fuyez, vaines allarmes ;

Ses feux raniment mes desirs :

Il reparoît pour éclairer tes charmes ;

Il se cache pour voiler nos plaisirs.



A M * * *

DE ton agreſte ſolitude
 Je vais donc quitter le repos.
 Adieu ces tranquilles berceaux ,
 Où je conſacrois à l'étude
 Des jours plus ſereins & plus beaux :
 Adieu cet inculte hermitage ,
 Coupé de limpides canaux ,
 Où la nature un peu ſauvage
 Sort d'une forêt de roſeaux ,
 Pour ſourire aux vertus d'un Sage.
 Je ne verrai plus ſur les eaux
 Se jouer tes cignes fideles ,
 Mêlant l'albâtre de leurs ailes
 Au verd naiſſant des arbriffeaux.
 Je n'entendrai plus les marteaux ,
 Dans tes forges retentiffantes ,
 Frappant des coups toujours égaux ,
 Soumettre aux flammes jailliffantes
 Le plus indompté des métaux.

Lassé des champêtres tableaux ,
J'errois sous la voûte obscurcie ,
Où Vulcain , d'une main noircie
Lui-même attise tes fourneaux.
Souvent j'y devançois l'aurore ;
Eh ! peut-on voir avec ennui
Un feu pétillant & sonore •
Chercher , dans le fer qu'il dévore,
Un aliment digne de lui ?
Du métal vaincre la rudesse ,
A cent formes l'assujettir ,
D'un fil lui donner la souplesse ,
Ou le forcer de s'arrondir ?
Ah ! que dans nos plaines fertiles
Par lui nos focs soient façonnés !
Qu'il se courbe en serpes utiles
Par qui nos grains sont moissonnés !
Que pour le Dieu de la tendresse ,
Il forge les heureux verroux
Qui garantissent des jaloux
L'Amant & sa jeune maîtresse !
Mais qu'il ne compose jamais

Les gonds , les barreaux détestables
De tous ces cloîtres formidables ,
Où la beauté , dans les regrets ,
Maudit enfin ces vœux coupables
Qui nous dérobent ses attraits !
Qu'il n'arme point la barbarie
De ces cohortes de brigands
Qui courent prodiguer leur vie ,
Pour défennuyer leurs tyrans !
Sous la hache du despotisme
Ne tranche point notre destin ,
Et n'aille pas de sang humain
Baigner l'autel du fanatisme !

O mon ami ! tels font mes vœux.

Toi , demeure dans ces asyles ,
Où , simple , obscur & vertueux ,
Tu ris du faste de nos villes
En voyant la pompe des Cieux.
Près de ta respectable mere ,
Tu mets à profit tes beaux jours
Et j'ai vu leur paisible cours
S'embellir du soin de lui plaire.

La raison réglant tes desirs
Sous la zone de la jeunesse ,
Enchaîne aux pieds de la vieillesse
Tes passions & tes plaisirs.

Tu peux , sans redouter le blâme ,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enlève à tes sens.

POUR moi , je ne fais quelle ivresse ,

Emporte & promene mon cœur ,
C'est , en regrettant la sagesse ,
Que je cours embrasser l'erreur.
Oui ; déjà tout mon sang bouillonne :
Les trésors parfumés des champs ,
De Cérès les nouveaux présens ,
L'amitié même , hélas ! pardonne,
Rien ne maîtrise les élans
D'un cœur trompé qui s'abandonne
A la foule de ses penchans.

Fatigué du jour qui m'éclaire ,
Je vais , dans mon aveuglement ,
Errer de chimere en chimere ,

Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment ;
Acheter par de longues peines
Une étincelle de bonheur ;
Crier liberté dans les chaînes ,
Et rire au sein de la douleur ;
Dans une pénible mollesse
Consummer chaque triste jour ,
Et sur-tout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.

AH ! sans lui , qui pourroit nous plaire ?
Sans cet heureux enchantement ,
Que resteroit-il à la terre ?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire ;
Ami , je ne puis le cacher :
L'amour lui seul peut m'attacher ;
C'est sa flamme que je respire.
Ce sexe , orné de mille attraits
Que son adresse multiplie ,
Nous tient enchaînés à la vie
Par d'imperceptibles filets ,

Dans ses défauts trouve ses armes,
Nous plaît en nous tyrannifiant,
Et n'est jamais si séduisant,
Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
Toujours absous par nos desirs,
Il a tout, puisqu'il a les charmes ;
Et qu'il dispense les plaisirs.

QUE dis-je ? une fougue imprudente
Sans doute égare mes esprits :
La jeunesse toujours ardente
A ce bonheur met trop de prix.
Ils viendront ces jours de lumière,
Où la scène change à nos yeux,
Où l'homme, en soupirant, s'éclaire
Sur les vrais moyens d'être heureux.
Alors battu par les orages,
Digne du moins de ta pitié,
J'irai, fuyant d'autres naufrages,
Chercher un port dans l'amitié.
Sous la plus épaisse verdure
Du bosquet le plus retiré,
Je pourrai, loin de l'imposture,

Reposer

Reposer mon œil épuré
Sur les tableaux de la Nature.
Alors, il faudra vous quitter,
Douce erreurs de notre aurore...
Mais nous en parlerons encore,
Ne pouvant plus en profiter.



A U N E

J O L I E F E M M E ,

Qui m'avoit défendu au sujet d'une Épigramme.

LE mal est moins cuisant que n'est doux le remède ;
Mais de mon agresseur les traits vous sont connus :
N'irritez point le nouveau Diomède ;
Comme l'ancien, il blesseroit Vénus.



A L'AUTEUR
DES GRACES.

QUI, la véritable féerie ,
N'est que le charme des talens.
Saint-Foix , ton aimable génie
Est le Dieu des enchantemens.
Dans mille riantes images
Tu peins nos goûts & nos penchans :
A ta voix naissent les bocages
Peuplés de nymphes & d'amans ;
Les indifférens & les sages
Sont réchauffés par tes accens ,
Et c'est à l'yvresse des sens
Que l'on reconnoît tes ouvrages.

QUE j'aime ce fripon d'amour ,
Chassé des Cieux pour ses fredaines ,
Et ravi d'établir sa cour
Parmi des beautés plus humaines !
Eh ! que feroit-il en effet ,

Près de la fougueuse Bellone ,
De Pallas qui toujours raisonne ,
D'Hébé qui garde le buffet ,
Près de Jupin qui le sermonne ,
Et qui, tâchant de s'égayer ,
Dans son triste & brillant empire ,
Se met par fois à foudroyer
Ce pauvre globe, où l'on fait rire ,
Et qu'il est contraint d'envier ?
Car tel est le céleste groupe
Si las de la Divinité ,
Et favourant à pleine coupe
L'ennui de l'immortalité.

L'AMOUR est bien mieux sur la terre :
Là tout l'encense & le révere :
Là de tout il se fait un jeu ,
Brave l'égide redoutable ,
Et , quittant l'affiche d'un Dieu ,
Prend la liberté d'être aimable.
Dans le sentiment absorbé ,
Tantôt en silence il fait plaire ;
Tantôt abjurant le mystère

Près de la volage Thisbé ,
Il est fou comme un Mousquetaire ,
Et libertin comme un Abbé.

SANS cesse il termine ou projette ;
Et , dans son délire enfantin ,
S'il badine le sceptre en main ,
Il commande avec la houlette ;
Il unit la nature & l'art ,
Chez la prude il vient sur le tard ,
A toute heure chez la coquette.

Par son inconstance emporté ,
Au hasard il enflamme , il blesse
La simple & crédule beauté ,
Qui , soupçonnant la volupté ,
Touche à l'instant de la foiblesse ;
Et le jeune homme plein d'ardeur ,
Qui , volant où l'instinct l'appelle ,
Vif , pressant , heureux & trompeur ,
Joint à l'orgueil d'être vainqueur ,
Le doux espoir d'être infidèle ;
Et ce Tircis en cheveux blancs ,
Qui , courbé sous la main du Temps

S'exténue en cherchant à plaire ,
Prend ses regrets pour des desirs ,
Et d'une voix octogénaire ,
Balbutie un hymne aux plaisirs.

Au fond de ce bocage sombre ,
Quel Dieu, l'œil à demi fermé ,
Dort ou feint de dormir à l'ombre
De cet arbrisseau parfumé ?
C'est l'Amour, c'est ce Dieu perfide ,
Toujours plus cruel, & plus beau :
Voilà son air doux & timide ,
Voilà ses traits & son flambeau.
Trois nymphes, pour lui quel présage !
S'avancent d'un pas incertain ,
Le regardent d'un œil malin ,
Et se sauvent sous le feuillage.
L'amour rit de leur badinage ,
Et s'applaudit de son destin.
L'aspect d'un enfant les rassure :
On vante ses vives couleurs ;
On joue avec sa chevelure ;
On l'enfouit sous des fleurs.

Renfermant encor son ivresse ,
Son sein, que l'on ose presser ,
Palpite, & craint de repousser
La jeune main qui le caresse.

MAIS sur-tout que j'aime à le voir
Sous les liens de ces guirlandes ,
Qui devoient lui servir d'offrandes ,
Gémir sans force & sans pouvoir !
Se débattre, verser des larmes ,
Supplier, frémir, s'indigner ,
Captif auprès des mêmes charmes
Qu'il s'apprêtoit à moissonner ;
Dans les entraves qu'il déteste ,
N'ayant que l'usage des yeux ;
Avantage, hélas ! bien funeste ,
Lorsque, chargé de mille nœuds ,
On ne peut disposer du reste !

DE jeux toujours environné ,
Peintre charmant, peintre des graces ,
Des fleurs dont tu semas leurs traces
Ton front doit être couronné,
Jusqu'ici ta touche légère

N'a point rencontré de rivaux ;
L'amour fit placer tes tableaux
Dans tous les boudoirs de Cythere.
Ah ! fois mon maître désormais,
Apprends-moi cet art de séduire,
Cet art qui fixe les succès :
Tu ne veux plus que nous instruire ;
Donne-moi tes premiers secrets.

M A I S quoi ! puis-je en toi méconnoître
L'aimable élève du plaisir ?
Sans l'heureux talent de jouir,
Anacréon seroit à naître.
Les ris, les graces, les amours
Furent tes Dieux dans tes beaux jours.
Plein d'un feu, trop prompt à s'éteindre,
Et que tu fais entretenir,
C'est à force de les servir,
Que tu parvins à les bien peindre.



 AU MARQUIS DE***.

TOI qui de Beautés en Beautés
 Promènes ton frivole hommage ;
 Toi, qu'on aime mieux qu'un plus sage,
 Malgré tes infidélités :
 Écoute le récit d'un songe
 Qui n'auroit dû finir jamais :
 La vérité n'a point d'attraits
 Qui valent un si doux mensonge.

A l'ombre des tilleuls mille oiseaux réunis
 Méloient leurs becs, entrelaçoient leurs ailes :
 La brillante rosée en liquides rubis
 Tomboit sur les roses nouvelles ;
 Le chevrefeuille & le jasmin
 Marioient leur tige embaumée ,
 Et l'Univers sembloit un grand jardin ,
 Où des zéphirs l'haleine parfumée
 Rafraîchissoit le trône du matin.
 Je parcourois les bosquets de Cythère

Dans ce riant & magique séjour ,

Deux Nymphes allumoient la guerre

Qui divisoit & Cypris & l'Amour.

L'une inspire les feux dont son œil étincelle ,

Enivre d'un regard , & ressemble à Vénus

Qui protège des traits dont elle est le modèle.

L'autre moins vive , & peut-être plus belle ,

Sait rougir , & souvent baisser un œil confus :

Elle a sa langueur même & Cupidon pour elle.

Mais ce n'étoient point leurs appas

Qui partageoient alors & le fils & la mere :

Il falloît décider , pour finir leurs débats ,

Laquelle savoit mieux , instruite au doux mystère ,

Ranimer un Mortel expirant dans ses bras ,

Des mouvemens graduer la vitesse ,

De l'Amour désarmé retendre l'arc divin ,

Promener au hasard une indulgente main ,

Joindre un tendre soupir au feu d'une caresse ,

Et retarder par cet art enchanteur

Et le vol du plaisir & l'éclair du bonheur.

Le croiras-tu ? je ne fais à quel titre ,

Je méritai cette faveur :

C'est moi , nouveau Pâris , qu'on choisit pour arbitre.
Conçois-tu mon orgueil , & vois-tu mon ardeur ?
Déjà dans le fond d'un bocage ,
Où l'air est embrâsé du souffle des desirs ,
Vénus , sous un sombre feuillage ,
Fait élever un dais à mes plaisirs.
On voit flotter autour une gaze légère ,
Voile brillant par Zéphire agité :
Car en tout lieu , même à Cythere ,
L'ombre paisible du mystere
Sert d'attrait à la volupté.
Là , sur un lit de fleurs dressé par la molesse ,
Le front de mirthe couronné ,
Et raionnant d'une amoureuse ivresse ,
J'attendois ce beau couple à mes vœux destiné.
Elles approchent.... Dieux ! quel trouble ! quel délire !
Mon cœur s'élançe sur leurs pas...
Heureux momens que je n'ose décrire !..
Tire le voile , Amour ; elles sont dans mes bras.
L'une aux transports de ma tendresse
Opposé d'aimables refus.
Une langueur qui m'intéresse

Se peint dans ses yeux ingénus ,
A l'aspect de ses charmes nûs ,
Et du desir qui les caresse.
Plus foible , succombant enfin
Au feu d'une attaque si douce ,
Elle m'attire d'une main ,
Lorsque l'autre encor me repousse :
Aux premiers rayons du matin
Telle on voit une rose éclore
Et feuille à feuille ouvrir son sein
Au parfum des pleurs de l'aurore.
L'autre dans mes bras amoureux
Meurt , renaît , s'enlace & s'agite ;
Son ardeur épuise mes feux ,
Sá volupté les ressuscite.
Elle veut être tour-à-tour
Et la Prêtresse & la Victime ;
Et , dans cet abandon sublime ,
Ses lèvres que mon souffle anime
Dardent les flèches de l'Amour.
Hé bien ! me dit Vénus , parle , je te l'ordonne :
Je t'ai fait juge entre mon fils & moi.

N'abuse point des droits que ma faveur te donne ;

Vénus veut bien s'en rapporter à toi.

A cet Arrêt que devint mon courage !

Combien je livrai de combats !

Entre tant de Beautés le choix est un outrage ;

On jouit du plaisir , & l'on n'en juge pas.

Il fallut prononcer : nécessité fatale !

Détournant mes yeux attendris,

A la première enfin ma voix donna le prix ;

Mais je n'osai regarder sa Rivale.



A Z É M I S

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
Ce mobile empire des vents,
Cet amas de flots mugiffans
Qu'enchaîne un pouvoir invisible.
Sous un Ciel toujours agité,
J'ai vu cette mer orageuse,
Frémiffant avec majesté,
Rapporter son onde fougueuse
Dans le lit qu'elle avoit quitté.
J'ai vu ces hardis édifices,
Qui vers les bords les plus lointains,
A travers mille précipices,
S'ouvrent de liquides chemins ;
Vont à des Nations sauvages
Porter nos vices & nos fers,
Et ramencent sur nos rivages
Les dépouilles de l'Univers.

Mon ame interdite & surprise
Goûte un plaisir mêlé d'horreur,
A l'aspect des flots en fureur,
Et de l'homme qui les maîtrise....

VIENS ; embarquons-nous , ma Zémis ;
Fuis Paris , il a ses naufrages :
Je te promets des vents soumis ,
Un jour pur , un Ciel sans nuages :
Tu n'as besoin que d'un souris ,
Pour en imposer aux orages.
Les amours , ces Dieux protecteurs ,
Dont toujours l'essain t'environne ,
Deviennent bons navigateurs ,
Sitôt que la beauté l'ordonne.
Ils auront tous cœur au travail :
Les uns tiendront le gouvernail ;
Les autres déploieront la voile ,
Et , sur les flots à peine émus ,
Les Zéphirs , par toi retenus ,
Te feront voguer sous l'étoile
Qui t'est commune avec Vénus.

IL est des Isles fortunées

Où l'on aime sans en rougir ;
Où , renouvelant les années ,
Le tems rajeunit le plaisir ;
On ne trouve dans ces retraites ,
Ni méchans , ni fots indiscrets ;
Ni ces expirantes coquettes ,
Qu'offensent de naissants attraits ;
Point d'élégans saupoudrés d'ambre ,
Exigeant qu'on brûle pour eux ,
Ni Gentils-hommes de la Chambre ,
Qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là , dans un temple de feuillage
Sur un autel orné de fleurs ,
La nature unira nos cœurs
Si bien faits pour lui rendre hommage.
Nous ferons libres , amoureux ,
Et , transporté sur nos rivages ,
L'Européen ingénieux ,
Rira bien de nos simples jeux ,
Et nous prendra pour des Sauvages ,
Assez fots , pour n'être qu'heureux.
M A R S où m'é gare mon délire ?

Ce n'est qu'un rêve ma Zémis.
Restons où le sort nous a mis.
Pourquoi changerois-tu d'empire ?
Le Dieu qui me tient dans tes fers
Te fit pour un brillant Théâtre ;
Ton joli nés que j'idolâtre
N'est point troussé pour les déserts.
Adieu, mon isle & mon bocage ;
Tout examen fait, demeurons,
C'est le plus sûr & le plus sage ;
Et, parmi ce monde volage,
Où l'Amour reçoit tant d'affronts,
Aimons-nous, quel que soit l'usage,
Le plus long-tems que nous pourrons.



A M. DE PÉZAI,
SUR SON POÈME.

JE t'ai vû par un goût volage ,
 Dans le tourbillon emporté,
 De ta bruyante oisiveté
 Vanter & chérir l'avantage ;
 Séduire & tromper la beauté ,
 Changer chaque jour d'esclavage ;
 Etre pris , repris & quitté ;
 Du plaisir embrasser l'image ,
 Et jamais la réalité :
 Bientôt une flamme plus belle
 Dissipa ce charme trompeur :
 J'entens la gloire qui t'appelle ;
 Sa voix retentit dans ton cœur.
 C'est Renaud qui plus intrépide
 A repris l'ame d'un Héros ,
 S'éloigne d'une Cour perfide ,
 Et fuit l'ombre de ces berceaux ,

Où la mollesse & le repos
La retenoient aux pieds d'Armide.
Aujourd'hui qu'un Ciel plus serein
Ranime & féconde la Terre ,
Que l'horrible Dieu de la Guerre
Rugit sous cent chaînes d'airain ,
Toujours ardent, toujours sensible,
Tu fais une plus douce loi ;
Il te faut un laurier paisible ;
La gloire est un besoin pour toi.
Ta main qui soutenoit des armes ,
Tient les frais & rians pinceaux
Qui nous retracent tous les charmes
De ta Zélis au sein des eaux.
Une musette solitaire
Remplace le bruit du clairon :
Soldat dans les champs de la guerre ,
Tendre Berger sur le gazon ,
Tu sçus combattre, tu fais plaie ;
Et ton panache de Dragon
Se cache aux yeux de ta Bergere ,
Sous le myrthe d'Anacréon.

Poursuis, Ami, rends à notre âge
Ces esprits simples & brillans,
Qui sans faste & sans étalage
Cultivoient leurs heureux talens ;
Qui sur le sein de leur maîtresse
Pour génie ayant leurs desirs ,
Ne célébroient que leur paresse,
Et ne chantoient que leurs plaisirs ;
Qui jamais n'ont connu l'envie ,
Ce triste fléau de nos jours ,
Et , lorsqu'ils laisserent la vie ,
Mirent en deuil tous les Amours.



A MADemoiselle
CLAIRON,

Sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre.

RENTRES-TU ? ne rentres-tu pas ?

Prononce ; éclaircis ce mystère.

Quand la Gloire te tend les bras ,

Pourquoi ferois-tu la sévère ?

On se demande tour-à-tour :

» Hé bien ! fait-on quelque nouvelle ?

» L'aurons-nous ? reparoîtra-t-elle ?

» Jouera-t-elle au moins pour la Cour ?

C'est une allarme universelle ,

Un deuil qui croît de jour en jour ;

L'Europe entière te rappelle.

Sourde à ses cris , veux-tu , cruelle ,

Bouder & l'Europe & l'Amour ?

Oui , l'Amour ; il marche à ta suite ,

Il te doit ses touchans attraits

A ta voix il pleure ou s'irrite ,

Ses triomphes sont tes bienfaits ,
Et ta couronne de Cyprès
Est sa parure favorite.

AL L O N S , il faut prendre un parti.
Ma Clairon , vois où nous en sommes ,
Plus d'Actrices , plus de grands hommes ,
Tout meurt , tout est anéanti.
Par toi Paris est au régime :
Reprenant ses antiques droits
En vain Dumefnil quelquefois
Pour nous enchanter se ranime ;
En vain Brizard , les sens troublés ,
Vient étaler sur notre Scène
Ses beaux cheveux gris-pommelés ,
Et son ame républicaine :
Chevelure , ame , rien ne prend ,
Tous nos jeunes talens succombent ,
L'un sur l'autre les Drames tombent ,
Le Public ne voit ni n'entend.
Souveraine toujours chérie ,
Tes États sont dans l'Anarchie.
Pour rendre enfin le mal complet ,

D'un quart la recette est baissée ,
Et Melpomene est éclipsée
Par le Singe de Nicolet.
Toi seule à nos vœux indocile
Causes les maux dont je gémis.
Tel jadis le courroux d'Achille
Fit le malheur de son Pays.

ON dit, ô la plaisante histoire !
Que, par un scrupule enfantin ,
Tu ne veux point, dois-je le croire ?
Trouver Laïs sur le chemin
Où tu prends ton vol vers la Gloire,
Ce bruit est faux je le soutien :
Laïs est si bonne personne !
Elle a des Amans la friponne !
C'est un avoir qui sied fort bien,
Je suis juste, sois indulgente,
Il est permis d'être Catin
Depuis dix-huit ans jusqu'à trente ,
Et d'en avoir quitté le train
On gémit encore à quarante.
D'ailleurs l'Aigle , au milieu des airs ,

Planant au-dessus des collines,
Se jouant parmi les éclairs,
Du haut de ces routes divines,
Voit-il à l'ombre des buissons
Les jeux des Mouches libertines
Et les amours des papillons ?
Ah ! j'y suis : tu voudrais détruire
Ce ridicule préjugé,
Qui, très-fottement protégé,
Fait qu'on flétrit ce qu'on admire.
Tu voudrais que tout simplement
Mérope, Alzire, Bérénice,
Allassent jurer en Justice,
Et qu'on les crût sur leur serment :
Tu voudrais, sans trop de caprices,
Jouer des mêmes droits que nous,
Et qu'un Dieu Sauveur mort pour tous,
Fût mort aussi pour les Actrices.
J'approuve fort de tels desirs,
Et le Pape, plein de sagesse,
Devroit, exauçant tes soupirs,
Te donner pour menus plaisirs

Le droit de mentir à confesse,
Dans un de ces étuis sacrés
Par nos dévotes révéérés,
Combien j'aimerois Ariane,
Moitié faine, moitié profane,
A quelques Moines débauchés
Demandant, avec tous ses charmes,
L'absolution de nos larmes,
Et le pardon de nos péchés !

CONSOLE-TOI : les immortelles
Qui président au double Mont,
Déployant leurs brillantes ailes,
Descendent pour orner ton front
De leurs guirlandes les plus belles.
Voi l'Amour pénétré d'effroi,
Quittant les jeux de la Folie,
En long manteau noir devant toi
Porter l'urne de Cornélie.
Je ne puis cacher mes penchans,
J'aime les Dieux du Paganisme ;
Tous ces Dieux-là sont bonnes-gens,
Ils favorisent les talens,

Et proscrivent le Fanatisme.
Clairon , tu leur dois de l'encens ;
Et puisque le Christianisme
N'ose, malgré tes vœux ardents,
Te compter parmi ses enfans ,
Et te renvoye au Catéchisme :
Choisis enfin des Dieux plus doux ,
Console-toi par notre estime :
Nous prendrons tes crimes sur nous ;
Sois toujours Payenne & sublime ,
Tu feras encor des jaloux.



A M A S Œ U R ,

Quelques heures avant de quitter Dijon.

QUE le vol du Temps est rapide !

Je te vois depuis un moment ,

Et déjà le sort qui me guide

M'enlève à ce loisir charmant

Où , dans le doux épanchement

De la tendresse la plus pure ,

Je ferois si tranquillement

Un nœud formé par la Nature.

Déjà hennissent dans ta Cour

Les courriers dont l'impatience

Va m'arracher à ce séjour.

Que leur fatale diligence

A de fois affligé l'Amour !

Sans vouloir lui faire une offense ;

L'amitié ressent comme lui

Le vuide affreux , le sombre ennui

Et tous les tourmens de l'absence.

MAIS poutquoi vais-je t'attrister,
En m'arrêtant sur cette image ?
Tout ici-bas n'est qu'un passage,
Et l'on s'unit pour se quitter.
Liqueur céleste & bienfaisante,
Toi qu'on vit mûrir sur ces monts,
Qui, sur les côteaux Bourguignons
As puisé ta sève odorante,
Toi qui va par delà les mers
Égayer les Penseurs de Londres,
Les Russes prêts à se morfondre,
Si tu n'échauffois leurs hyvers ;
Les Bachas à deux ou trois queues,
En tuniques vertes ou bleues,
Te fêtant dans leurs belveders,
L'Iman, le Bonze, le Bracmane,
Sur-tout cet auguste Sultan,
Qui, las de la pompe Ottomane,
Envoie au diable le turban,
Pour te humer en bon Profane,
Boit, jure avec ses Icoglans,
Et laisse violer ses femmes

Par de petits Eunuques blancs ,
Qui poussent auprès de ces Dames
Ce qu'ils ont de beaux sentimens.
Étourdis-moi , liqueur chérie ,
J'ai besoin d'un moment d'erreur ;
Qu'un Sage à la Raison se fie ,
J'implore ta douce vapeur
Qui vaut bien la Philosophie ;
De tes brouillards couvre mes yeux ,
Et sauve mon ame attendrie
De l'amertume des adieux :
 Du moins , ô ma plus sûre amie ,
Je te laisse en des lieux charmans ;
Parmi vous la coquetterie
N'a pas éteint les sentimens ,
Et de la bonne compagnie
Vous avez tous les agrémens ,
Sans avoir sa superficie ,
Ses éternels raffinemens ,
Et sa brillante perfidie.
Vos époux sont accommodans ,
Je ne dirai rien des Amans ;

Mesdames , votre fantaisie
 Fit leur valeur dans tous les temps.
 Combien de Belles sous les armes ,
 Méditant les plus doux combats !
 L'enfant ailé fier de leurs charmes,
 Sonne la charge sur leurs pas.
 Honneur à notre jeune Achille * !
 Lorsque paisible & défarmé ,
 Il vient goûter dans cet asyle
 Le plaisir de se voir aimé ,
 Que ce cortége doit lui plaire !
 C'est l'Aiglon qui sort de son aire ,
 Va nourrir ses jeunes ardeurs
 Dans le foyer de la lumiere ,
 Et las de porter le tonnerre
 Revient s'abattre sur des fleurs.

DIJON , que je te dois d'hommages !
 J'ai vu dans tes murs florissans
 Des cœurs vrais , de jolis visages ,
 Et des graces & des talens ,
 La parure de tous les âges ,

* M. le Prince de Condé.

Le charme de tous les instans.
Auprès d'une Vénus nouvelle **
J'ai vu les Amours embellis
Lier Thémis, grave Immortelle,
Avec la ceinture des ris,
S'accoutumer à sa présence,
Armer ses mains de leur flambeau ;
Lever un coin de son bandeau,
Et se jouer dans sa balance.
J'ai vu ce célèbre Citeaux,
Où quelques pieux Personnages
Sont abreuvés du vin du clos,
Si digne d'enivrer des Sages.
Vivent les Sages de ce lieu !
Ils font prospérer les familles,
Et, toujours pleins du plus beau feu,
Vont galopant chevreuils & filles,
En zélés serviteurs de Dieu.

QU'ENTENS-JE ? ... on m'appelle, on me presse,
Chère Sœur, voici le moment.
Adieu, dans cet embrassement,

** *La Première Présidente.*

Reçois ma fidelle promesse
 De t'aimer éternellement :
 Je te jure qu'à ma maîtresse
 Je n'oserois en dire autant.

A M A D A M E
 D E C A S S I N E ,

Qui demandoit des vers sur l'amitié.

Tu veux des vers pour l'amitié :
 En chanson que lui dire ?
 C'est un sentiment oublié,
 Dès qu'on te voit sourire.
 On n'a point d'amis à vingt ans,
 Flore, Hébé, n'ont que des Amans.
 C'est aux zéphirs,
 C'est aux plaisirs,
 A tresser ta couronne.
 Du Printems goûtons les loisirs,
 Avant ceux de l'Automne.



A. M. SOULLIER,
M É D E C I N.

L'ŒIL toujours ardent & ferein ,
Le jeune homme , plein d'assurance ,
Laisse fans soin & fans chagrin
Les trois Sœurs au fuseau d'airain
Filer sa rapide existence ;
Voit tout éternel devant soi ,
Enfin vit avec insolence ,
Sans savoir comment ni pourquoi.

C'EST moi que j'ai voulu te peindre.
Jusqu'ici par l'âge emporté ,
Sans rien prévoir & sans rien craindre ,
Je crus à l'Immortalité.
Je m'abusois ; le charme cesse ,
Mon sang , privé de sa chaleur
Circule avec plus de paresse ,
Et dans tous les canaux qu'il presse
Va distribuer la douleur :

Je

Je cherche en vain cette souplesse ,
Ce sentiment de la vigueur ,
Que le Ciel donne à la jeunesse ;
Et j'ose porter ma langueur
Entre les bras de ma maîtresse.
Hélas ! ce symptôme est affreux ;
J'en frémis, tu frémis toi-même :
Sans doute mon mal est extrême ,
Puisqu'il me défend d'être heureux...
Allons, répare cette injure ;
Rends mon sang plus libre en son cours ;
Que jusqu'à mon cœur il voiture
Le filtre brûlant des Amours.
Pour Églé qui déjà murmure
J'ai juré de vivre cent ans :
Montre mon bail à la Nature ,
Et fais-lui sceller mes sermens.

L O I N sur-tout l'aspect redoutable
De tout Esculape pédant ,
Qui traite un malade tremblant ,
De l'air dont on juge un coupable ;
Redouble ma fièvre en entrant ,

M'anéantit quand il m'approche ;
Qui semble avoir la mort en poche ,
Ou me guérit en m'ennuyant.

COMME toi l'on doit savoir plaire
Aux yeux même de la douleur :
Je hais le Médecin sévère ;
Il me faut un consolateur.
Courbé, flétri par la souffrance ,
Oui, l'homme veut encor jouir :
Il est toujours prompt à saisir
Ce qui soutient son espérance ,
Et son cœur expirant s'élance
Vers le fantôme du plaisir.

FRANCHEMENT je te le confesse ,
Je trouverois hors de propos
D'aller , au fort de ma jeunesse ,
Meubler un de ces froids caveaux
Que jamais le jour ne caresse ,
Où l'on goûte un morne repos ,
Et sans amis & sans maîtresse.
Moissonnons encor quelques fleurs ;
J'aime assez ce monde magique ,

Où l'heureux prisme des erreurs
Prête à tout ses vives couleurs :
J'aime ce Peuple fantastique
D'enfans poursuivant les honneurs ;
Ces graves Sots qui s'établissent
En Juges, en Réformateurs ;
Qui récompensent, qui punissent,
Se nomment Rois, Législateurs,
Et de leurs rêves s'applaudissent.
Que tu dois être regretté
Au milieu de cette Féerie,
Amour, bienfaisante folie,
Seule illusion de la vie,
Qui ressemble à la vérité !
O doux & consolans mensonges,
Bercez-moi jusqu'à mon réveil :
Puisque la vie est un sommeil,
Rendons-nous heureux par des songes.

SOULIER, si ton Art cependant
Ne peut d'un corps tout discordant
Appaiser la guerre intestine,
Si par un maudit ascendant

Je suis poussé vers ma ruine ;
Avec courage il faudra bien ,
Loin des chers humains que je fronde ,
Dénouant un foible lien ,
Aller rêver dans l'autre monde.

ON y rêve commodément ,
Il ne s'agit que du passage.
Mais , quel qu'en soit l'événement ,
Parmi les apprêts du voyage ,
Je veux jusqu'à l'embarquement
Me distraire sur le rivage.



ÉPIÎTRE
A MADemoiselle ARNOUÏ,

Aôtrice de l'Opéra.

FLORA brilloit jadis dans Rome.
Consuls, Pontifes & Questeurs,
Et tant d'autres que l'on renomme,
Furent tous ses adorateurs.

On briguoit l'honneur de ses chaînes
A sa voix, naissoient les beaux jours;
A ses pieds, les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.

EN loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs :
De Rome elle fut les délices ;
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.

Mais dans peu Flora, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne ;
Détruifant ce que Rome a fait,

C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois nos baisers & nos vœux ;
Livre ton sein à nos caresses ,
Le respect est l'encens des Dieux ,
L'Amour est celui des Déeses.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de Sophie ?
Crois-moi , jeune , folle & jolie ,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste Bourgeoisie ,
Que l'on adore & qui s'ennuie ,
Tandis que tu fais des heureux.

LE beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à mes yeux ;
C'est-là que je te déifie ;
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Psyché , je crois l'entendre ,
Parmi la foudre & les éclairs ,
Mêler sa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour si tu peins les flâmes ,
Si tu fais gémir la douleur ,

Ta voix s'échappe de ton cœur ,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi ; par quels dons inconnus
Peux-tu réunir , ma Sophie ,
Le babil piquant de Thalie ,
Les sons touchans de Polymnie
Et le silence de Vénus ?

SUR-TOUT combien je t'idolâtre ,
Lorsque rendue à tes Amans
Toujours défolés & contens ,
Tu fais , par ton humeur folâtre ,
Suspendre & charmer leurs tourmens !
Lorsqu'on te voit sans étalage ,
Sans apprêt & sans dignité ,
Prêtresse de l'Amour volage ,
Cueillir avec légéreté
Cette fleur de libertinage
Qui ressemble à la volupté !
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux Despotes éclopés ,
Toujours cocus , toujours dupés ,
Et toujours si bien faits pour l'être ;

Tu proscris les airs imposans,
Les tons burlesques, les caprices
Des Alteſſes de nos couliffes,
Qui traitent en Impératrices
Et leurs Valets & leurs Amans.

CHEZ toi l'on trouve la nature,
Ou l'art ſéduifant de Ninon,
Cet art qui tient à la raifon,
L'art de tromper fans impoſture;
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y ſemble inſupportable,
Et l'on y cache ſon eſprit,
Afin d'en être plus aimable.

IL eſt un champêtre réduit,
Temple paifible du myſtere,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin de l'étiquette ſévère,
Qu'en riant l'Amour éconduit.
C'eſt-là que, ſur une ottomane,
Qu'ombragent les feſtons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baiſers.

C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hébé verse le punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent pas sans elle.
C'est-là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table,
Entre le Plaisir & l'Amour.
Quelle volupté, ma Sophie !
Que font les biens & la grandeur ?
Va, ce délire est le bonheur,
Il est le charme de la vie.
Crains de ferrer de nouveaux nœuds ;
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux ;
Ton indifférence en fait mille.



B I L L E T

A MADEMOISELLE F....

Dont le Patron est S. ALEXANDRE.

O N parle de deux Alexandres ;
 L'un est un Saint , l'autre un Héros.
 L'un mettoit les Villes en cendres ,
 Et l'autre s'ennuyoit comme font les dévots.
 Va , crois-moi , jeune Alexandrine ,
 Tu l'emportes sur tes Patrons ,
 Héros ou Saints : tes yeux fripons ,
 Ta gâité , ta grace enfantine ,
 Pour foumettre nos cœurs , valent , je l'imagine ,
 Des meurtres ou des oraisons.
 Et qu'est-ce auprès de toi que ce vainqueur d'Arbelle ?
 Ton pouvoir est plus juste & plus vrai que le sien :
 A son joug on étoit rebelle ,
 Et l'on vole au-devant du tien.
 Pourfuis , tes couronnes sont prêtes ;
 Dans le champ des Amours tu peux tout hazarder :
 Ainsi que ce Héros , tu feras cent conquêtes ;
 Et mieux que lui tu sçauras les garder.



DESCRIPTION

*De quelques effets des Grottes d'Arci en
Bourgogne.*

CES autres souterrains , par la nuit habités ,
Offrent de toutes parts cent bizarres beautés :
A travers mille rocs , sous ces voûtes profondes ,
Par des canaux glacés on voit filtrer les ondes ,
Qui , faisant chaque jour d'insensibles progrès ,
Dans des blocs de crystal enfantent mille objets :
Chefs-d'œuvres renaissans d'une ouvriere habile ,
Qui renferme en ses mains & dans son sein fertile ,
Les Minéraux , les Sels , les Végétaux divers ,
Tous ces suc's créateurs , germes de l'Univers.

Par son mobile poids dans les airs soutenue ,
La liqueur quelquefois demeure suspendue ;
Elle est prête à tomber , rien ne peut l'arrêter ,
Le doigt en la touchant va la précipiter :
Mais bientôt , de ces lieux étonnante magie !
Cette même liqueur , par degrés épaissie ,

156 *MES FANTAISIES.*

Se resserre , durcit sous le tact incertain ,
Forme un globe solide , & repousse la main.
Ce sont ces changemens , dont la pompe mouvante
Orne de ces réduits la scène transparente :
De-là , ces beaux salons de rocailles ornés ,
Sans le secours de l'Art , avec art ordonnés :
Ces magiques piliers , dont la cime hardie
Observe en s'élevant l'exacte symétrie ;
Ces rocs qui des rubis dardent tous les rayons ,
Ce buffet d'orgue , prêt à recevoir des sons ;
Ces ifs qui , sans les soins d'une vaine culture ,
S'échappent tout taillés des mains de la Nature.

Puis-je me rappeler tant d'effets variés ,
Sous l'œil contemplateur cent fois multipliés ;
Tant d'objets , qu'on voit moins qu'on ne les imagine ;
Que le caprice seul à son gré détermine ,
Que plusieurs Spectateurs , dans le même moment ,
Et sous le même aspect , verront différemment :
Simulacres légers , esquisses imparfaites ,
Qu'efface & que détruit l'instant qui les a faites ?

C'EST ainsi que d'erreurs nous sommes entourés ;
A la lueur des sens nous marchons égarés ;

De l'homme , à tout moment , la Nature se joue :
Voulons-nous la juger ? notre prudence échoue.
Une dans son essence & changeante à nos yeux ,
Souvent , pour les confondre , elle excite nos vœux.
Sans les approfondir , contemplons ses ouvrages ;
Ne jugeons point , doutons ; c'est la vertu des Sages.



ÉLOGE
DE LUBIN.

IL est plus d'un chien qu'on révere :
Le chien qui brille dans les cieux ,
Et puis ce grand chien si fameux ,
Ce vilain dogue attrabilaire ,
Épouvantail des sombres lieux ,
Vulgairement nommé Cerbere.

IL en est d'autres parmi nous ,
Que le caprice a mis en vogue ,
Aux crins hérissés , au ton rogue ,
Et qui sont toujours en couroux :
Petits monstres de fantaisie
Qu'on a toujours à son côté ,
Que l'on prend pour société ,
Et que l'Amant lui-même envie
Qui , toujours livrés au sommeil ,
Sur les carreaux de la mollesse ,

Malgré la main qui les careffe ,
Grincent des dents à leur réveil.

GRACE à la bonne compagnie,
Ce font-là les prédestinés ;
Ici-bas toujours fortunés ,
Ils se moquent de l'autre vie ;
Epicure fut moins heureux.
Des barbets le plus respectable ;
Lubin est un élu comme eux :
Mais il est cent fois plus aimable.

COMBIEN j'envirois ton destin,
Toi , les délices de Corine ,
Toi , qu'elle flatte de la main ,
Et de qui la patte lutine
Fourrage les lis de son sein,
Toi , son gardien le plus fidelle ,
Qui la nuit t'endors auprès d'elle ,
Jusqu'aux baisers du lendemain !

AH ! que j'aime ta double oreille
Qui va balayant le chemin ,
Tes poils frisés, ton œil mutin ,
Et ton museau de maroquin ,

Qui vraiment te sied par merveille !
Que j'aime ton agilité ,
Ton petit air de suffisance ,
Et ta charmante incontinence ;
Aux approches de la beauté ;
Celle au moins que tu dois connoître ,
Qui soupire dans tes liens ,
Et que le Ciel exprès fit naître
Pour la félicité des chiens !

LUBIN , que mon sort t'intéresse :
Quand je parois chez ta maîtresse ,
Ne t'arme point d'un air grondeur ;
Accorde-moi quelque caresse ;
Déclare-toi mon protecteur.
A tout important fais la guerre ;
Étrangle les fots , si tu peux ;
Jappe après l'Amant téméraire ;
Mords les jambes de l'ennuyeux :
Mais , dans cette foule éphémère
Qui viendra lui faire la cour ,
Distingue l'amitié sincère ,
Eût-elle un faux air de l'amour.

*

AVIS

A V I S

AUX SAGES DU SIÈCLE.

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde,
Et, grace à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde
En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagénaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Seche les plus belles moissons.
Au Parnasse le trouble regne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires mirmidons

Qui vont , sur la foi de vos noms ,
Se rallier sous votre enseigne.
L'un , tenant l'*Emile* à la main ,
Harangue en prose sa brigade :
L'autre à son escadron mutin ,
Lit jusqu'au bout la *Henriade*.
Tout cela vous paroît plaisant ,
Sans doute , & des rumeurs si folles ,
Sur des esprits vains & frivoles ,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide ,
Froid , inexorable & léger ,
Qui de tout , en riant , décide ,
Hait ceux qu'il n'ose protéger ,
Voudroit dégrader ce qu'il aime ,
Semble se plaisir à mépriser ,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même ;
S'il caresse , il va déchirer ;
Sa faveur est toujours volage ,
Et la fatyre le soulage
De la fatigue d'admirer.

Allons, imposez-lui silence :
Qui peut armer votre courroux ?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous ?
Eh ! de grace, dormez tranquilles ;
Point de ces burlesques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes,
Pullulent vos admirateurs ;
De vous on s'occupe sans cesse ;
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés ;
A votre gré tout s'exécute ;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute ;
Tout vous sert, censeurs, partisans.
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal-sonans,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de tems en tems ;

Le moyen de pouvoir se plaindre !
Non , non , respectables rivaux ,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre ;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison :
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage.
Aux Athlètes qui sur vos pas
Se hazardent dans la carrière ,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis , daignez m'en croire ;
Vous avez la célébrité ,
Il faut songer à votre gloire.
Il est des plaisirs si flatteurs !
Régner sur notre ame attendrie ,
D'une céleste poésie
Déployer les riches couleurs ,
Abattre d'une main hardie

L'hydre affreuse de nos erreurs ,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui fait arracher l'innocence
Au couteau des persécuteurs :
Voilà vos droits , vos avantages ;
Soyez toujours nos bienfaiteurs ,
Et , plus dignes de nos hommages ,
Achevez enfin par vos mœurs ,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.



 MES MŒURS.

O ur, bien qu'au siècle dix-huitième,
 J'ai des mœurs, j'ose m'en vanter ;
 Je fais chérir & respecter
 La femme de l'ami qui m'aime ;
 Si sa fille a de la beauté,
 C'est une rose que j'envie ;
 Mais la rose est en sûreté,
 Quand l'amitié me la confie,
 Après quelques foibles soupirs,
 Je me fais une jouissance
 Du sacrifice des desirs,
 Et ne veux point que mes plaisirs
 Coûtent des pleurs à l'innocence.
 Mais il est des femmes de bien,
 Femmes qui plus est d'importance,
 Et, Dieu merci, sans conséquence ;
 Qui sont du célibat en France
 Et la ressource & le soutien ;

Qui, pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienfaisance :
De ces Dames-là, j'en convien,
J'usé ou j'abusé en conscience,
Sans jamais me reprocher rien ;
Le mari même m'en dispense ;
Je fais trop bien ce qu'on leur doit.
Pour me permettre un sot scrupule :
C'est une bague qui circule,
Et que chacun met à son doigt.



AUTANT EN EMPORTE LE VENT.

LICIDAS prit dans le bocage
Un bel oiseau sous des buissons ,
Et crut retenir le volage
Par un simple lien de joncs.
Que ta cage n'est-elle faite ,
Lui disoit-il ! dès cet instant ,
J'irois t'offrir à mon Annette ,
Et l'Amour fait ce qui m'attend.

ANNETTE n'est point trop sévère ;
Ton ramage lui plaira tant ,
Que j'obtiendrai de la Bergere
En échange un baiser comptant.
Qu'elle m'en donne un seul bien tendre ;
Annette doit me l'accorder :
Les autres , je saurai les prendre ,
Si je n'ose les demander.

IL dit , & songeant à la cage ,
Détache une branche d'ozier ,

Puis revient ardent à l'ouvrage ,
Croyant tenir son prisonnier.
Mais hélas ! il s'est fait passage ,
Du lien, l'oiseau s'est enfui ,
Et tous les baisers , quel dommage !
Se sont envolés avec lui.



ÉPIGRAMME

A MADemoiselle D**

*Qui quittoit son logement de la barriere de
Vaugirard.*

C'EN est donc fait : plus de barriere
Qui sépare Thémire & moi !
Les ris délogent avec toi ,
Et courent tous après leur mere,
Bien faits pour les épouvanter ,
Les Commis suspectant leur bande
Espéroient envain les traiter
Comme des ris de contrebande :
De qui prétend les arrêter ,
Un vol rapide les délivre ;
Ils ont des ailes pour te suivre :
Il n'en ont point pour te quitter.
Dès que la pompe l'environne ,
Dès que sa main s'arme d'un fer ,
Melpomene alors les étonne ,

Mais paroît-elle en pet-en-l'air,
Ils vont , aussi prompts que l'éclair ,
Jouer autour de sa couronne ,
Adoucir l'orgueil de ses traits ,
Changer en roses ses cyprès ,
Et d'un sofa lui fait un trône
Où le plaisir ne dort jamais.

Aimes-tu ton nouvel asyle ?
Sans doute la belle Cypris ,
Du fein de ses oiseaux chéris ,
Détacha le duvet mobile
Qui sert l'amour & le repos ,
Et de ton alcove tranquille
Renfle mollement les carreaux.
Tu n'as point oublié peut-être
Les Dédales officieux
Qu'inventa l'Amour ce grand maître ,
Pour soustraire l'Amant heureux
A celui qui paîra pour l'être.

COURAGE ! en ce charmant séjour ,
Cueille les mirthes de Cythere ;
Enchante & trompe tour-à-tour ,

Comme tu fis à la barriere ;
Tourmente bien Ducs & Milords ;
Qui vont marchandant leurs Maîtresses ;
Qui pensent qu'on vend des caresses ,
Et qu'on achete des transports ;
De nos Seigneurs fais un exemple ;
L'Amour n'en aura pas pitié :
Mais garde dans le nouveau temple
Une chapelle à l'amitié.





A MADEMOISELLE
DE CHOISEUL,

Qui vouloit qu'on chantât *SAINTE CLAIRE*
sa Patrone.

CL A I R E , dit-on , étoit jolie ,
Et fut vierge malgré cela :
Dieu soit loué ! cet effort-là
Doit mener loin dans l'autre vie.
Disparaissez , Iris , Thisbé,
Qu'après mille ans on cite encore ,
Vénus , Diane , antique Flore ;
Disparois , éternelle Hébé.
Que m'importent ces fables vaines :
Et les protectrices d'Hector ,
Et les Graces contemporaines
Du vieux chantre du vieux Nestor ?
Dans les déserts de la Féerie ,
Nous avons erré trop long-tems :
Claire , Choiseul , ô noms charmans ,

Vous ferez ma mythologie.

Amours, entourez ces deux noms

D'une auréole de lumière ;

L'une , aux célestes régions ,

Est une Sainte qu'on révere ,

Et l'autre est Nymphé sur la terre :

Pour la Nymphé que nous servons :

Soit fête annuelle à Cythere !

JEUNE Choiseul, regne à ton tour ;

Exerce une douce puissance ;

Les cœurs voués jusqu'à ce jour

A l'ennui de l'indifférence ,

Resuscités par ta présence ,

Seront convertis à l'amour.

On dit que ta Patrone austere

Du mal des yeux fait garantir :

On ne voudra jamais guérir

Du mal que les tiens pourront faire.



LES SEPT DÉMONS
DE MADELAINE

A MADÉMOISELLE *** ,

Pour le jour de sa Fête.

TA PATRONE, en cessant de plaire,
Pleura, nous dit-on, ses péchés ;
Démêlons ses motifs cachés ,
Elle pleura de n'en pouvoir plus faire.
De sept Démons Jésus la délivra ;
Le fait est sûr : mais de ces démons-là
On n'a point éclairci l'histoire ;
On n'en voit rien dans S. Grégoire ;
J'ai lu pourtant, si j'ai bonne mémoire ,
Qu'ils sont depuis entrés à l'Opéra.
Jeune & charmante Madelaine ,
De sept Démons aussi tu suis les douces loix :
A leur tête d'abord s'avance Melpomene ,
Qui tonne ou gémit par ta voix ,

Et dépose à tes pieds le sceptre de la scène.

Arrive après cet aimable lutin ,

Ce petit Dieu qui fait le diable à quatre ,

Qui joue entre tes bras , se cache dans ton sein ;

Et sous tes lauriers vient s'ébattre.

L'inconstance le fuit des roses à la main ;

C'est ce Démon sur-tout qu'on préfère à ton âge :

Pourquoi non ? la beauté doit être un peu volage ,

Pour l'amour d'elle-même & celui du prochain,

Le quatrième est la coquetterie ,

Non l'art cruel de tourmenter les cœurs ,

Mais cet heureux secret , cette adroite magie ,

Qui donne à des refus tout le prix des faveurs.

Près d'elle j'apperçois l'ingénieux caprice ,

Qui veut & ne veut plus , rit & boude à la fois ,

Fuit , revient , fuit encor , choisit , pleure son choix ,

Et fait de mille Amans le charme & le supplice.

Lui-même sur tes pas il conduit le desir ;

Le caprice l'éteint ; c'est lui qui le fait naître ,

Et , pour fermer la marche , enfin je vois paroître ,

Le Démon enchanteur qui préside au plaisir.

Dût ta vie éternelle être un peu hazardée !

Ne suis point ta Patronne en ses derniers excès,
De tes jolis Démons sois toujours possédée,
Et puisse-je avoir part aux péchés que tu fais !



MADRIGAL

A. M. DE SAINT-MARC,

*Officier aux Gardes, au sujet d'une Epître sur
l'Amour & l'Amitié.*

L'AMOUR & l'AMITIÉ dont tu nous peins l'image,
Voilà tes Dieux, encense-les toujours ;
Leur doux accord n'est connu que du Sage ;
L'un préside à ses nuits ; l'autre embellit ses jours :



M



LES GRACES.

STANCES

A ÉGLÉ.

LES jeux abandonnoient ma lyre ,
Et j'oublois de la monter ;
J'ai vu les Graces te sourire :
L'Amour m'invite à les chanter.

DE ce Dieu compagnes fidelles ,
Éleves de la vérité ,
Elles plaifent fans la beauté :
La beauté ne plaît pas fans elles.

EN mille plis voluptueux ,
Dans tes habits elles se jouent ;
Églé , ce font elles qui nouent
Les tresses de tes beaux cheveux.

POUR juger les trois immortelles ,
L'Amour te nomme heureux Pâris :

MES FANTAISIES.

179

Tes yeux s'égarer éblouis ,
Et n'osent pas choisir entr'elles.

JUNON vante sa majesté ,
Minerve , sa guerriere audace :
Mais Vénus se tait avec grace :
Le prix par elle est emporté.

LA Déesse alors étoit nue ;
C'est le droit des Divinités :
Je suis plus épris des beautés
Qu'une gaze cache à ma vue.

LOIN cependant les vains apprêts ;
Suis le conseil de la nature :
Belle Églé , le défaut d'attraits
Fit seul inventer la parure.

LE faste des ajustemens
Nuit à la grace naturelle ;
C'est la Vénus de Praxitèle
Qu'on gâte à force d'ornemens.

DES fleurs qui naissent sur tes traces ;
Couronne-toi sans autres soins ;

M ij

Tout ce que l'art ajoute aux graces,
En est toujours une de moins.

IL en est . . . le Dieu du mystère
Se plaît lui-même à les voiler ;
Amour, que je puisse en parler !
Je te promets bien de me taire ,



É P I T R E

A M. L'ABBÉ DEL**.

*En réponse aux Vers qu'il avoit adressés
à l'Auteur.*

EN bonne foi , tu me fais trop d'honneur.
Jusqu'à présent je ne suis point un sage ;
La sagesse , dit-on , est si loin du bonheur !
Je ne croirai point davantage ,
Que mon foible talent puisse armer les jaloux :
Enfans irréguliers d'une muse volage ,
Mes vers ne valent pas les frais de leur courroux.
Mais j'ai parmi les sots choisi quelques victimes ;
J'ai d'un ton fou raisonné sur les mœurs ,
Et le plus grand de tous mes crimes.
Est d'avoir , sans égard , égayé mes censeurs,
Tu le fais : tout est fanatisme
Et convention aujourd'hui ;
Le rire est hérétique , & la gâité fait schisme :
On brûlera bientôt ceux qui craignent l'ennui.

Des Auto-da-fés littéraires

Dussions-nous subir les horreurs ,

Évitons ce fléau peu connu de nos peres ,

Et né du cerveau creux des modernes penseurs.

Mais le moyen qu'il puisse te surprendre

Et fane les lauriers sur un front de vingt ans !

Poursuis , cultive en paix tes aimables talens ,

Et que l'envie aille se pendre

De voir les fruits chez toi joints aux fleurs du Printems.

Ne profcis point l'Amour , & les plaisirs qu'il donne :

C'est une douce erreur qui sied à tes beaux ans ,

Et, malgré la rigueur des saints commandemens ,

Ce péché là ne peut damner personne.

Simple Abbé, grand Vicaire, Evêque, ou Cardinal,

Garde toujours tes goûts, délices de la vie :

Les titres ne sont point un mal ,

Quand ils n'enlevent rien à la Philosophie :

Mais ne vas point pour eux, retournant sur tes pas,

Transfuge ingrat du Pinde, Apôtre de la Bible,

T'interdire des jeux qui sont de tous états ,

Et défendre à ton cœur d'oser être sensible.

Va, la calote rouge & le glaive terrible ,

La Thiare, les clefs n'ont que de froids appas,
Et sont la proie enfin de la Parque inflexible :
Les jolis Vers affrontent le trépas ;
Un Pape meurt fort bien quoiqu'il soit infallible :
Le Prieur d'Oleron, Chaulieu ne mourra pas.



A M O N S I E U R
L' A B B É D E L I L L E ,

Sur sa Traduction des Géorgiques.

J U S Q U ' I C I j'ai peu sçu la cause
Qui reproduit cet Univers :
Mais, depuis que j'ai lu tes vers ,
Je crois à la métempicose :
De Lille est un nom supposé ;
Je reconnois dans ton langage
Virgile même francisé,
Qui nous traduit son propre ouvrage.



A

THÉMIRE,

*Convalescente dans les premiers jours du
Printemps.*

QUELLE jeune & fraîche Déesse

T'invite à voler dans ses bras ?

Le plus aimable Dieu s'empresse

A la conduire sur tes pas.

L'une aux rayons de l'allegresse

Vient r'ouvrir ton œil enchanté,

Sans elle il n'est plus de jeunesse,

Sans elle il n'est plus de beauté.

L'autre, attendu par la Nature,

Répand des parfums dans les airs,

Et, de fleurs semant la verdure,

Fait un Jardin de l'Univers.

Aux feux que leur retour inspire,

Tu reconnois ces Dieux charmans :

C'est la santé, jeune Thémire,

Que te ramene le Printems.
Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs rians tableaux :
Vois , dans ces retraites fleuries ,
Errer ces paisibles ruisseaux.
Vois ces tilleuls sur ce rivage
Unis , enlacés en berceaux ,
Abaisser leur mobile ombrage
Qui va se peindre dans les eaux.
La Nature se renouvelle :
Quel spectacle touchant pour moi !
Je la vis mourante avec toi ;
Je te vois renaître avec elle.



A LA PRINCESSE

D E * * *

U N Philosophe Militaire
Sensé, comme on l'est à vingt ans,
Tranchons le mot.. un Mousquetaire,
Ose vous offrir son encens.
J'avouerais qu'il est téméraire,
Que ses transports sont imprudens ;
Il le sent & ne peut se taire ;
Princesse, il est certains momens,
Où le cœur ne consulte guère
L'orgueil des titres & des rangs ;
Vénus alors devient Bergere :
Je ne crois plus aux sentimens,
Dès que la Raison les éclaire.
Dans ses doux transports Ixion
Saisissoit la trompeuse image
Qui réalisoient ses desirs :
Il adoroit jusqu'au nuage
Qui s'opposoit à ses plaisirs.



A MADemoiselle
ALEXANDRINE.

J EUNE & folâtre Alexandrine ,
Je sentoïis mon heure venir :
Je touchois presqu'à ma ruine ;
J'allois , oui j'allois m'attendrir ,
Grace à ta friponne de mine....
J'ai pris la poste pour te fuir.
Je me suis abusé fans doute ;
Je n'en ai pas plus de repòs.
Change-t-on de cœur sur la route ;
Comme l'on change de chevaux ?
L'Amour , hélas ! est du voyage ;
Et , quand je soupire pour toi ,
Il bat de l'aîle autour de moi ,
Et s'applaudit de son ouvrage.
Je revois ces yeux libertins
Que fait pétiller la folie ,
Et tes agrémens enfantins ,

Et cet art qui les multiplie ,
Et cette bouche , au doux fouris ,
Où le baïfer vit & repose ;
Et ce sein où parmi les lys
S'éleve un trône pour la rose.
De loin tu fais lancer tes traits.
Au fond d'un bois , dans la prairie ,
Par-tout je trouye tes filets ,
Et je galope dans la Brie
Avec l'Amour & tes attraits.
Apprends jusqu'ou va mon délire,
Si le Ciel est pur , si les champs
Sont rafraichis par le Zéphire ,
Je me dis. . . en ces doux momens
Alexandrine doit sourire :
Mais sur la cime des forêts
S'il se forme une nue obscure ;
C'est toi qui boudes la Nature ;
Oui , les beaux jours sont tes bienfaits.
Que de feux ! dis-moi donc : qu'en faire ?
A peine , hélas ! as-tu feize ans.
Déserteurs des bosquets rians

Et du Colombier de Cythere ,
Bientôt tous les Amours du tems ,
Adroits , flatteurs & careffans ,
Viendront habiter ta voliere ,
Becqueter tes charmes naiffans ;
Et je voyagerai long-tems
Avant de parvenir à plaire.

CHASSE, crois-moi, ces Importans ;
Choisis plutôt un Fou sincere
Qui sache aimer sans fade encens ;
Tiens ; si tu veux , j'ai ton affaire :
Je m'abandonne à cet espoir ;
Il a suspendu mes allarmes :
Au galop je fuyois tes charmes ;
Au galop je viens les revoir.
Je viens te consacrer ma vie ;
Je suis ivre brûlant d'amour.
Arrange-toi , je t'en supplie ,
Pour m'adorer à mon retour.



A. M. DE PÉZAY,

Sur la Galanterie moderne.

Il faut en convenir, Damis,
Combien, depuis qu'on le raisonne,
L'Amour a perdu de son prix !
Les Sages, Dieu me le pardonne,
Ne sont que des Amans transis.
Le galant Clergé de Cypris
Exclud les Docteurs de Sorbonne,
Les Géomètres, les maris,
Froid bétail qui toujours foisonne,
Et qui désole tout Paris.
L'amour vrai, ton guide & mon maître,
Dans leurs calculs s'évanouit :
Oui, c'est l'instinct qui le fait naître ;
Et l'Analyse le détruit.
Eh ! laissons cet Enfant bizarre,
Régler son vol sur le desir :
Qu'importe après tout qu'il s'égare,

Si l'erreur le mène au plaisir ?
QUELLE est notre galanterie
Dans ce beau Siècle si vanté ?
C'est l'oisive coquetterie
Qui grimace la volupté.
On s'aime , & bientôt on s'évite ;
On se prend , parce qu'on se quitte ,
Tout est arrangé , concerté :
On fait des enfans par système ,
Ou bien par un égard suprême
Pour la pauvre Postérité.
L'Amour , éternel Moraliste ,
Devint un Dieu de Cabinet :
L'Amour est Encyclopédiste ;
Ce titre lui sied tout-à-fait.

Du bel-esprit funeste empire !
Ton glacial , ton précieux !
Avec toi puissé-je proscrire
Tous tes suppôts volumineux ,
Dont le travail fastidieux
Fait bâiller tout ce qui respire !
Mes bons , mes stupides Ayeux :

Que je vous aime & vous regrette !
Donnez-moi donc votre recette :
Plus fots , vous étiez plus heureux.
Beaux jours de la Chevalerie ,
Revenez encor parmi nous :
Revenez , galante Folie ;
Amadis terribles & doux ,
Vous qui de conquête en conquête ,
La pique en main , le casque en tête ;
Vainqueurs de cent périls divers ,
Au galop couriez l'Univers ;
Vous qu'on voyoit tout entreprendre ;
Pour vos belles , pour leur bonheur ;
Et dont l'amour soumis & tendre
N'osoit attaquer un honneur
Qu'elles n'auroient osé défendre !
Que j'aime ce Fou suranné ,
Ce preux Paladin de la Manche ,
Au long visage décharné ,
Mais à l'ame sensible & franche ,
Qu'aux pieds d'un rocher calciné
On vit mille fois sur la brune

Se fessant au clair de la Lune
Pour l'Amour & pour Dulciné !
Avec quel transport je m'écrie ,
Quand je vois ce fougueux Roland ,
Dans son héroïque furie
Si fou, si risible & si grand ,
Troubler le cristal des fontaines ;
Injurier les doux Zéphirs ,
Effrayer les bois & les plaines
De ses longs & bruyans soupirs ;
Pleurer la honte de ses chaînes ;
Et, l'œil sombre, ardent, inquiet ,
Sublime à force de foiblesse ,
Déraciner une forêt
Pour se venger de sa maîtresse !
Les voilà ces emportemens ,
Et ces écarts & ce ravage ,
Ces fougues du cœur & des sens ;
Que je préfère au perfiffage
De tous nos Scélérats charmans.
L'Amour est le Dieu des orages ,
Raison, le plus froid des Tyrans ,

Mêle-toi de faire des Sages ,
Et laisse en repos les Amans.
Je n'y tiens plus. Oui, je vais prendre
Une rondache , un écuyer :
J'ai l'esprit fou, j'ai le cœur tendre
Amis, je me fais Chevalier.
Je veux dissiper l'imposture :
Belles, je veux dans votre cour
Ramener enfin la Nature
Avec le véritable Amour.

D A M I S , ne va point me distraire :
Ils pourroient encor m'échapper :
Tu sçais trop , pour les rattraper ,
Combien j'ai de chemin à faire.



A M O N S I E U R
L E M E M B R E ,

En lui envoyant Pierre le Grand.

A M I, je hais les dédicaces
Et le ton des adulateurs :
Je demande un sourire aux Graces ,
Rien au faste des Protecteurs.
Jamais par le moindre acrostiche
Je n'ai flatté l'orgueil des rangs.
Les Sots, que le hazard fit grands,
Pourroient bien transfir dans leur niche ;
Sans que j'y brûle un grain d'encens.
Je ris de l'opulence altiere ,
Qui de sa triste oisiveté
Prétend que l'on soit tributaire.
Ma Maîtresse & la vérité
Sont les Rois à qui je veux plaire.
A l'aspect du vice fêté ,

Ma Muse, d'un œil irrité,
Se rejette, toujours plus fière,
Dans les bras de la liberté.

PAR sagesse ou par imprudence,
Je fais tout succès mandié,
Et, du sein de l'indépendance,
J'offre mes vers à l'amitié.

Jette les yeux sur la peinture
De ce Guerrier Législateur,
Qui par son souffle producteur
Dans le Nord changea la Nature;
Rassembla les germes épars
Des talens & de l'industrie;
Et, se créant une Patrie,
Fit luire le Soleil des Arts
Sur les neiges de Sibérie.

Pour de pareils coups de pinceaux,
Je suis sans doute encor novice :
Ami, je me borne à l'esquisse,
Et te laisse les grands tableaux.

ON nous parle de l'ancien Pierre,
Qui, de la foi seule appuyé,

Jadis marcha sur l'onde amère ,
Sans se mouiller le bout du pié.
Ce Pierre-ci , plus terre à terre ,
Seroit , je crois , bientôt noyé ,
S'il étoit par moi renvoyé
Sur les flots bruyans du Parterre.
Pour toi , brave cet Océan ;
Hazarde & vogue à pleines voiles.
Guillaume , Hypermnestre , Artaban ,
Voilà tes vents & tes étoiles.
Mais , tout prêt de toucher le bord ,
Si tu succombois à l'orage ,
Sur un débris gagne le Port ,
Et reviens , te mocquant du sort ,
Rire avec moi de ton naufrage.
Tu trouveras un jour ferein
Sous le berceau qu'on te destine :
Je t'attends , le verre à la main ,
Et je t'attends avec Corine.

AUX ÉDITEURS

*De l'Almanach des Muses, au sujet d'une Note
qui s'y trouve au bas des vers à Corine.**

EH, Messieurs, n'appréhendez rien ;
J'ai beau médire de la gloire ;
C'est du tems perdu, j'en convien :
Quel Auteur osera m'en croire ?
Prêcher, aux Poètes sur-tout !
Le mépris de cette fumée ,
C'est renverser , confondre tout ;
Il leur faut de la renommée.

POUR moi, si vous le permettez,
Je prétends dépenfer ma vie
En de plus douces voluptés,
Vos rêves n'ont rien que j'envie :

** J'y disois, je crois, qu'un sourire de Corine valoit
mieux que la gloire, & c'est ce qu'on désapprouve.*

Il me faut des réalités.

Songez à la race future.

Moi qui resserre mes destins

Dans les bornes de la Nature ,

J'aime assez cette sphere obscure :

J'y veux couler des jours fereins ,

Et suis, quoique l'on en murmure ,

Pour les plaisirs contemporains.

Et puis, par des routes diverses,

On atteint l'immortalité.

Outre le chemin fréquenté ,

Il est des sentiers de traversés.

Qu'on prend pour sa commodité.

Souffrez, sans qu'on vous scandalise ,

Que, par ses penchans emporté ,

On soit immortel à sa guise.

L'un veut l'être par ses hauts faits ,

L'autre par ses écrits aimables :

Antonin l'est par ses bienfaits ,

Et la Fontaine par ses Fables ;

Pétrarque par de froids Sonnets ,

Homere , par son Iliade :

Le Madrigal & la Ballade ,
 Flanqués de quelques triolets ,
 Valent ce titre à Benferade :
 Chaulieu le doit aux feuls appas
 De quelques graces négligées ;
 Vous , Messieurs , à vos Almanachs ,
 Comme Keyser à ses dragées.

QUE dis-je ? Pourquoi tant d'effort ?
 Pourquoi ces élans du génie ?
 Tel n'a de titre , après sa mort ,
 Que l'indolence de sa vie :
 Témoin l'oisif *Desyvetaux* *
 Qui , dans une sage apathie ,
 Éloignoit tous ces vains travaux ,
 Pour abandonner son repos
 A la tendre mélancolie.

* *Célèbre Paresseux de l'autre Siècle : il étoit presque toujours en habit de Berger , & fit quelques chansons pastorales. Son nom est consacré par les vers de Chapelle , de Chaulieu , & sur-tout par ce qu'en a dit M. de Voltaire.*

Le Monde, à ses yeux enchantés,
N'étoit peuplé que de Bergeres ;
Et chalumeaux & pannetieres
Pendoient toujours à ses côtés.
La mort pour lui fut un passage :
Exhalant ses derniers soursirs,
Il crut, dans un nouveau bocage,
Renaître à de nouveaux plaisirs.
Il descendit aux sombres rives,
Une houlette dans la main ;
Et près de lui son air serein
Fixa les ombres fugitives.
Ainsi finirent ses beaux jours
Évanouis dans la mollesse ;
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la paresse
Dans les Annales des Amours.

O trop heureuse indifférence !
Calme, abandon voluptueux !
Vient embellir mon existence :
Peux-être un jour chez nos neveux
Je trouverai quelque indulgence ;

Mais, trompé dans mon espérance,
Si je suis oublié par eux,
Je leur ai pardonné d'avance.



A MONSIEUR
L'ABBÉ DE***.

En lui demandant Tibulle.

T JEUNE Apôtre de Jesus-Christ,
Envoyez-moi cet amoureux Tibulle ;
On pourroit vous voler son livre sans scrupule ;
Vous garderez toujours son cœur & son esprit.



A U N A M E

Sur mon déménagement.

A M I, je quitte ma barriere, *
Mes tilleuls & mes tourtereaux :
Pas encore assez loin des Sots ,
Je l'étois trop de ma Glicere.
Qu'ai-je besoin, sur mon chemin,
De gazons, d'arbres véritables ?
Je voyage au pays des Fables ,
Et leur empire est mon jardin,
De la baguette poétique
Ne connois-tu pas le secret ?
Je puis d'un seul coup de sifflet
Enfanter un monde magique,
Bois de mirthe & de serpolet ,

* *La Barriere de Seve.*

Labyrinthes, fraîches cascades,
Dais de fleurs, vertes palissades,
Voute odorante d'un bosquet,
Appareil brillant d'une fête,
Groupe d'Amours, folâtres jeux,
Tout cela, dès que je le veux,
Sort tout arrangé de ma tête.
Mais apprends quel est mon destin.
Sur moi la Providence enfin,
Si dans ses décrets j'ose lire,
Paroît avoir quelque dessein,
Et semble en secret me conduire.
Pour avant-goût de ses faveurs,
Je vais occuper la cellule
D'un de ces pieux Directeurs,
Toujours hérissés de scrupule,
De pénitence & de rigueurs,
Le tout pour le bien des pécheurs :
D'un de ces Mortels respectables
Qui, de leur pleine autorité,
Peuvent donner à tous les Diables
Un pauvre Mondain entêté

De ces illusions damnables
Qui font notre félicité.
Du saint Homme ignorant l'absence ,
Ses Pénitentes quelque jour ,
De leurs messages tour-à-tour
Gratifieront ma Révérence :
En échange du Paradis ,
On m'enverra pâtes sucrées ,
Longues ceintures bien moirées ,
Petits rabats , flottans surplis ,
Fourrure , hermine doctorale ,
De bon chocolat de santé ,
Et force liqueur pectorale ,
Pour les cas de nécessité.
Que sçait-on ? Dévotes jolies
Peut-être viendront les matins ,
Dessous leurs voiles clandestins ,
M'entretenir de leurs folies :
D'une soutane empaqueté ,
Je rirai bien de leurs détresses ,
En voyant leur timidité
Offrir à ma sévérité

206 *MES FANTAISIES.*

Le bulletin de leurs foibleffes. *
L'absolution avec moi
Sera le prix de la figure.
Vieilles ou laides, je t'affure,
N'ont à mes yeux, ni foi, ni loi,
Et de qui fait plaire, je croi,
La conscience est toujours pure.
Directeur de mon encolure
Aux attraits donnera beau jeu :
Comment pourroient offenser Dieu
Celles qui parent la Nature ?
Ma foi, ce dogme est triomphant :
Mais je vais, hôte moins austere,
Rajeunir de mon Presbytere
L'apostolique ameublement.

** Cette petite Pièce ne doit être regardée que comme un délire d'imagination, absolument sans consequence. C'est ainsi que Boileau s'est permis dans une de ses Satyres quelques plaisanteries sur les Directeurs, quoique pénétré de respect pour les fonctions de leur état.*

Déjà Tibulle a pris la cazé
Qui logeoit l'ancien Testament :
Catulle saisit promptement
L'étui d'un vieux S. Athanase ;
Un Saint Paul tout rongé des rats,
A Virgile cède sa place ,
Et la Somme de Saint Thomas
Fuit devant le badin Horace.
Ovide expulsé un Saint Justin ,
Chaulieu chasse un Saint Epiphane ;
Et Voltaire qui se pavane
Fait déserté Saint Augustin. *
Les Suaire , les saintes Faces
Sont remplacés par ces tableaux ;
Où les jeux tirent les rideaux
Qui nous cachotent le sein des Graces :
Au lieu de ces grils enflâmés
De ces buchers du Fanatisme ,

* *Un homme du Monde peut être plein de vénération pour ces grands Personnages, sans les avoir dans sa Bibliothèque.*

Où notre doux Christianisme
 Sanctifia ses bien-aimés ;
 On y verra de frais ombrages ,
 Des lits de gazon , de beaux jours ,
 Et tout ce qui rappelle aux Sages
 La religion des amours.

Ici la belle Cythérée
 Sort de son berceau transparent ,
 Et, de ses Nymphes entourée ,
 Sourit au Ciel pur qui l'attend.
 Plus loin, autour d'un col d'albâtre
 S'entrelace un Cigne amoureux ;
 Douce image d'un Dieu folâtre ,
 Qui se cache pour aimer mieux.
 De la Nymphé il se rend le maître ,
 Et, dans ses amoureux élans ,
 Éparpille ses lys brûlans
 Sur les roses qu'il a fait naître...

MES Amis, mes consolateurs ,
 Venez tous dans mon hermitage :
 Allons, qu'on apporte des fleurs :
 Buvons frais : à l'Amour volage

Demandons

Demandons encor des erreurs ;
Et, toujours exempts de nuage ,
Si le plaisir est dans nos cœurs ;
Que notre front en soit l'image.

A M A D A M E * * *

Qui demandoit un impromptu.

Q U O I ? des Vers ! & si promptement ! . . .
Bel embarras ! jeune Thémire ,
Te voir , t'aimer & te le dire
N'est que l'affaire d'un moment.



A ROSIERE.

CHASSÉ deux fois ! c'est trop , friponne.

Quoique je m'attende à tes jeux ,

Ce nouveau caprice m'étonne :

Je suis indigné , furieux ,

Et cependant je te pardonne.

Ce font les droits de la beauté :

Du Benêt qu'elle a maltraité

Elle obtient encor les hommages ;

Nous autres Sots foi-difant Sages

Ainsi l'avons-nous arrêté.

Mais ton Argus que Dieu confonde !

Qu'on voit sans cesse , autour de toi ,

Frémir , touffer , faire la ronde ,

Ce Dragon armé contre moi ,

Qu'un rien aigrit , qu'un rien allarme ,

Et qui n'est prompt qu'à soupçonner :

Je ne lui connois point de charme

Qui m'invite à lui pardonner.

Permets qu'au moins je m'en amuse ;
J'ai mon congé, c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant ,
Te reprochant tes injustices :
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc : qu'est-ce que demande
Ce vieux Bostangi des Amours ?
Dois-tu trembler, quand il commande ,
Et lui prodiguer tes beaux jours ?
Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille sur ses pas
Les roses qui viennent d'éclorre :
Un seul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante Immortelle ,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir ,
S'envole où le desir l'appelle ,
Et court souvent après Zéphir ,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras ,
Toi, Rosire, toi fraîche & belle !
Ce décrépît, ce lourd Midas ,

Oij

Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ,
Qui , pour t'outrager se tourmente ,
Ose unir l'hyver au printemps ,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante ?
Je crois voir ce Cyclope affreux ,
Ce forgeron atrabilaire ,
Qui , de ses antres ténébreux ,
Tout en boitant vient à Cythere
Attrister les ris & les jeux ,
De Vénus salir la ceinture ,
Effaroucher la volupté ,
Et fouiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément.
Allons, Rosire, au nom des Graces ,
Chasse-nous ce froid Surveillant :
Qu'en veux-tu faire , je te prie ?
Je sçai bien qu'il est opulent :
Eh ? n'es-tu point jeune & jolie ?

C'est à-peu-près l'équivalent.

Ta voix , ta voix enchanteresse ,

Dont les accens victorieux

Au fond des cœurs portent l'ivresse ,

La langueur , le trouble & les feux ;

Ta taille élégante & légère ,

Ton œil fripon , le don de plaire

Qu'à la beauté l'Amour préfère ,

Mille talens voluptueux ,

Quelques grains de libertinage ,

Tes foiblesses & nos desirs ,

Crois-moi , voilà ton héritage :

Enrichis-toi par tes plaisirs.



A MONSIEUR
LE COMTE
DE ***

II
É bien, mon aimable Exilé,
Que fais-tu dans ta solitude ?
Les réflexions & l'étude
T'auront sans doute consolé.
La raison orgueilleuse & libre,
Dans une tour, sous des lambris,
Garde toujours son équilibre :
On pense à Metz comme à Paris.
Eh ! vraiment, je t'en félicite ;
C'est un droit dont je fais grand cas :
Que de Sots, tu le fais, hélas !
Qu'un si beau privilège irrite,
Voudroient bien qu'on ne pensât pas !
Mais, dis-moi donc : par quel scrupule,
Dans un Discours assez subtil,
Monsieur de *** défend-il

Que dans Paris on inocule ?
A Londres on inocule aussi ;
Et l'on n'est pas plus ridicule
A Londres qu'on ne l'est ici.
De Gatti la recette est bonne
Du moins je l'ai toujours pensé.
Pourquoi consulter la Sorbonne
Quand la Nature a prononcé ?
Mon ignorance est bien profonde ;
Mais il est, je crois, très-prouvé,
Qu'une recette utile au monde
Ne peut être un cas réservé.
On auroit beau leur citer Londres,
Cher Comte, c'est perdre son tems,
Et gratuitement se morfondre ;
Ils n'en sont pas plus indulgens :
Et puis, le moyen de confondre
Ces Mortels, ces Juges puissans,
Qui vous emprisonnent les gens
Long-tems avant de leur répondre ?
Laissons ces discours dangereux ;
Ton exemple m'ouvre les yeux :

A mon babil trop téméraire
Je ne veux pas être immolé.
Souvent, pour avoir trop parlé,
On est des siècles à se taire.
Jafons & de vers & d'amours :
Censurons la Cour de Cythere ;
C'est un droit que l'on eut toujours ;
Pour l'autre , il faut qu'on la révere.
M A I S , quoi ! les amours envolés,
Loin de Paris sont tous encore :
Les uns , dans les bois de Saint-Maure,
Par Cassini sont rappelés :
Auprès d'une Duchesse aimable ,
D'autres accourent vers Chilli ;
Et leur cortège est innombrable
Dans les bosquets de Chantilli,
Fuyant cette foule importune ,
Les autres t'ont voué leur foi ,
Et compagnons de ta fortune ,
Sans doute font prison commune ,
Et , sont en exil avec toi.
Enfin , cher Comte , il ne nous reste

Que quelques Anglois désœuvrés,
De leur vilain *Splin* dévorés,
Et très-ennuyeux, je l'atteste,
Quoique par moi très-révérés ;
Qui, dans leurs ténébreux caprices,
Prodiguant l'or pour être heureux,
Vous baragouinant leurs feux
Aux Majestés de nos coulisses.
Va croi-moi, ne regrette rien :
Pardon ; j'oublois ta maîtresse ;
C'est quelque chose, & je convien
Qu'il pése à la délicatesse
D'être enfermé dans une tour,
Tandis que par le monde on laisse
Courir l'objet de son amour.
Peut-être de jalouses flâmes
Agitent tes sens désolés ;
Entre nous, ces maudites Femmes,
N'ont point pitié des Exilés.
Rassure-toi, Comte ; je gage
Que ton effroi sera déçu :
L'exil est assez pour un Sage ;

Ce seroit trop d'être cocu.
Si cependant, par un caprice,
Tu devois l'être quelque jour ;
Si ta belle te fait ce tour
Et cette cruelle injustice ,
Je demande au grand Dieu d'Amour ,
Que ce soit moi qu'elle choisisse.



A MONSIEUR
LE COMTE

DE * * *

*Qui me demandoit des Vers, de Lille-Adam où il
étoit pendant la Semaine-Sainte.*

EH ! que pourrois-je vous écrire
D'un séjour triste & pénitent ,
Où l'Amour sous un crêpe expire ,
Dans l'effroi du jour qu'on attend ,
Et n'ose parler ni sourire ;
Où , de la grace enfin touchés ,
Nous allons , aux pieds des Apôtres ,
Purger nos cœurs des vieux péchés ,
Afin de faire place à d'autres ;
Où l'infatigable Gélin
Du Louvre fait mugir le dôme
Par son organe souterrain ;

Où Muguet , au timbre argentin ,
En roulades habille un Pfeume ,
Et nous persécute en Latin ?
C'est à vous , c'est à votre Muse
Qu'il faudroit demander des vers.
Quels vastes champs vous sont ouverts !
On écrit bien où l'on s'amuse.
Peignez-nous ce Mortel charmant ,
Qui tour-à-tour est de la France
Et le soutien & l'ornement ;
Qui fait garder , en s'amufant ,
Le *decorum* de la naissance ;
Qui , faisant désertter Paris
A l'essain brillant de nos Femmes ,
Nous enleve toutes ces Dames ,
Et nous laisse tous leurs maris.
De ces jeunes Enchanteresses
Crayonnez les rians portraits :
Célébrez tout haut leurs attraits ;
Parlez tout bas de leurs foiblesses ;
Point du tout , si vous l'aimez mieux
En amour un peu de mystere .

Sied bien, disoient nos bons Ayeux ,
Et je vous crois assez heureux ,
Pour être obligé de vous taire.

A U N E F E M M E

M O R A L I S T E .

LA morale est pleine de charmes ;
Elle touche & séduit les cœurs ;
A la raison je rends les armes ,
Ta main la couronne de fleurs :
Mais , jeune Elmire , la tendresse ,
Dans tes yeux se peint à son tour ,
Ah ! quand tu parles de sagesse ,
Défends leur d'inspirer l'amour.



A ÉGLÉ,

Sur de faux bruits.

EH quoi ! tes yeux versent des larmes !
 Jeune Églé, calme ta douleur.
 Pour faire cesser tes allarmes,
 Tu n'as qu'à rentrer dans ton cœur.

Ton cœur est pur, qu'il te serve d'asyle :
 Ris de ces plats Oisifs, colportant par la Ville
 Les mensonges courans & tous les sots discours :
 De ces méchans obscurs la rage est inutile ,
 Et n'atteint point au trône des Amours.
 Ris bien sur-tout de ces tristes Femelles
 Qu'inspire le dépit, que l'âge rend cruelles,
 Qui, rappelant en vain de transfuges attraits,
 En de plus jeunes mains ont vû passer leurs armes,
 Et dont l'orgueil, révolté pour jamais,
 Croit voir un ennemi dans chacun de tes charmes.
 Elles font leur métier ; je conçois leur chagrin.
 Tout se fane à leur yeux ; pour toi tout vient d'éclorre.

Elles vengent sur ton aurore
Le vuide affreux de leur déclin ;
Cybele dans les Cieux est jalouse de Flore.
Juge-toi ; tu n'as pas vingt ans ;
Les ris badins ont tressé ta couronne ,
Aux graces tu joins les talens ;
Et tu veux que l'on te pardonne !
Mais d'où viens-tu ? Qu'est-ce que tu prétends ?
A tant de charmes différens
Le monde ne pardonne guere :
C'est un grand tort que de lui plaire :
Prends patience , & laisse faire au tems.
Quand la Nature est plus fraîche & plus belle ;
Dans nos jardins lorsque tout rajeunit ,
Des Frélons importuns l'essain se renouvelle ,
Et, dès que la rose fleurit ,
L'Insecte naît & rampe à côté d'elle.



LE CONGÉ.

DE quel poids on est soulagé
 Lorsque l'on perd une maîtresse !
 Enfin, Ami, le charme cesse ;
 Je suis heureux, j'ai mon congé.
 Tout m'amuse, rien ne me lie ;
 Il faut pourtant en convenir ,
 Lais est jeune, elle est jolie ;
 C'est pour cela que je l'oublie ;
 On risque à s'en ressouvenir.
 Que je hais ce front où respire
 L'intéressante volupté !
 Cet art de tromper, de séduire ,
 Si semblable à la vérité ;
 Et sa folie & sa gaîté ,
 Et les graces de son sourire !
 Que je dédaigne, que je hais
 Sa longue & belle chevelure
 Qui voltigeant sur mille attraits ,

Leur

Leur sert de voile ou de parure ;
Son sein qu'Amour sçait embellir ,
Qui frémit , s'éleve ou s'abaisse ,
Au moindre souffle du desir ;
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse ;
Ses caprices qui sont des loix ,
Ce feu dont son œil étincelle ,
Et les sons touchans de sa voix ,
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante Amans à la fois !
Je la déteste , je l'abhorre ;
Mais c'est trop m'en entretenir ;
Car , à force de la haïr ,
Je pourrois bien l'aimer encore.



 A M. DE...

*Retiré à sa campagne pour se livrer
à la Philosophie.*

O TOR, qui jeune encor , as sçu briser tes chaînes ;
 Que j'aimerois tes paisibles loisirs !
 Nos réduits fastueux , nos fatigans plaisirs
 Valent-ils tes jardins , tes fleurs & tes fontaines ?
 Maître absolu de ton destin ,
 Dans le secret des bois , sous l'épaisse verdure ,
 Tu sondes d'un œil plus certain
 Les mysteres de la Nature
 Et l'énigme du cœur humain.
 C'en est donc fait ? Tu veux , loin de notre féerie ,
 T'ériger en Sage nouveau ,
 Des mains de Bayle arracher le flambeau
 Pour en éclairer ta patrie ,
 Et soulever le reste du rideau
 Qui couvre encor notre Philosophie ?
 Sans doute cet orgueil est beau ;
 Mais que ta raison s'en défie.

Sage naissant, redoute les travers
 Qui trop souvent accompagnent ce titre ;
 Tel des humains se croit l'arbitre ,
 Et n'est qu'un dur cynique à charge à l'Univers.
 A travers ces faux jours distingue la sagesse.
 Conserve-lui ses véritables traits ,
 Elle avertit, conseille, ou plaint notre foiblesse ,
 Et nous instruit, sans nous blesser jamais.
 Indulgente, facile, autant qu'elle est sublime,
 Par degrés sa lumière entre au fond de nos cœurs ;
 Elle ouvre le refuge à côté de l'abîme ,
 Et fait par des plaisirs remplacer nos erreurs.
 Voilà sous quels dehors il faut qu'on la présente ;
 Le génie est un Dieu qui dompte les Mortels ,
 C'est la douceur qui les enchante ,
 Et l'homme bienfaisant eut les premiers autels.
 Sème les vérités, fût-ce en un sol aride ;
 Et n'en exige aucun retour :
 Pourvu qu'on les recueille un jour ,
 Ta gloire est entière & folide.
 Enfonce-toi dans l'avenir ,
 Vois-y germer ta récompense ,

228 *MES FANTAISIES.*

Privé de tout , jouis par l'espérance ;
Va , mériter le prix c'est plus que l'obtenir.
Mais si la Renommée, aux bornes de ta vie ,
Te surprenant au fond de tes bosquets ,
Sous les lambris de nos Palais
Fait résonner ton nom , & vante ton génie ;
Sans doute alors & la haine & l'envie ,
De ta cabane assiègeront le seuil ;
Les poisons de la calomnie
Infesteront tes jours au bord de ton cercueil ,
Et voilà le moment de la Philosophie !
Il te faudra fuir tes persécuteurs ,
T'arracher à ton doux asyle ,
Et chercher des hommes ailleurs
Qui te pardonnent d'être utile.
Fuis , mais sur ton exil jette des yeux sereins ;
On t'observe , on va te connoître.
N'affiche point ces superbes chagrins
Que tant de Sages font paroître ,
Et qui les rabaisent peut-être
Au niveau des autres humains.
N'affecte point un air sauvage ,

Et que ton front, prêt à s'épanouir,
Comme un ciel pur & sans nuage,
Peigne la paix qu'on voudroit te ravir :
Tel cet Astre brillant, ame de la Nature,
Sera demain ce qu'il est aujourd'hui,
Sans qu'il contracte la souillure
Du globe infortuné qui roule autour de lui.
L'AMOUR du bien, voilà ta plus sûre boussole ;
Tourne autour de ce point, quels que soient tes succès ;
Laisse s'évaporer le murmure frivole
Des Sots & des ingrats qu'on ne fléchit jamais ;
Et si ton cœur est pur, que lui seul te console.
De la gloire sur-tout crains les trompeurs attrait ;
Elle nous égare & s'envole.
C'est un feu bienfaisant lorsqu'il est reprimé :
Alors il nourrit le courage,
Alors il est en nous par les Dieux allumé,
Pour y développer les traits de leur image,
Et pour rapprocher d'eux l'être qu'ils ont formé :
Mais, quand il franchit sa barrière,
Ce n'est plus qu'un volcan qui s'élance des monts,
Répand une affreuse lumière,

230 *MES FANTAISIES.*

Embrâse les forêts, & détruit les moissons.

IL fut en Perse un Mortel renommé,
Des racons qu'elle adore en naissant animé,
Rival des Chantres d'Aufonie,
De leurs accens mélodieux
Il ressuscita l'harmonie,
Malgré les Mages orgueilleux,
Il fut en l'éclairant consoler sa patrie,
Éteignit les buchers, dompra la barbarie,
De la société resserra tous les nœuds ;
En jardins toujours verts, en bosquets d'Idalie,
Il transforma les sentiers épineux
De l'aride Philosophie,
Célébra les Héros, & fit aimer les Dieux ;
Tous les honneurs illustrerent sa vie,
Il eut tous les talens, & ne fut point heureux.
Cet inquiet souci, cette ardeur de la gloire
Empoisonna les plus beaux de ses jours,
Rassasié d'encens, il desira toujours,
Et ne goûta jamais le prix de la victoire.
Ce phantôme brillant que précède le bruit,
S'asseyoit avec lui sur le bord des Fontaines,

Le poursuivoit dans le calme des plaines ,
Dans le fond des forêts, dans l'ombre de la nuit ;
Lui crioit à toute heure : écris, compose, veille,
Joins des lauriers encore aux lauriers de la veille ;
Fixe par le travail le moment qui s'enfuit.

Redoute, Ami, ce cruel esclavage.

Laisse distraire tes desirs

A ces purs sentimens, les délices du Sage ;

La gloire incertaine & volage

Avec de vrais tourmens n'a que de faux plaisirs ;

Elle endurecît notre ame, & la veut sans partage.

De cette passion le délire effréné

Reporte l'homme sur lui-même ,

Et fait qu'un être infortuné

Ne voit rien hors de lui qu'il estime ou qu'il aime ;

D'une palme épineuse esclave couronné,

Qui sous un pèsant diadème ,

Vit pour lui seul, & meurt abandonné.

De tes penchans conserve l'équilibre ;

Le Mortel le plus sage est toujours le plus libre.

Ne va pas, de toi-même ardent admirateur,

A la critique opposer la satire ,

Et, t'exerçant dans l'art de nuire ,
Te faire un ennemi pour défendre une erreur,
Réprime de l'orgueil les fureurs intestines :
Crains d'avilir le prix que tu veux remporter ,
Et ne mets point ta gloire à semer des ruines

Autour du Trône où tu prétends monter.
Le Sage se dégrade au moment qu'il se venge ;
On vante son esprit aux dépens de son cœur ;
Le laurier qu'il dispute est traîné dans la fange ,
Et ne fait qu'attester l'opprobre du vainqueur.

Lorsqu'Apollon , dépouillant sa parure ,
De l'Olimpe exilé vint habiter les champs ,
S'occupa-t-il pour venger son injure ,
A brûler de Cérés les fertiles présens ,
Et les fruits de l'Automne & les dons du Printems ?
Rangés autour de lui sous l'ombrage d'un hêtre ,
Les Bergers pour l'entendre oublioient leurs troupeaux ,
Et venoient applaudir à ses accens nouveaux

Dans un lycée agréable & champêtre,

Humain , sensible , généreux ,

Il suspendoit leurs pénibles ouvrages ;

Il leur apprit l'art d'être sages ,

Mais plus encor l'art d'être heureux.

Que ce tableau te serve de modele ,
Sois l'ami des humains : qu'ils ne craignent jamais
L'aigreur de ton ame infidelle ;
Que tes écrits pour eux soient autant de bienfaits ,
Et , rival d'Apollon dans ton obscur asyle
Deviens un Dieu pour nous en devenant utile.
Respecte ces liens , de tout tems protégés ,
Politiques rigueurs , freins de la multitude ;
Ne l'abandonne point à son inquiétude ;
Elle perdrait ses mœurs perdant ses préjugés.
Le bien public sans doute a fondé nos usages :
Un État se maintient souvent par ses abus ;
Supportons-les , quoiqu'ils nous soient connus ,
Et soyons Citoyens , avant que d'être sages ;
A des opinions préférons des vertus ,
Jetté sur la scene commune ,
Sur cet immense & triste amas
De foiblesse , d'erreur , & sur-tout d'infortune ,
Le Sage cède aux loix qu'il ne changeroit pas.
Il révere le trône , il aime sa patrie ,
Même en fût-il persécuté.

234 *MES FANTAISIES.*

Tout ce qui peut toucher l'humanité ,
Trouve un accès dans son ame attendrie.
Pour couronner ses tranquilles desirs ,
L'amitié vient dans sa retraite ;
Ses jours sont des momens, son ame est satisfaite ;
La Nature est un temple orné pour ses plaisirs.
En vain la mer mugit , & la foudre étincelle ,
Ce ne sont point les vents, les frimats ténébreux...
Le crime seul rend l'Univers affreux ,
Et la Nature est toujours belle ,
Lorsque nos cœurs sont vertueux.
Ah ! rapproché de ce que j'aime ,
Quand pourrai-je, Ami, sur tes pas
La méditer & jouir de moi-même !
Braver l'orgueil farouche & la grandeur suprême
Fuir les foibles amis, ou les amis ingrats ,
Ne plus flotter au gré d'une vaine espérance ,
A l'instant qu'elle fuit, saisir la volupté ,
Vivre enfin dans le calme & dans l'indépendance ,
Jusqu'à l'instant fatal par le Ciel arrêté ,
Où le rapide éclair d'une frêle existence
S'évanouit au sein de la Divinité !



UN SÉMINARISTE,

A UN HOMME DU MONDE,
SUR L'ENTERREMENT

*de Mademoiselle CAMOUCHE.**

H
H
H ONNEUR à la Philosophie !
Applaudis-toi , mon cher Mondain ;
Notre Morale radoucie
N'effraira plus le genre humain,
Le jour renaît ; l'Église même ,
Grace à ses Pasteurs éclairés ,
Ne s'arme plus de l'anathème ,
N'a plus de ces Tyrans sacrés ,
De ces Alguasils en aube ,
Qui damnoient la moitié du globe ;
Et vouloient en être adorés.
Enfin ces Mortelles aimables

* Actrice de la Comédie Française.

Qui savent charmer nos loirs ,
Et sur la Scene par des Fables
Nous donnent de si vrais plaisirs ;
Ces Sirenes enchanteresses
Trouveront des Juges plus doux.
Heureux , si leurs tendres foibleses
Pouvoient arriver jusqu'à nous !
Le Ciel m'entende & me bénisse !
Quoi qu'il arrive en attendant
Nous le Clergé de Saint Sulpice
Et le Curé , notre complice ,
Venons très-solemnellement
D'inhumer une jeune Actrice.
Ses Confreres menoient le deuil ;
J'ai vu les Enfans de Thalie ,
Les Éleves de la Folie
Sanglotter autour d'un cercueil :
Moi de qui l'ame est assez bonne ,
Je m'attendrissois *in petto* ;
Et je pleurois *incognito* ,
Pour ne scandaliser personne.
J'avois tort. Le divin rochet ,

Aussi respecté, moins terrible,
Ne défend plus d'être sensible,
Et c'est en vérité bien fait.
Tu méritas, belle Camouche,
Ce funebre & dernier honneur :
Tes grands yeux noirs pleins de candeur,
Ta vertu franche & point farouche,
Vivront à jamais dans mon cœur.
Que dis-je ? dans mon hermitage,
Je veux, à l'ombre d'un berceau,
Pour éterniser mon hommage,
T'ériger moi-même un tombeau.
On y verra sur le porphyre
Des Archanges bien rebondis
Flatter Saint Pierre, lui sourire,
Et lui voler pour t'introduire,
Une des clefs du Paradis.
Qu'entends-je ? la cloche qui sonne
Me force, Ami, de te quitter :
Il faut que j'aie méditer :
Mon Directeur ainsi l'ordonne.
Adieu : me voilà recueilli,

Les yeux baissés, la bouche close ;
Mais si je rêve à quelque chose ,
Dieu fait que ce n'est pas à lui.



DIALOGUE

ENTRE THEMIS ET L'AMOUR.

*A Madame la Duchesse de M. sur un
Procès qui alloit être jugé.*

THÉMIS.

L'AMOUR dans mon Palais ! bon Dieu ! qu'y vient-il faire ?

L'AMOUR.

Je viens, chaste Thémis, pour te solliciter.

Ne va point t'aviser de faire la sévère ;

Et prends garde à l'Arrêt que ta voix va porter.

Moi je n'ai lu ni Cujas, ni Barthole :

Tous ces Messieurs sont maudits par l'Amour.

Tu peux en paix régenter ton école ;

Mais c'est de moi qu'il s'agit en ce jour.

Je veux avoir raison.

THÉMIS.

Et quelle est ton affaire ?

L'AMOUR.

Celle d'Églé : ce n'est point un mystère.

Nous confondons nos droits.

THÉMIS.

Je m'en étois douté.

L'AMOUR.

Oui, ma Bonne ; oui ; de moi c'est celle qui dispose ;

Et l'Amour est toujours en cause,

Quand il s'agit de la beauté.

Mais finissons, parle enfin & prononce :

Sur-tout dans un fatras de mots sententieux,

Comme certains Bavards, Oracles de ces lieux,

N'enveloppe point ta réponse.

Juge en riant, ce fera beaucoup mieux.

THÉMIS.

Quel étourdi ! va, va, la brigue est inutile.

De bonne-foi, te ferois-tu flatté

Qu'à tes conseils tu me rendrais docile ?

Je ne connois de Dieu que l'équité.

Mon bel Enfant, gémis, verse des larmes ;

D'Églé je péserai les droits :

Je n'aurai point d'yeux pour ses charmes.

Thémis est insensible, aussi bien que les loix.

L'AMOUR

L'AMOUR.

Pédante ! & que me font tes loix & leur chimere ?

Est-il des loix contre l'Amour ?

En est-il contre l'art de plaire ?

Il est vrai qu'on l'ignore en ce triste séjour.

THÉMIS.

Songes-tu bien qu'ici tu n'es point à Cythere ?

Je puis, Monsieur le Dieu, vous faire décréter.

L'AMOUR.

Décréter moi ! la menace est légère.

Penses-tu donc m'épouvanter ?

La Loi se traîne & l'Amour vole.

Au même instant, c'est ce qui me console,

Je puis te fuir, & toi, tu ne peux m'arrêter.

Tremble à ton tour au sein de ton empire :

Si tu ne réponds à mes vœux,

J'y répandrai le trouble & le délire.

Tous tes Ministres ennuyeux

Seront autant de fous qui plaindront leur martyre :

Ta Cour résonnera de soupirs amoureux,

Je lancerai dans ma fureur nouvelle

Tous mes brandons sur la Sainte Chapelle ;

242 *MES FANTAISIES.*

Je tournerai la tête à ton grave Sénat ;
Plus de Loix , plus de Code , & plus de Protocole ;
 Toi-même je te rendrai folle
 De quelque benêt d'Avocat.

 T H É M I S.

Tu me fais peur au moins.

 L' A M O U R.

 Allons ; fois-moi propice :
L'Amour sçait se venger ; tu connois son pouvoir.
 Va , m'obéir est un devoir :
 Un Dieu peut-il vouloir une injustice ?
Regarde... Églé vers toi porte ses pas :
 Qu'on a de droits lorsqu'on a tant d'appas !
Tu parois incertaine , & ce délai m'offense :
 Il faut te tirer d'embarras.
Je vais juger ; mais n'en appelle pas :
 Prends mon flambeau ; je tiendrai ta balance!



DI A L O G U E
 E N T R E M A R S E T T H A L I E ,

*Récité un des jours du Carnaval , devant
 le Maréchal de Brissac.*

T H A L I E , *riant.*

A H ! ah ! la bonne mascarade !

Mars est-il fou ? comment un Masque ! un domino !

Tout l'attirail ! quelle est cette boutade ?..

M A R S .

Tais-toi , je suis incognito.

T H A L I E .

L'incognito ! c'est un plaisir bien fade ;

Bien peu bruyant pour un Dieu fanfaron ;

Qu'on ne peut égayer qu'à grands coups de canon ;

Mon pauvre Dieu , tu fais une triste ambassade ;

Remonte au Ciel.

M A R S .

Il est trop ennuyeux ;

C'est un séjour que je déteste ;

Depuis la paix sur-tout ; plus d'encens, plus de vœux ;

Q ij

Nous sommes là près du tapis céleste ,
 Quelques Sots défcœuvrés qu'on appelle des Dieux ;
 Faifant un Wisk le plus morne des Jeux.

Vivent la difcorde & la guerre !

J'aime affez les fléaux , je me fens fait pour eux.

Du moins alors on trouve à fe diftraire :

On s'égorge , on s'exerce , & tout n'en va que mieux.

T H A L I E.

Toujours charmant , toujours doux & paifible !

Tu me fais peur , au moins , avec tes paffe-tems !

Éaimable Dieu ! les aimables penchans !

Vénus ne peut donc rien fur ton cœur inflexible ?

M A R S.

Qui ? Vénus ! ne m'en parle pas :

Elle eft , dit-on , toujours jeune & jolie ;

Mais entre nous , belle Thalie ,

C'eft une éternité d'appas

Qui me fatigue & qui m'ennuye.

Je ne crois point à de pareils attraits :

La plus féduifante Déesfe ,

Après quelques fiécles complets ,

N'a pas trop bonne grace à vanter fa jeunefse ;

Et c'eft vieillir que ne changer jamais.

D'ailleurs c'est bien, tu le fais à-peu-près,
La plus libertine immortelle,
Qui soit admise aux célestes banquets.
C'est tous les jours quelque intrigue nouvelle.
Apperçoit-elle un jeune & frais Pastour,
Ne voilà-t-il pas que Madame
Fait atteler ses pigeons par l'Amour,
Plante là tout l'Olimpe, &, promenant sa flâme,
S'en va courir les bois & les vallons,
Arborer la houlette, & garder les moutons ?
Tiens, si tu veux, je deviens infidelle :
J'aime cet œil fripon où l'Amour étincelle,
Et que l'esprit vient embellir ;
J'aime ce joli nés trouffé pour le plaisir,
Ce sourire charmant, cette taille légère :
D'une Muse jamais je n'ai pris de leçons ;
Tu vas me donner la première.
Oui, laisse-moi te conter mes raisons,
Et chiffonner ta fontange de lierre.
Mars en Amour vaut cinquante Apollons.

T H A L I E.

Mars en Amour ne me tenteroit guere,

Q iij

246 *MES FANTAISIES.*

Et l'Amant des fléaux n'est point du tout mon fait.

M A R S.

Ventrebleu ! tu fais la fêvere !

Quelque Mortel sans doute a sçu te plaire :
Car ces maudits humains ont trouvé le secret
De supplanter les Maîtres du Tonnerre ,
Et, par je ne sçais quel attrait ,
S'en vont cocufiant jusqu'au Dieu de la guerre.
J'entre dans un courroux.

T H A L I E.

Il te sied tout-à-fait.

M A R S

Et quel est cet Amant ?

T H A L I E.

Le voici trait pour trait.

Quand le devoir l'exige & que l'honneur l'ordonne ,
Comme un éclair il s'élançe aux combats ,
Devance le char de Bellonne ,
Et fait voler la terreur sur ses pas :
Mais dès que la retraite sonne ,
Il ouvre alors son cœur aux amôureux desirs ;
De peur d'effrayer les plaisirs

MES FANTAISIES.

247

Il cache les lauriers qui forment sa couronne :

Protecteur de l'humanité ,
Compâtissant , généreux & sensible ,
Aux flatteurs seuls inaccessible ,
Même à la Cour il dit la vérité ;
Il admet l'amitié fidelle
Dans le secret de ses vertus ,
Et boit la tocanne avec elle
A la santé de ceux qu'il a vaincus.

M A R S.

Va , dès le premier mot j'ai sçu le reconnoître.
A mes côtés , dans les champs de l'honneur ,
Mille fois je l'ai vu paroître ,
Et disputer à Mars le prix de la valeur.
J'en eusse été jaloux , si les Dieux pouvoient l'être.
Aux plus hardis il inspiroit l'effroi :
Non ; un simple Mortel n'est point si redoutable ,
Brissac est brave comme moi.

T H A L I E.

Ajoute , & cent fois plus aimable.





ÉPIÎTRE

A M^LLE BEAUMESNIL.

J'EXAMINAIS hier au soir
Ton œil mutin, ton air folâtre,
Et j'ai jugé par le Théâtre
De tes talens pour le boudoir.
Me voilà pris, ou Dieu me damne;
Ta voix sans timbre, tes attraits
Et ta mine toute profane,
M'ont mis au rang de tes sujets.
Ne crains point que, louangeur fade,
Me récriant sur tes appas,
J'aïlle dans des Vers de parade
Te donner ce que tu n'as pas.
Ce n'est point l'allure orgueilleuse
De l'altière & vaine Junon,

Ni la pudeur très-fabuleuse
De l'Amante d'Endymion ;
Tu n'es, je le dis sans façon ;
Pudique ni majestueuse ;
Mais l'Amour qui par toi souvient
L'aimable empire de sa Mere ,
Des charmes seul dépositaire ,
T'en a donné ce qu'il en tient
Dans le corset d'une Bergere.
Tes yeux sont deux foyers ardents
Où j'ai failli brûler mes aîles ,
Et d'où partent mille étincelles
Sur le salpêtre de mes sens.
Près de toi vole le caprice ,
Qui , moitié fou , moitié chagrin ,
Tient des papillons à la main ,
Et te poursuit dans la coulisse.
Viennent après l'air enfantin ,
Les fauffetés au front serein ,
Faveurs d'épines couronnées ,
Tout l'attirail du Dieu malin ,
Quand il va faire ses tournées ;

Pour désoler le genre humain.
Sur des tapis de fleurs brillantes,
On voit sur-tout à tes côtés,
Jouer sous cent formes changeantes ;
L'effain des infidélités.
Que j'aime en toi ces perfidies,
Ce joyeux oubli des sermens,
Et ces adroites fingeries
Qu'on prendroit pour des sentimens !
Avec quel art tu dois séduire
L'Amant dans tes fers arrêté !
Que de tourmens sous ton empire
Rajeunissent la volupté !
Admets-moi dans ta confiance,
Chasse ces froids adorateurs
Imbibés d'ambre & d'arrogance ;
Ce groupe de petits Seigneurs,
Qui de l'amour ont les fadeurs ;
Sans en avoir la confiance ;
Qui par-tout avec impudence
Vont traînant leur nullité,
Et dont la stérile insolence

Trompe l'espoir de la beauté.
Je me conduis avec décence ,
De mon printemps je fais user ;
On fait aussi temporiser ,
Et , réprimant l'effervescence ,
Prolonger une jouissance
Ne pouvant pas l'éterniser.
Ah ! si ma jeune enchanteresse
Donne une nuit à mes souhaits ,
Nuit plus amoureuse jamais
N'aura signalé ma tendresse !
Tantôt je croirai dans mes bras
Des fleurs enchaîner la Déesse ,
Et certes je ne prétends pas
Que Zéphir me passe en ivresse.
Tantôt , pour soutenir mon feu ,
Tu feras la belle Pomone ;
Et si je me connois un peu ,
Vertumne n'a rien qui m'étonne.
Pyrame aux genoux de Thisbé ,
Bacchus dans les bras d'Érigone ,
Hercule sur le sein d'Hébé ,

**

Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un seul fleuron soit dérobé.
Prends-tu la forme d'une Muse ?
Je prends les flèches d'Apollon ,
Pour Sapho je deviens Phaon ,
Et fleuve enfin pour Aréthuse.
Ivre de mes félicités ,
Fidèle aux célestes usages ,
Je veux égaler mes hommages
Au nombre des Divinités.
Cet orgueil est d'un bel exemple ;
Mais je fais mes conventions ;
Ferme-moi les portes du Temple ,
S'il faut payer mes oraisons.
Un baiser dont on fait l'emplette ,
Ne rend pas l'Amant fortuné ;
Sans prix alors qu'il est donné ,
C'est moins que rien quand on l'achete.
Ne vas point te décourager ,
Il ne me faut qu'une huitaine ,
Et , dès ta première migraine ,
Je te promets de déloger ,

De planter là ma souveraine.
J'ai des mœurs. Pour te rassurer ,
S'il te vient dans cet intervalle
Quelque traitant à dévorer ,
Quelque amplitude épiscopale ,
Qui sans bruit veuille à ce jeu là
Sanctifier sa convoitise ,
Et , pour des filles d'Opéra ,
Distraire les biens de l'Église :
Si, las de bâiller à grands frais ,
Quelque Ministre misantrope
Vient, pour esquiver les placets ,
De la politique envelope
Chez toi dépouiller les apprêts ,
Et sur deux tétons désormais
Laisser flotter les intérêts
Et la balance de l'Europe :
Vû le besoin de t'occuper ,
L'habitude de ces mysteres ,
Ces graves sots qu'il faut duper ,
Et tous , suivant leurs caracteres ,
Je te permets de me tromper ,

Et de vaquer à tes affaires.

A D I E U , je ne dis pas mon nom :
Jeune Beaumenil , quand on aime ,
Il faut de la discrétion.
Je ferai ce soir au balcon ,
L'œil triste, le visage blême ;
Pour mieux jouer la passion.
Si ta nuit n'est point retenue ,
Et que tu goûtes ma pâleur ,
Dans tes beaux yeux , Nymphé ingénue ;
Mets le signal de mon bonheur ;
Mais si tu combles mon martyre ,
Si ta rigueur vient m'accabler ,
Permets-moi quelque éclat de rire
Pour m'aider à me consoler.



THÉMIRE.

J'AI vu Thémire dans nos champs ;
Comme à la ville elle y fait plaisir.
Thémire écoutoit mes accens
Amour Thémire étoit Bergère.
Elle étoit belle fans apprêts ;
Les lieux où brillent ses attraits ;
Sont toujours ceux que je préfère.

Sous un bosquet , sous des lambris ;
De triompher elle est bien sûre ,
Les cheveux chargés de rubis ,
Le front couronné de verdure.
Près d'elle tout paroît charmant ;
De tout elle fait l'ornement ,
Et rien ne lui sert de parure.

Si l'art quelquefois la séduit
Dans le séjour de l'imposture ;
Bientôt le sentiment l'instruit
Et la ramene à la Nature :
Oui, c'est une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens ,
Mais dont la source est toujours pure.



N A R C I S S E ,*IMITATION D'OVIDE.*

Au fond d'une vallée une onde fugitive
Arrosoit le gazon qui tapissoit sa rive.
Là jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux ;
Rien ne troubloit jamais le cristal de ses flots ,
Et des chênes voisins l'ombre fraîche & sacrée
Aux rayons du Soleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la Chasse, en ce riant séjour ,
Narcisse fatigué fuit la chaleur du jour ;
Mais lorsqu'il veut calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
A l'aspect imprévu de sa propre beauté ,
Immobile & rêveur il demeure enchanté :
Il se contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas ! à cette ombre qu'il aime.
Avidement penché vers ces bords trop flatteurs ,
Il admire ses yeux embellis par ses pleurs,

258 *MES FANTAISIES.*

Ces longs cheveux flottans dont il est idolâtre ;
Ce col plus éclatant & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur & ce tendre incarnat
Qui des lys de son teint anime encor l'éclat.
Se livrant par degrés au charme qui l'attire ,
Il languit, il désire, & c'est lui qu'il desire :
Il est tout à la fois l'Amant, l'objet aimé ,
Et meurt d'un feu cruel par lui-même allumé.
Combien de fois , trompé par ces ondes perfides ,
Leur donna-t-il envain mille baisers avides ?
Malheureux ! il s'épuise en efforts superflus ;
Il voudroit se saisir , & ne se trouve plus.
Il ne fait ce qu'il voit , mais ce qu'il voit l'enflâme ,
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son ame.
Insensé ! que fais-tu ? quel objet te séduit ?
Disparois , il n'est plus : fuis de ces lieux , il fuit.
Le sommeil ni la faim n'interrompt son ivresse ,
Il ne sçauroit quitter cette onde enchanteresse ;
L'œil chargé de langueur , où brille encor l'espoir ,
Il savoure à longs traits le plaisir de se voir ,
Et sur l'herbe étendu , se soulevant à peine ,
Il adresse ces mots à la forêt prochaine.

Solitude profonde, asyle ténébreux ,
 Où tant d'Amans discrets ont soupiré leurs feux ;
 Oui , j'en prends à témoin votre antique feuillage ,
 Depuis qu'à leurs secrets vous prêtez votre ombrage ,
 Et que vous les cachez dans vos sombres détours ,
 Avez-vous jamais vu d'aussi tristes Amours ?
 Ce que j'aime se peint dans ces eaux trop fidelles ;
 Et ses charmes trompeurs sont fugitifs comme elles.
 Qu'est-ce donc qui m'arrête , au moment d'être heureux ?
 Ce ne sont point des monts , des rochers sourcilleux ,
 Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare ,
 C'est l'eau d'une fontaine , hélas ! qui nous sépare.
 Lui-même à mes desirs bien loin de s'opposer ,
 Lorsqu'à ces flots émus je confie un baiser ,
 De ma bouche enflammée il approche sa bouche :
 Le cruel ! il m'échappe alors que je le touche.
 Que peu de chose nuit au bonheur des Amans !
 O toi , qui que tu sois , viens calmer mes tourmens.
 Pourquoi donc me fuis-tu ? par quel destin contraire
 Ne puis-je te fléchir , t'attendrir & te plaire ?
 Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix ?
 Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.

260 *MES FANTAISIES*

Que dis-je ? j'entrevois un rayon d'espérance :
Sur cette onde attaché , quand vers toi je m'élançai ,
Lorsque je tends les bras , je rencontre les tiens ,
Et tes prompts mouvemens sont l'image des miens :
Tu ris lorsque je ris : sensible à mes allarmes ,
Tu paroïs à mes pleurs mêler aussi tes larmes :
Tu rends geste pour geste , & même, en ce moment ,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement ,
Tu sembles me parler , & , fidele interprête ,
Ce que ma bouche dit , ta bouche le répète.
Trop douce illusion ! signes trompeurs , hélas !
Que je crois expliquer & que je n'entends pas ?
Mais je n'en puis douter ; j'adore mon image :
Quel Amant dut jamais prétendre davantage !
Je possède , je suis l'objet de mon desir ,
Et je n'en jouis point à force d'en jouir !
Puisse-je être à jamais séparé de moi-même !
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime !
Quel vœu pour un Amant ! Je cède à ma douleur ;
De mes jours malheureux l'Amour sèche la fleur.
Déjà la mort s'approche , & j'y suis insensible.
Elle est pour moi la fin d'un mensonge pénible.

IL revient à la source , en prononçant ces mots ,
Et trouble par ses pleurs la surface des eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface.
Quoi ! tu me fuis , barbare , ah ! demeure par grace ,
Dit-il , ah ! laisse-moi jouir de mon erreur ,
M'enivrer de moi-même , & nourrir ma fureur.
Osés-tu m'envier cette cruelle joie ?
Ne pouvant rien de plus , au moins que je te voie.
Il frappe en ce moment , & déchire son sein ;
Les roses & les lys s'y confondent soudain.
Vers l'onde colorée où se peint ce ravage ,
Il se penche , & frémit en voyant son ouvrage.
Comme aux premiers rayons d'un jour pur & serein
S'exhalent dans les airs les parfums du matin ,
Comme à l'aspect du feu l'on voit fondre la cire ,
Tel Narcisse languit , il succombe , il expire ;
Ce n'est plus ce Pasteur , par écho préféré.
Forces , couleurs , attraits , tout s'est évaporé.

LA Nympe cependant , par lui si malheureuse ,
Imite encore les sons de sa voix douloureuse.
Hélas ! s'écrioit-il ; elle répète , hélas !
Frappe les airs des coups dont il meurtrit ses bras ,

262 *MES FANTAISIES.*

Et, du fond de la grotte où gémit sa tendresse,
Joint des adieux plaintifs aux adieux qu'il s'adresse.
Elle n'entend plus rien. Narcisse inanimé
Sur le gazon épais tombe & meurt consumé.
Ses sœurs en gémissant préparent les guirlandes,
Les feuilles de cyprès, les funèbres offrandes,
Et déjà le bucher, couvert de leurs cheveux,
Semble leur demander leur frère malheureux.
On cherche en vain son corps, on n'en voit plus la trace;
Narcisse disparoit, une fleur le remplace.



SALMACIS,

IMITATION D'OVIDE.

D'UN antre solitaire une onde vive & pure
Tombe & baigne en fuyant la naissante verdure.
Cette source est sacrée, & l'on n'y voit jamais
Croître ces tristes jóncs qu'enfantent les marais.
D'un ombrage éternel le Printemps la couronne,
Et Flore n'y craint point le retour de l'Automne.

UNE Nymphé indolente, en ces charmans réduits,
Perd dans un froid repos & ses jours & ses nuits :
Un arc entre ses mains accable sa mollesse,
Et le seul bruit du cor fait frémir sa paresse.
Elle fuit des forêts les sentiers tortueux.
Sa Sœur lui dit souvent : viens te joindre à nos jeux ;
Salmacis, prends un arc ; Diane nous appelle,
Arme-toi ; viens, suis-moi, viens chasser avec elle.
Salmacis, souriant avec tranquillité,
Demeure & s'applaudit de son oisiveté.

264 *MES FANTAISIES.*

ELLE tresse tantôt sa blonde chevelure
Sur la rose & le lys éparse à l'aventure.
Se jouant quelquefois dans un fleuve voisin ,
Elle abandonne aux flots l'albâtre de son sein ;
Et son œil , attaché sur leur cristal fidelle ,
S'y regardant toujours , s'y voit toujours plus belle.
Quand des feux du Midi les brûlantes chaleurs
Percent la grotte obscure & desséchent les fleurs ,
On la voit reposer sous un dais de feuillage :
Des bosquets parfumés lui prêtent leur ombrage.
Elle dort ; tout se tait : les timides Oiseaux
N'osent plus voltiger de rameaux en rameaux,
Zéphir même s'arrête ; il adoucit pour elle
Ses baisers amoureux & le vent de son aîle :
Elle dort , & son sein doucement agité
N'oppose qu'une gaze à la témérité.

L'AMANTE de Titon sur les gazons humides
Déployoit ses réseaux & ses perles fluides.
Séduite par le calme & l'air pur du matin ,
La gorge demi-nue , & le regard ferein ,
Salmacis moissonnoit les doux présens de Flore ,
Encor tout humectés des larmes de l'Aurore.

Soudain s'offre à ses yeux un Berger plein d'appas ,
Et formé pour l'Amour, qu'il ne soupçonnoit pas.
Charmant, il unissoit, doux & rare assemblage !
La fleur de l'innocence à la fleur du bel âge ;
Et la nature en lui , retardant le desir ,
Déroboit à ses sens les secrets du plaisir.
A peine Salmacis peut-elle se contraindre.
Le voir & soupirer , & desirer & craindre ,
Ces sentimens divers l'agitent tour-à-tour.
Ses yeux, jadis si doux, étincellent d'amour.
Son orgueil inquiet a connu les allarmes :
Ses avides regards interrogent ses charmes.
Ce ruisseau qui souvent lui peignit sa beauté ;
Alors trop peu flatteur, est cent fois consulté.
Elle vole au Berger, s'arrête, se retire :
La frayeur la retient, lorsque l'Amour l'attire.
A travers le feuillage elle suit tous ses pas,
Desire qu'il approche, & craint son embarras.

ELLE s'avance enfin : Jeune Enfant, lui dit-elle ;
Ah! parlez ; de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Descendez-vous des Cieux pour orner ce séjour ?
Si vous êtes un Dieu, c'est le Dieu de l'Amour.

Si vous êtes Mortel , heureuse la Maîtresse
 Qui de vous a reçu la première caresse ?
 Elle voudroit poursuivre : il se trouble , il rougit ;
 Mais son trouble lui sied , sa rougeur l'embellit.
 Elle exige de lui cette faveur légère ,
 Ces baisers qu'à sa sœur peut accorder un frère.
 Ah ! cessez , lui dit-il , que vois-je dans vos yeux ?
 Cessez , ou pour toujours j'abandonne ces lieux.
 Salmacis en pâlit. Demeurez , je vous laisse ;
 Demeurez... Elle fuit alors avec adresse ,
 Et derrière un buisson , d'où son œil peut le voir ,
 Elle observe l'instant de remplir son espoir.

Se croyant libre , il vole , erre dans la prairie ,
 Foule d'un pas léger l'herbe tendre & fleurie ,
 Et dans ces belles eaux qui l'invitent au bain ,
 Hazarde un pied craintif qu'il retire soudain ;
 Mais bientôt , abusé par leur charme perfide ,
 Sur ces bords enchantés devenu moins timide ;
 Il découvre à la Nymphé , en quittant ses habits ,
 La jeunesse en sa fleur prête à donner des fruits.
 Ce ne sont point ces traits , cette expression mâle ,
 Et ces muscles nerveux qui fatiguoient Omphale ,

Ni de nos demi-Dieux les brillants attributs ;
C'est le jeune Adonis préféré par Vénus.

Sous l'eau qui le reçoit & près de lui bouillonne,
Il paroît comme un lys que le verre emprisonne ,
Où comme un bloc d'albâtre , où des ciseaux hardis
Ont sculpté d'un beau corps les contours arrondis.
Salmacis en secret dévore tant de charmes ,
Une tendre fureur lui fait verser des larmes ;
Tout jusqu'à l'air si frais qu'on respire en ces lieux
Lui paroît autour d'elle embrâsé de ses feux :
Rien ne la retient plus ; elle brûle , frissonne ,
Elle ne peut souffrir tout ce qui l'environne ;
Le voile qui la couvre & pese à ses desirs
Détaché de son sein, flotte au gré des Zéphirs,
Et son œil, de sa flâme éloquente interprète,
Est semblable au Soleil que le cristal répète.

OUI, je te tiens, dit-elle ; & la Nymphé à ces mots ;
Jette ses vêtemens, s'élançe dans les eaux.
Tour-à-tour elle employe & la force & la ruse ;
Lui ravit des baisers, que l'ingrat lui refuse ;
Sous le voile de l'Onde où ses efforts sont vains ;
Laisse errer au hazard ses caressantes mains ;

268 *MES FANTAISIES.*

De ses flexibles bras l'enveloppe , le lie ,
S'enlace dans les siens , & cent fois se replie :
Tel le lierre , en naissant , sur la terre couché ,
Serpente autour du chêne & s'y tient attaché.
L'Amour qui rit en l'air des efforts de la Belle ,
Émousse encor l'organe interrogé par elle ,
Et la Nymphé , expirant de honte & de desirs ,
Dans leur propre foyer cherche en vain les plaisirs.
Dieux , ô Dieux , dans mes bras enchaînez le barbare ,
Dit-elle , je mourrai plutôt qu'on m'en sépare ,
L'amour , trop tard hélas ! applaudit à ses vœux ,
Et dans un même corps les confondit tous deux.
Sur une même tige , ainsi l'on voit deux roses
Mourir en même tems , en même tems écloses ;
Ou , tels dans les forêts deux jeunes arbrisseaux ,
Semblent d'un même tronc élever leurs rameaux.





LE

PIÉ DE NEZ

DES AMOURS

J E traversois les campagnes de Gnide ,

On aime à revoir ce séjour :

J'y vais encor d'un vol rapide ;

J'ai l'aîle un peu basse au retour.

A dix-huit ans qui peut ; je les eus ; mais tout passe.

N'importe ; je vis là d'innombrables Amours

Je ne peindrai ni fleurs, ni Zéphirs sur leur trace ;

Car, en ces lieux, quoi qu'on dise, & qu'on fasse ;

Flore & Zéphir ne régneront pas toujours.

Nos petits Dieux ailés célébroient leurs vacances ;

Carnaval, si l'on veut, tems des extravagances.

Quand ils sont découverts, ces Messieurs font cent tours ;

On le fait trop : mais enfin qu'on devine,

Quel étoit lors de la Troupe enfantine
Le caprice régnaut : au gré de son humeur ,
Chacun jettant carquois, flèches, armure ,
D'une Actrice applaudie, ou d'un célèbre Acteur
Avoir revêtu la figure ,
Le maintien digne, & l'abord protecteur.
L'un, en robe à grands plis flottante ;
Très gravement hissé sur un double patin,
Marchoit à pas comptés sur l'arène brillante ;
C'étoit Clairon, en costume Romain :
Un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre, en gros gants de buffle, en habit écourté,
Avec un long sabre au côté ,
Se distinguant par sa folie ,
Ses tours d'adresse, & son regard malin ,
Avoit sa tête ensevelie
Sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main ,
Effrayoit ses sœurs & sa mere ,
Et tâchoit d'imiter notre illustre le Kain ,
Autant qu'un Amour peut le faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant ;

L'Amour séduit & plaît, fût-il convalescent :
Je crus voir cet Acteur, que le Ciel nous ménage,

Et vient de rendre à nos plaisirs ;

Semblable au lys, qui courbé par l'orage,
Se relève, & renaît aux baisers des Zéphirs.

Certains Amours, déguisés en Duchesses,

Le fêtoient malgré sa langueur :

Il reprenoit quelque vigueur,

Réconforté par leurs caresses,

Et, profitant de leur crédit,

Aux oisifs du canton dressant une embuscade,
Payoit à leurs dépens, en Amours plein d'esprit ;

Le Médecin qui le guérit,

Et la beauté qui le rendit malade.

D'autres groupes plus loin se jouoient à l'envi

Sur des tapis couleur de rose.

Un Amour folâtroit sous les traits de Luzzi ;

Et même au changement il gaignoit quelque chose :

L'Amour naïf, qui doubloit Dolignî,

Sembloit tout fier de sa métamorphose.

Il en vint un ; il fut le bien venu :

Ce vrai Lutia, parmi nos bons Apôtres ;

Se pavanoit , & , quoique nû ,
Me paroiffoit plus paré que les autres
Il les narguoit , & les badinoit tous ;
C'étoit le bien-aimé des Graces :
Les ris par escadrons défiloient fur les traces ;
Son nés fur-tout faifoit mille jaloux.
Lorsqu'en riant je l'examine ,
Vois , me dit-il , comme ils font renfrognés ,
Comme ils ont l'air boudeur , comme ils me font la mine !
Les Sots ont tous un pied de nés ,
Depuis que j'ai pris , moi , celui d'ALEXANDRINE.



STANCES

A L'AMOUR,

Adressées à une jolie femme qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux.

AMOUR, tu me poursuis encore,
Moi, déserteur de tes drapeaux !
Amour, tout l'Univers t'adore,
Laisse un seul Mortel en repos.

PRÈS de mon solitaire asyle,
Respire une jeune Beauté :
Quel écueil pour un cœur tranquille.....
Qui ne l'a pas toujours été !

JE la vois... & la vois à peine,
A travers ses rideaux jaloux.
L'air qui se balance entre nous
Est parfumé de son haleine.

MES FANTAISIES.

EN quittant les bras du sommeil ,
Dieux ! que Zélis est fraîche & belle !
Quel plaisir de suivre auprès d'elle
L'amoureux progrès du réveil !

SES yeux demi-clos étincélent ,
Quoique de langueur abattus :
Par leur lassitude ils révèlent
Les doux baisers qu'ils ont reçus.

MAIS lorsque ses cheveux d'ébène
Voilent négligemment son sein ,
Malheur à l'œil qui se promène ,
Et se permet quelque larcin !

AMOUR , ton adresse est extrême.
Lorsqu'en apparence il te nuit ,
Ce voile est un attrait lui-même ;
Il cache moins qu'il n'embellit.

Zélis n'a rien qui n'intéresse.
Fuyant les prestiges de l'art ,
Elle n'éteint point sous le fard
Le coloris de la Jeunesse.

Si je lui compare le lys
Qu'avec la rose j'entrelace ;
Zélis emporte encor le prix
Le Lys meurt ; la Rose s'efface.

LORSQUE sous le tact séducteur
Sa Lyre amoureuse murmure ;
C'est un concert dont la Nature
A placé l'écho dans mon cœur.

AMOUR, amour, le péril presse :
Par-tout le piège est sous mes pas.
Si tu n'éloignes tant d'appas ,
Que va devenir ma sagesse ?

MES FANTAISIES.

QUE dis-je , & que fais-je , insensé ?

Ne tiens compte de mes allarmes.

Qui t'implore contre ses charmes ,

Ne veut jamais être exaucé.





L E S

DEUX FLEURS

RITUALÉS,

A ÉGLÉ.

JALOUSE de ton choix pour la Reine des Fleurs,

Dans tes jardins une triste Immortelle,

Rampant au pied d'une rose nouvelle

Encor dans son bouton, peint de vives couleurs,

Lui disoit ce matin : » Ah ! garde-toi d'éclore :

» Ignore-tu quel sera ton destin ?

» Crains de t'épanouir ; crains les pleurs de l'Aurore,

» Qui préparent ta chute, en parfumant ton sein ;

» Et, sans te prevaloir des caresses de Fløre,

» De l'humble Violette apprends l'art de jouir :

» Elle aime mieux s'ensevelir sous l'herbe,

S iij

- » Cacher au jour les larcins du Zéphir ,
» Que d'étaler cette tige superbe ;
» Cet éclat orgueilleux qu'un souffle peut ternir.
La Rose lui répond : » Apprends à me connoître :
» Ne fût-ce qu'un instant , régner est un plaisir.
» Mon destin par toi-même est envié peut-être ;
» La main d'Églé va bientôt me cueillir :
» Je vais orner son sein, y briller, y mourir ;
» Et ce trépas vaut bien qu'on s'empresse de naître.



P O R T R A I T

J D' I S M E N E .

A M O U R ; commence le tableau.

Qu'il fera beau , s'il est fidèle !

Voilà les couleurs , le pinceau :

Et dans mon cœur est le modele.

L' O U V R A G E est digne de ta main ;

C'est à l'Amour à peindre Ismene.

Sur l'albâtre d'un front serein

Trace deux jolis arcs d'ébène.

P L U S bas dessine un œil charmant ,

Cet œil trop rigoureux peut-être ,

Qui , tour-à-tour , fier & touchant ,

Défend le désir qu'il fait naître.

PEINS le plus amoureux Zépher
Semant de fleurs ses lèvres closes,
Mais viennent-elles à s'ouvrir,
Peins des perles parmi les roses.

Avec art suspens ses cheveux,
Et tresse-les en Diadème ;
Laisse-les flotter, si tu veux ;
Ce désordre lui sied de même.

POUR m'offrir les brillans contours
De sa taille noble & légère ;
Peins la plus agile Bergere
Qui cherche ou fuit les Amours.

DE son doux & tendre sourire
Exprime le charme secret :
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet ;
Moi, je peindrai ce qu'il inspire.

MES FANTAISIES. 285

ACHEVE, arrondis ce beau fein,
Où tu cesses d'être volage.
Le pinceau tombe de ta main :
Arrête & baise ton ouvrage.



REPRESENTATION

A MADAME JE JE...

Qui me remettoit à deux ans.

DEUX ans ! deux ans ! y songez-vous ?
Hélas , songez-vous bien , Madame ,
Dussé-je vous mettre en courroux ,
Que lorsqu'un bel œil nous enflâme ,
Deux jours même sont trop pour nous ?
Deux ans ! Dieu ! quelle traversée !
Oui , près de ce triste Lignon ,
Dont la source est encor glacée
Par les soupirs de Céladon ;
Sur cette rive délaissée ,
Où des Bergers d'un mauvais ton ,

Fiers d'un pénible apprentissage ,
Bénissoient leur sot esclavage ,
Et mouroient par discrétion ;
Jamais Iris , jamais Aminte
N'usèrent de tant de rigueur :
C'est trop d'un siècle de contrainte ,
Pour un seul instant de bonheur.
Allons , d'une loi trop sévère ,
Adoucissez l'austérité :
Ce demi jour qui nous éclaire
Favorise la volupté.
Quel enchantement ! quel délire !
L'Amour colore votre teint :
Dans ces fleurs c'est lui qu'on respire :
Dans le souffle de ce Zéphire
Il vient rafraîchir votre sein.
Le voyez-vous comme il agite
Les plis moirés de ces rideaux ?
Il vous appelle , il vous invite :
Il tient la Couronne d'élite
Qui ceint le front de ses Héros.

MES FANTAISIES.

Cédez enfin ; tout vous en presse :
Nous sommes seuls, & j'ai vingt ans.
On ne peut mieux prendre son tems.
Pour bien placer une foiblesse.



L'HOMME

DE JÉRÔME,

CONTE MORAL.

DANS ce cahos, que l'on nomme Paris,
Monrose, orné des graces du bel-âge,
De la richesse y joignoit l'avantage :
Il avoit tout, chevaux, bijoux, habits,
Et de son esprit même il faisoit quelque usage ;
C'est beaucoup à vingt ans : & sensible & volage,
Il ne marchoit jamais qu'escorté par les ris.
Il étoit brave & brillant à la guerre,
Plaisant sur-tout, disant de très-bons mots,
Et se moquant d'un Sot atrabilaire
Qui se bat tristement, & se croit un Héros.
Le sort n'avoit pour lui qu'une douce influence ;
Églé le fit Marquis, Bélise Colonel,

Ce qui vaut mieux que Maréchal de France.

C'étoit un reflux éternel

De plaisirs, de faveurs que fixoit sa présence :

Sa toilette plioit sous mille billets doux,

Chaque jour ajoutoit des fleurs à sa couronne ;

Il ne pouvoit suffire aux rendez-vous ;

Il eût fait un cocu sur les degrés du Trône.

En vain tous nos Plutus payoient argent comptant ;

Monrose avoit crédit auprès de leurs Lucréces.

Il gaignoit leur argent, leur souffloit leurs maîtresses,

Et les combloit d'honneur, en les désespérant.

Il amusoit les grands, sans basse complaisance,

Déridoit une Altesse & même une Éminence :

Il leur laissoit leurs cordons fastueux,

Leur étiquette & leurs jours d'audience,

Mais lorsqu'il falloit plaire, avoit le pas sur eux.

Encor tout étourdi de sa bruyante ivresse,

Monrose un jour s'avisa de penser ;

Car on finit par où l'on devoit commencer,

Et c'est toujours l'erreur qui mène à la sagesse.

Il pensa donc. Un vuide affreux,

S'entrouvrit sous ses pas, il vit fuir le prestige ;

Surprit le froid dégoût sous le masque des jeux ;
Et sentit bien , après un long vertige ,
Qu'il étoit ennuyé , c'est-à-dire , ennuyeux.
Il soupire , il se craint ; il se cherche , il s'évite.
Son cœur est déjà vieux , il faut le rajeunir.
Quand l'Oiseau voit le piège , il prend soudain la fuite ;
Monrose prend la poste , & poursuit le plaisir.
Le plaisir l'attendoit dans le fond d'une Terre
Qu'entourent d'immenses canaux ,
Où la Nature solitaire
Se plaît au fond des bois & sur le bord des eaux :
Il ordonne , il projette , il conduit des travaux ,
Il a pour compagnons & Montagne & Voltaire.
Il eut mille flatteurs , il a quelques amis ,
Quelques Femmes sans ton & peu de beaux-esprits ;
Il dort ; il fait du bien , & sur-tout il digere ,
Et dit à son réveil , en se frottant les yeux :
Qu'un homme aimable est loin d'un homme heureux !





BILLET

A M. DE PEZAY.

En lui envoyant l'ASTRÉE.

QUOI, libertin, tu veux lire l'Astrée,
 Ce Code douxereux, rédigé par l'ennui,
 Où de Durfé la plume timorée
 Nous trace un vieil Amour que l'on siffle aujourd'hui !
 Tu vas y voir un Céladon transi,
 Des glaces du Lignon sauvé par des Bergeres ;
 Petit Pasteur en Héros converti,
 Parcourant du Forêt les rives solitaires,
 Qui fait rougir & n'a jamais menti ;
 Qui, froid adorateur de sa belle maîtresse,
 Toujours laisse envoler l'instant qu'il faut saisir ;
 Confie aux seuls échos sa dolente tendresse,
 Et consume en respects les momens du plaisir.

Laisse,

Laisse, crois-moi, ces archives antiques :

— On prétend que nos bons Ayeux

Ont admiré ces peintures gothiques ;

Ils s'ennuyoient : n'admirons pas comme eux.

Je l'avoûrai, quoi qu'on en dise ,

Je suis pour l'amour d'à présent.

Il pleure, il rit, se masque, se déguise ;

Il est fripon, mais il est amusant,

Philosophe bien plus ; chacun l'est à sa guise.

Il défarme en riant l'altière dignité ,

Sous les jeux d'un enfant cache l'orgueil d'un Maître ;

Badine avec la Majesté ,

Et toujours est heureux ou toujours cherche à l'être.

C'est fort bien fait ; tel est l'art de jouir.

Le desir est, dit-on, insolent, téméraire ;

L'Amour est enfant du desir ,

Il doit ressembler à son Pere.



BILLET
AUX DANSEUSES
DE L'OPÉRA.

D E Terpsicore chastes Sœurs ,
Un impudent , Ciel ! quel outrage !
A, dit-on , censuré vos mœurs.
On voit bien qu'il n'a pas mon âge ;
Et qu'il n'eut jamais vos faveurs.
Armez contre lui la Nature :
Courez , les torches à la main ,
Déchaîner contre le parjure
Tous les monstres du magasin :
Évoquez les Dieux & les Diables ;

*Il couroit contre elles une satire , dans laquelle on leur
disoit des vérités dures.*

Ils font tous vos humbles valets :
Qu'ils vengent vos talens aimables ,
Votre pudeur & vos ballets.
Quel reproche peut-on vous faire ?
Si par fois , sous l'œil d'un mystere
Vous dupez quelque sot Midas ,
Ou quelque vieux attrabilaire ,
Pour vous envoler dans les bras
Du jeune & brillant Mousquetaire ;
Ce sont vos droits , je les révere ;
Il n'est point de plus doux loisirs.
L'Amour vous défend la décence ;
Il vous forma dans sa clémence
Pour présider à ses plaisirs.





B I L L E T

A U N

JOURNALISTE.

J'AI lû ce que vous avez dit
De mes lambeaux épistolaires ;
Je hais les louanges vulgaires
Dont le ton mielleux m'affadit.

MAIS que les vôtres me sont chères !
Déjà l'amour-propre aux aguets
Venoit me tendre ses filets ,
Et me bercer de ses chimères.

SOUDAIN avec dextérité
Une critique délicate ,
D'un ton qui m'instruit & me flatte ,
Me vient offrir la vérité.

MES FANTAISIES.

297

QUE vous la rendez séduisante !
J'ai cru la voir dans sa beauté,
Elle n'a jamais d'âpreté
Quand c'est le goût qui la présente.

Sous nos berceaux l'arbre étalé
Doit sa vigueur à la Nature :
Mais il doit au moins sa parure
Aux soins de l'art qui l'a taillé.

J'AIME l'éloge & je l'oublie :
Je me souviens de la leçon,
L'un plut à ma coquetterie ;
Et l'autre plaît à ma raison.



ÉPIÎTRE
A M. HELVÉTIUS,
PENDANT SON SÉJOUR
A B E R L I N.

TON aimable Philosophie
Fait briller ses rayons sur moi :
Je m'arrache à ma léthargie ;
Et je vais revivre pour toi ,
Ainsi le paresseux reptile ,
Dans son obscur & froid asyle ,
Par les feux du jour ranimé ,
Étale cent couleurs nouvelles ,
Et fier de l'azur de ses ailes ,
Sort du tombeau qu'il s'est formé.
HEUREUX mortel , que je t'envie ,
D'habiter ces bords florissans ,

Où ce n'est point, à ses dépens,
Qu'on fait éclater son génie,
Où l'on ne craint point la manie
Des Décrets & des Mandemens,
Épouvantails de ma Patrie !
Tu le vois, le connois enfin,
Ce Roi dont la main protectrice,
Des Arts protege le destin.
Ce Roi qui se leve matin,
Et va commander l'exercicé
A tous les Houzards de Berlin ;
Qui, des cours perçant le mystère,
Quand il le faut, peut les braver,
Et par l'esprit fait achever
Ce que le sabre n'a pu faire ;
Qui tandis que cent Fainéans
Lassent les oreilles Divines
De leurs pieux nazillemens,
Et ronflent en chantant Matinés,
Retiré seul dans son Palais,
Souvent, la nuit, veille en bottines,
Et rêve au bien de ses Sujets.

MAIS si ton bonheur est extrême,
Qu'il se félicite à son tour,
De pouvoir fixer dans sa Cour
Un Sage que Minerve même
Voulut disputer à l'Amour ;
L'Auteur d'un écrit plein de flâme,
Qui fut, dans ses tableaux brûlans,
Relever le Trône des sens,
Pour doubler les plaisirs de l'ame,
De mille masques différens
Dépouille l'orgueil qui murmure ;
Va, d'une main légère & sûre,
Sonder nos plus secrets penchans ;
Et montre à l'esprit qu'il épure
La nudité de la Nature
Qu'on détruit sous les ornemens ;
Enfin ce mortel, vrai, sensible,
Dont l'œil de pleurs est humecté,
Quand il voit le spectacle horrible
D'un malheureux persécuté,
Qui, jaloux d'ennoblir son être,
Veut, non content de la connoître,

Servir encor l'humanité ;
Ne se borne point à l'usage
D'une oisive & froide raison ;
Et sent qu'une belle action
Vaut mieux que le plus bel ouvrage.
De Potzdam jardins fortunés ,
Bois solitaire , heureux ombrage ,
Bosquets de palmes couronnés ,
Recevez mon nouvel hommage.
Mortels , favorisés des Dieux ,
C'est-là , que le chêne orgueilleux ,
Se plaît à vous couvrir tous deux
De la pompe de son feuillage ;
Que tout se pare & s'ennoblit ;
Que la nature s'embellit
Sous l'œil d'un Monarque & d'un Sage ?
Au sein d'un auguste repos
C'est-là que Frédéric respire ;
Et qu'après ces brillans travaux !
Qu'exige le soin d'un Empire ,
L'homme va rire du Héros :
Là , sans ivresse & sans délire ,

Des Souverains pésant les droits ,
Licurgue vient créer des Loix ,
Amphion vient toucher la lyre.

AVEC les Maîtres des humains ,
Moi, j'aimerois assez à vivre ,
Dans le moment qui les délivre
Du Sceptre qui charge leurs mains :
Les beaux-esprits , jé les révere ,
Quand ils sont doux & bienfaifans ;
Et lorsque chez eux l'art de plaire
Prête un nouveau charme aux talens ;
Mais aux beaux-Esprits redoutables .
A nuire consumant leurs jours ;
Mais aux Rois qui le font toujours ,
Il est cent Mortels préférables ;
Témoins ces paresseux aimables ,
Qui, sans talens & sans grandeurs ,
Ont, avec les plus douces mœurs ,
Des estomachs infatigables ;
Enivrent jusqu'à leurs censeurs ;
De l'amitié sentent les charmes ,
Et, sachant vivre sans allarmes ,

Savent mourir sans Confesseurs.

QUE dis-je ! plaignons le courage
De ces pécheurs trop endurcis ;
Te parlerai-je de Paris ?
Qu'a-t-il de nouveau pour un Sage ?
Il est tel que tu l'as laissé ,
Aujourd'hui fou , demain sensé ,
Et s'ennuyant , selon l'usage.
On y voit des Sots rengorgés ,
Des Bégueules très-agréables ,
Et des enfans sans préjugés ;
De grands-Seigneurs bien dérangés ,
Se donnant les airs d'être affables ,
Des Protecteurs impitoyables ,
Qui vont quêtant des protégés.
Profondément on déraisonne ;
On siffle , on prone tour-à-tour :
On s'idolâtre sans amour ;
Le François se perfectionne ,
Et se corrompt , de jour en jour.

MAIS sans doute la Renommée

Aura fait passer jusqu'à toi ,
Le deuil de la scène allarmée ,
Et notre universel effroi.
Peuple charmant , peuple folâtre ,
Que tous ces traits te peignent bien !
Paris , qui ne tremble pour rien ,
Trembloit déjà pour son Théâtre :
Déjà la sublime Clairon ,
Hélas ! que Dieu nous le pardonne ,
Sous le guichet d'une prison ,
Avoit abaissé sa Couronne :
Le Kain , Brifard , dans leurs transports
Trop vifs , trop indiscrets peut-être ,
Etoient tout prêts à disparaître ,
Pour soutenir l'honneur du Corps.
Moi , je les excuse sans peine ;
Un peu d'orgueil sied aux talens.
Comment eût permis Melpomene ;
Que l'on fit faire sur la scène
Devant des Spectateurs décens ,
Le beau récit de Thérámene

Par un faiseur de faux sermens ? *

Ce tourbillon & cette ivresse ,
Ce tableau mouvant m'intéresse ;
Et lorsque j'ai bien épuisé
Ce long reflux de bagatelles ;
Quand j'ai bien fatigué mes aîles ,
Je revois mes tilleuls fideles ,
Et je me crois défabusé.

C'EST dans ce champêtre hermitage ,
C'est dans ce paisible jardin ,
Que la nature , au front serein ,
Venant m'inviter à l'ouvrage ,
Me met l'arrosoir à la main.
Là je vois l'amitié sourire
A mes projets , à mes travaux :
Lorsque l'ame est dans le repos ,
C'est l'amitié qu'elle desire :
Elle & son frere désormais

* C'est ce dont on accusoit injustement sans doute l'Acteur chargé des récits. Cette anecdote est trop récente pour avoir besoin d'explication.

Entretiennent ma douce ivresse.
Dans ma retraite enchanteresse
Ils ont toujours un libre accès.
Quand elle viendra sous tes traits
Nous y recevrons la sagesse.



R O N D E

*Pour un souper où se trouvoient deux
jeunes personnes pleines de talens.*

A I R : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS , rions jusqu'au matin ,
Saisissons l'instant du bel-âge ;
La Raïson , au regard chagrin ,
Est folle , à force d'être sage :
On peut égayer ses sermons ,
Par mille jeux , par des chansons.

Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.

ON badine avec les Amours
Sans blesser en rien la décence :
S'aimer bien & s'aimer toujours ,

C'est la véritable innocence.
L'autre n'est rien qu'un jeu de l'art ,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.

LA gloire plaît aux jeunes cœurs ;
Et de vous deux elle dispose :
Vous négligez les humbles fleurs ,
Pour la palme qu'elle propose ;
Mais qu'il est doux de marier
Quelques brins de mirthe au laurier !
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.

A la rose dans son bouton ,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'Amour est le doux rayon
Par qui la rose doit éclore.
Ce n'est pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.

JE ne veux point vous allarmer ,
Oublions l'amoureux délire :
Demain il fera tems d'aimer ;
Aujourd'hui ne songeons qu'à rire.
Lorsque l'on aime , adieu les jeux ;
On ne rit plus , on fait bien mieux.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.





D É L I R E

N O C T U R N E ,

Traduit d'un Auteur Irlandois.

TANDIS que le Dieu du repos
De son aîle molle & légère
Caressoit ta belle paupiere ,
Et l'humectoit de ses pavots ,
Tandis que les rians mensonges ,
Te peignoient encor mes desirs ;
Qu'autour de toi , l'essain des songes ,
Sans bruit , éveilloit les plaisirs ;
Resté seul , la tête échauffée
De métaphysique & d'amour ,
Je bravois les traits de Morphée ,
En rêvant , j'attendois le jour.
J'osois , Philosophe nocturne ,

A l'Univers donner des loix :
De Minos usurpant les droits ,
Je confondois dans la même urne
Le sort des Sujets & des Rois ;
Et dans mon réduit taciturne ,
Tout étoit soumis à ma voix.
Ainsi m'érigeant en arbitre ,
Je sens s'ébranler la maison ;
J'entens siffler dans chaque vitre
Le siffre aigu de l'aquilon.
Je jure six pas à la ronde ,
A l'abri de mon paravent ;
Et le Réformateur du Monde
Est aux prises avec le vent.
Soudain sur un char diaphane ,
Par deux Chérubins éclairé ,
Descend dans mon humble cabane ,
Un bel objet , bien éthéré ,
Qui dans son attirail sacré
Mêle un tant soit peu du profane ,
Que de tout tems j'ai préféré.
De sa guimpe Zéphir dispose ,

312 *MES FANTAISIES.*

Son regard est un doux rayon ,
Sa bouche a l'odeur de la rose ,
Et sa gorge en a le bouton.
Un pied charmant & sans chaussure.
Me parut un échantillon
Du plus voluptueux augure :
Je crus que le Ciel tout exprès
Me suscitoit cette aventure ;
Et déjà je me préparois ,
Pour me soumettre sans murmure
A ses respectables décrets.

N'APPROCHE pas , je suis ***
Dit-elle , une Sainte d'honneur ,
Très-bavarde , ne t'en déplaise ,
Et qui , connoissant ton humeur ,
Vient ici jaser à son aise ,
Quoique tu sois un grand pécheur ,
Fort menacé de la fournaise.
Du Monde ardens restaurateurs ,
Nos Bonzes que je multiplie ,
Grace à ma réforme établie ,
Sont devenus encor meilleurs ,

Et, dans leurs ferventes ardeurs ,
Triplant toujours leur exercice ,
Forment une sainte milice
Beaucoup plus digne de nos sœurs,
Les Philosophes & les Sages ,
M'adressent leurs doctes hommages ;
Ils ont honoré mon tombeau.
Leur culte n'a rien qui m'étonne ;
De Fani je suis la Patrone ;
Voilà mon titre le plus beau.
Elle en auroit dit davantage ;
Mais moi qui m'enflammai soudain ,
J'interrompis ce verbiage ,
Et voulus me rendre certain
Si cet aérien corsage ,
Étoit solide sous la main ;
Mon âge méconnoit la crainte ,
L'assaut ne m'épouvante pas.
Je cours, je m'élance, & la Sainte
Devient une ombre entre mes bras ;
Elle s'évapore, qu'y faire ?
Les Mortelles valent bien mieux

314. *MES FANTAISIES.*

Que ces Saintes que l'on révere.

Sa fuite ne m'afflige guere.

Qu'elle se tienne dans les Cieux ;

Mais toi demeure sur la Terre.



A M. DE...

*Qui me conseilloit de répondre à une
critique.*

Vous voulez, pour un foible outrage,
Que j'aïlle fonner le tocsin ;
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en Écrivain,
Quand je puis m'amuser en Sage ?
Ma foi je n'ai point ce courage.
A mon Drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance :
Le Public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience ;
J'ai cédé par reconnoissance

Viv

Aux vœux de ce Juge indulgent ,
Et nous voilà quittes , je pense ,
Après cet accommodement ,
Dans l'arène irois-je descendre ,
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement ?
C'est trop exigé , trop prétendre ;
Laissons 'mon Drame , s'il vous plaît ;
C'est bien assez de l'avoir fait ;
Sans qu'il faille encor le défendre.

QUE j'aime la sérénité
De l'apatique Fontenelle !
Je veux le prendre pour modèle ,
Au moins , dans sa tranquillité.
Le bon homme , selon l'usage ,
Fut par les Sots persécuté.
Déjà sifflait sur son passage
La triste médiocrité.
Ses yeux se détournoient à peine ;
A peine il entendoit leurs cris :
Il se sauvait , par le mépris ,
Des tourmens que donne la haine.

Enfin , très-dispos & très-vieux ,
Dans un calme voluptueux
Il mourut , sans daigner confondre
Les Sots , qu'il dut bien étonner ,
Et qui n'ont pu lui pardonner
D'être ainsi mort , sans leur répondre.



A M. ROUSSEAU*Sur ses différens Ouvrages.*

ARISTARQUE éloquent & sage quadrupède ,
J'aime assez tes sermons ; mais ils sont superflus ;
L'homme est sur ses deux pieds ; c'est un mal sans remède.
Tu ne changeras rien , ni vices , ni vertus.
Le monde a pris son pli. Le triste Diogène ,
Fameux par son orgueil qu'on nous a peint en beau ,
 Par sa lanterne & son tonneau ,
 Étoit sifflé par les Plaifans d'Athènes.
Montre-moi , si tu peux , formidable Censeur ,
Les merveilleux effets de tes vagues systèmes ,
Rêves de ton esprit démentis par ton cœur.
Tous les François t'ont lû ; les François sont les mêmes.
 Dans le sein bruyant de Paris
Je vois toujours la Fortune inégale ,
 Malgré tes sublimes écrits ,

Verfer fans choix les dons de fa faveur vénale.
Tu nous as dit cent fois : » les Sciences , les Arts
» Ont corrompu vos mœurs par leur vaine imposture.
» Écoutez , Citoyens ; fuyez de vos remparts.
» Troupeau d'êtres pensans confusément épars ,
» Dans les champs , dans les bois cherchez votre pâture ,
» Vers la Terre abaissez vos sublimes regards :
» Broutez , ô mes amis , & suivez la Nature.
» Oubliez , oubliez que Corneille exista :
» Ne vous souvenez plus des beaux vers de Racine.
» Qu'ont-ils faits ces fléaux nés pour votre ruine ?
» Que leur doit l'Univers ? Athalie & Cinna ?
 » Ils ont tracé dans de coupables rimes ,
 » Que maint Acteur sur la Scène ânona ,
» Le Roman des vertus & l'histoire des crimes...
 Tu me fais rire... A quoi sert ce courroux ?
Je les préfère à toi ; leur empire est plus doux.
 Plains en silence , au fond de ta cabane ,
 Plains nos travers fans cesse renaissans ;
 Ce Peuple léger & profane ,
Fourmilliere de Sots qui chérit les talens ,
Qui conserve ses goûts , quand Rousseau les condamne.

Ah ! je t'entends encor : » Confiné dans les bois ,
 » Du grand Tout , me dis-tu , j'observe l'harmonie ,
 » Le jeu mystérieux & les secrettes loix.
 » La Nature pour moi dévoile son génie ;
 » Et les humains vont entendre ma voix.
 » Pour être heureux , ils n'ont qu'un pas à faire.
 » Au lieu des riens brillans qui couvrent leur misère ,
 » On leur offre des jours paisibles & sereins ,
 » Des antres , des rochers , & de gras pâturages ,
 » Des femmes sans pudeur , des plaisirs bien sauvages ,
 » De vastes champs défrichés par leurs mains ,
 » Et l'abrutissement envié par les Sages.
 » Les barbares qu'ils sont , ils détournent les yeux :
 » Corrupteurs l'un de l'autre , ils restent dans leurs viltes ;
 » Ou , s'ils vont habiter de champêtres asyles ,
 » Ils y portent leurs mœurs & leur masque avec eux.
 » Tilleuls , n'étendez plus votre odorant ombrage :
 » Asservis désormais au tranchant des ciseaux ,
 » Un monstre...un Jardinier va tondre vos rameaux.
 » Fuyez l'abri de ce feuillage ,
 » Antiques rossignols : sous ces tristes berceaux
 » Qu'ont-ils besoin de votre doux ramage ?

» N'ont-ils pas Vaucanson qui leur fait des oiseaux ?

» N'espérez plus , Nayades fugitives ,

» Promener sur des fleurs le cristal de vos flots :

» Ah ! libres autrefois , mais aujourd'hui captives ,

» D'une gueule d'airain on fait jaillir vos eaux.....

Eh ! mon ami , mon cher Cynique ,

Tâche d'humaniser ton austère bon sens.

Au sortir d'un jardin , d'un bosquet symétrique ,

Ne peut-on contempler le spectacle des champs ?

Mais tu viens de t'ouvrir des routes moins vulgaires :

O Minerve ! préside à ses soins bienfaisans.

Il n'a pu corriger les peres :

Il veut élever les enfans.

Que de Sages , grand Dieu , pour la race future !

Je vois un Peuple tout nouveau ;

Des préjugés chassant la foule obscure

Le jour se leve , & le divin Rousseau ,

Le Créateur d'Émile ajoute à la Nature.

O que j'aime à te voir dans ton emploi sacré ,

De langes , de maillots noblement entouré ,

Mêler tes jeux à ceux de ton Pupille ,

Ce marmot fortuné , Philosophe d'un jour ;

Lui prodiguer ton héroïque amour ,
L'embéguiner toi-même , & , d'un regard tranquille
Parcourir le beau sein qui doit nourrir Émile !
Hommes ! ce n'est point vous qu'on veut endoctriner ;
Rousseau s'est réservé pour un plus bel ouvrage :
Le hochet de l'enfance est dans les mains du Sage ;
C'est elle désormais qu'il prétend gouverner.

Premier âge que je regrette !

Ciel ! qu'Émile est heureux , & que son fort est beau !
Socrate balbutie autour de son berceau :

L'un réfléchit , tandis que l'autre tette.

Quel contraste sublime & quel riant tableau !
Mère , dont l'instinct seul dirige la tendresse ,

N'espérez point par de vulgaires jeux
Exercer votre Émile & sa mâle jeunesse.

Voyez-le s'échapper , & fuir loin de vos yeux ,
Déployer de ses nerfs la rustique souplesse ;

Émule d'un chevreuil , & non pas de Vestris ,
Gravir sur un rocher où Jean-Jacque est assis ,

Pour applaudir à son adresse.

Voyez-le soulever de pénibles fardeaux ;

Accoutumer ses mains à de grossiers travaux ;

Niveler , labourer sous l'œil de la sagesse ,
Et comme sur la Terre habiter sous les eaux.
Sur son front bafané quelle aimable rudesse !
Petit Pâtre charmant , tu n'as point de rivaux !
Mais ce n'est rien encore : au fond d'une boutique
Je vois Monsieur Émile avec un tablier ,
 D'un œil affable accueillant la pratique ,
Achever une mule ou finir un soulier.
Tout sage Citoyen doit savoir un métier ;
A l'État , à lui-même il doit payer sa dette ;
 Mais qu'il ne soit ni Peintre ni Poète ;
Un Poète , bon Dieu , vaut-il un Cordonnier ?
Il ne falloit donc pas , même dans ton ouvrage ,
 Prodiguer les vives couleurs
De cet Art séduisant que ton orgueil outrage.
Pourquoi lui dérober sa parure & ses fleurs ?
C'est toi qui vas parler. » Dans sa carrière immense ,
» Tout rayonnant de feux l'Astre du jour s'élance.
» Un point brillant s'échappe & part comme un éclair ;
» Il remplit à l'instant les vastes champs de l'air.
» Leur voile ténébreux se replie & s'efface ,
» L'homme sent dissiper les langueurs de la nuit ,

§ 24. *MES FANTAISIES.*

» Il s'éveille, il admire, en mesurant l'espace ;
» La majesté d'un Monde à ses yeux reproduit.
» La verdure a repris une fraîcheur nouvelle :
» La mobile rosée en rubis étincelle
 » Sur l'émail velouté des fleurs ;
» Et réfléchit à l'œil attentif & fidelle
» L'éclat de la lumière & l'éclat des couleurs.
» Quel doux frémissement dans mon ame attendrie !
 » De nos forêts hôtes harmonieux ,
» Vous saluez en chœur le pere de la vie ;
» Vous apprenez à l'homme à célébrer les Dieux.
Crois-tu donc avilir ce céleste langage ,
 Ce délire , ce feu divin
Que tu fais diriger avec tant d'avantage ,
 Quand il vient embrâser ton sein ?
Possesseur d'un talent que l'on rabaisse en vain ;
Notre bon La Fontaine à mes yeux est un Sage :
Ta raison ne vaut pas son léger badinage ;
Il instruit en riant , & j'aime mieux enfin
Les folâtres leçons de Maître Jean Lapin ,
 Que les arrêts d'un Précepteur sauvage
 Qui me dégrade , qui m'outrage ,

De mes douces erreurs prétend m'ôter l'usage ,
Et veut remettre au gland le pauvre genre humain.

Mais retournons sur les traces d'Émile.

Par des canaux secrets son sang élaboré
Bouillonne en flots pourprés dans un sein plus fertile,

L'enfant n'est plus, & l'homme s'est montré.

A ses plaisirs l'Univets s'intéresse :

Sophie est jeune, & doit avoir son tour :

Près de ses dix-sept ans, qu'est-ce que ta sagesse ?

Monsieur le Gouverneur, faites place à l'Amour.



LE PLAISIR.

TES yeux promettent le bonheur ,
Confirme leur langage ,
Va , le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fière & sauvage.
Quand l'Amant n'est point trompeur ,
Son triomphe est un hommage.
Sous l'aîle du tendre Zéphir
Voi cette rose éclore ;
Voi son incarnat s'embellir
Des baisers de l'Aurore ;
Jeune Églé , c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.
L'oiseau sous ces bosquets fleuris
Le peint dans ses caresses :
Lui seul donne aux Amans chéris
Leurs nuits enchanteresses ,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux Déeses.

MES FANTAISIES.

327

Dieu charmant, veille à mon destin ,
Rends Églé moins cruelle ;
Laisse-moi mourir sur son sein ,
Et renaître pour elle ;
C'est là que je veux enfin
M'écrier, Dieux ! qu'elle est belle !





V É N U S

D J E J E J E R O N J E J E ,

A MADAME DE TOURNI.

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colère,
A sa mere
Trop sévere
Voulut échapper un jour.

Le voilà battant de l'aîle,
Et plein d'un secret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui regne aujourd'hui,
La Bergere la plus belle
Et la plus semblable à lui.

C'est Tourni qu'on lui propose ;
Il la voit , & dit soudain :
De mes traits qu'elle dispose ,
C'est la rose
Fraîche éclosé
Aux doux rayons du matin.

Disparois , Fille de l'Onde ,
Ne régente plus ma Cour ;
Toi , si ton cœur me seconde ,
Belle Nymphé , dès ce jour
Sois Vénus aux yeux du Monde ,
Mais sois Pŷché pour l'Amour. *

* Ces Stances peuvent se chanter sur l'Air : *Quand je vais au bois seulette. Gavotte de Rameau.*



LES VENDANGES DE VÉNUS.

DANS l'Isle de Cythère
Vénus a son pressoir
Que d'une main légère ,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux ,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.

Cuve où l'on est à l'aise
Plaît le mieux à Bacchus ;
Ce goût, ne lui déplaît ,
Siérait mal à Vénus :
Le plus petit espace
Renferme mille appas ;
Le vin tient de la place
Le plaisir n'en tient pas.

Tout rempli d'allégresse ,
Comme on voit le Glaneur
Grapiller ce que laisse
Le fer du Vendangeur ;
Armé d'une faucille ,
Dans Cythere à son tour ,
Le pauvre Hymen grapille
Les restes de l'Amour.

Ennemi du mystere
Bacchus cherche un séjour ,
Que le Soleil éclaire ,
Et vendange le jour :
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit ,
Elle se plaît à l'ombre ,
Et vendange la nuit.





O D E

ANACREONTIQUE.

A MIS, dans quel lieu du monde
Rit-on, chante-t-on aujourd'hui ?
Qu'avec nous l'écho réponde :
C'est à Berci, c'est à Berci,

Berci pour nous devient Cythere :
Des Amours c'est le rendez-vous ;
Ils quittent le sein de leur mere ,
Pour venir jouer avec nous.

Brillantes Nymphes de la Seine ,
De fleurs couronnez vos batteaux ;
Noyons le chagrin & la peine :
Plaisirs, nagez entre deux eaux.

Bacchus nous verra du rivage ,
L'Amour tiendra les avirons :
Vénus écartera l'orage ,
Pour qu'on entende nos chansons.

La jeunesse est de ce voyage :
C'est la beauté qu'elle conduit ;
Et la beauté ne fait naufrage ;
Que quand la jeunesse s'enfuit.

La nuit sur ce bel hémisphère
Étend son crêpe, mais en vain :
Le plaisir ici nous éclaire ;
Il fera jour jusqu'à demain.





V E R S

S U R S O I S S O N S .

Traduits du Latin de la Monnoye.

S O I S S O N S , ta plaine fortunée
 * Du bon Adam fut , dit-on , le jardin ;
 C'est-là qu'il vége-toit le long de la journée ,
 Tout ébahi sous les berceaux d'Éden.
 Tandis que Madame Eve , errante à l'avanture ,
 Sans ornement , sans feuille de figuier ,
 S'en alloit coquetter pour se défennuyer ,
 Et le laissoit bâillant admirer la Nature ;
 D'un beau reptile à l'œil rusé ,
 Dressant sa crête d'or à travers la verdure ,
 Écoutoit le propos doux & symétrifié ,

* *Vieux dicton du Pays.*

Et damnoit la race future
Pour complaire au grand Diable , en Serpent déguisé.
* Un Mortel aujourd'hui qui pare la Raïson ,
Que dégradâ le premier homme ,
A fixé le bonheur près de ton beau vallon ;
Les péchés qu'on y fait font au moins de bon ton ;
** De vrais péchés d'Elus , permis en Cour de Rome ,
Et l'on auroit trop de confusion
De s'y damner pour une pomme.

* *Intendant alors.*

** *Sans doute il avoit chez lui de jeunes femmes nouvellement mariées.*

*** *On n'a garde d'approuver le ton léger qui regne dans cette Piece , dont on n'est que le Traducteur.*





ÉPIÎTRE

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE...

*A l'occasion d'une grace qu'il avoit demandée
pour Mademoiselle ***, à Monsieur
de Richelieu.*

EGLÉ possède assurément
Les attraits d'un joli visage,
Jointe au plus aimable talent :
Mais la beauté, quand elle est sage,
N'a point le crédit du moment ;
A moins qu'un Protecteur charmant
Ne l'excite, ne la seconde,
Et n'ose, scandaleusement,
A ce vain tourbillon du monde
Montrer l'éclair du sentiment.

Voilà ce qu'on vous verra faire ;
J'ai su toujours vous bien juger :
En faveur de l'art d'obliger ,
On vous pardonne l'art de plaire.
Mettez-vous au courant du jour ;
Changez, tous les mois, de maîtresse :
Ayez les aîles de l'Amour,
Et même sa scélératesse :
Trompez avec délicatesse
Toutes nos Dames, à leur tour,
Sans jamais croire à leur tendresse :
Ce sont momens bien employés,
A l'acquit de la conscience ;
Et, pour peu qu'elle s'en offense,
Ces crimes là sont expiés
Par un seul trait de bienfaisance.
Vous dupe-t-on ? vous le rendez :
Moi, je ferois ce que vous faites.
Parmi ces plaintes indiscrettes
De cœurs l'un de l'autre excédés,
Soyez toujours ce que vous êtes,
Et très-volage en amourettes,

Et très-solide en procédés.

Oui ; sur vous Églé se repose :

Les Graces gagneront leur cause ,

Puisque c'est vous qui la plaidez.

RICHELIEU, qui , dans son automne ,

Garde tous les goûts du Printems ;

RICHELIEU, qui ceint la Couronne

Et des Guerriers & des Amans ,

Doit être juste pour les Belles ,

En faveur des doux souvenirs

Qui l'accompagnent auprès d'elles ,

Et qui sont encor des plaisirs.

Loin d'être sourd à votre instance ,

Son cœur en doit être flatté :

Il a tant séduit la beauté !

Il faut bien qu'il la récompense ,

Et change ainsi de volupté.

CES Demoiselles de la scène

Briguent-elles quelques faveurs ?

Elles font l'échange des leurs

Avec celles de leur Mécène.

Églé n'entend rien à cela ;

Elle a des mœurs , l'infortunée !
Et je fais que cet avoir-là
Ne vaut rien , au bout de l'année ;
Mais, en plaignant sa destinée ,
Le Maréchal l'excusera.

A ce prix , puisse-t-il sans cesse ,
Poursuivre ses galants exploits ;
Chaque matin, voir, sous ses loix ,
Défiler l'Amour , la Jeunesse ,
Avec un essain de minois
Qui présentent à son ivresse
Le piquant embarras du choix !
Puisse-t-il moissonner encore
Les fleurs de l'arrière saison ;
Vieillir enfin , comme Titon ,
Entre les bras d'une autre AURORÉ !





P O R T R A I T

L'AMOUR tendre, l'Amour fripon,
L'Amour qui rêve, ou qui badine,
Tous les Amours, par peloton,
Vinrent pour peindre Alexandrine.

L'UN dessine, d'un air vainqueur,
Ces yeux, où lui-même il se blesse ;
Et, prêt à peindre leur langueur,
Il est distrait par leur finesse.

C E L U I - C I tâche de saisir
Ce nés, qui fait tourner les têtes,
Et qui ne semble conquérir,
Qu'afin de narguer ses conquêtes.

C E N T fois échappe le pinceau :
Non, ce né-là, dit notre Apelle,
N'est point troussé dans mon tableau,
Avec l'air coquin du modele.

L'AUTRE

L'AUTRE, colorant à loisir,
Cette bouche digne de Flore,
Cesse d'envier au Zéphir
Toutes les fleurs qu'il fait éclore.

PLEIN du feu qui vient l'embrâser,
Ah ! dit-il, c'est trop me contraindre !
Enfant & Dieu, je puis baiser
Ce qu'un mortel s'amuse à peindre.

Jettant leurs crayons imparfaits,
Nos Albanes quittent l'ouvrage,
Et vont lutiner les attraits
Dont ils n'ont pu tracer l'image.

PENDANT ce folâtre concours,
Arrive l'amitié fidelle,
Qui dérobe & garde pour elle
Ce qu'ont ébauché les Amours.



A M. LE PRINCE**DE C'ONJÉ.**

MARS dès long-tems se voyoit oublié ;
A peine quelques fous l'encensoient sur la terre ;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère ;
Il avoit l'air d'un Dieu disgracié :
Armé de pied en cap , il arrive à Cythere
 Au son du fifre & des tambours ,
 Et veut d'un coup de cimeterre
 Exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée ,
 A travers un feuillage épais ,
 Impénétrable aux regards indiscrets ,
Il apperçoit Vénus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant ;
Elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses ,
 Et des cheveux de son Amant

Sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits Amours le bosquet est gardé ;
De myrte & de laurier ils sement la fougere ;
Ils comptent en riant les soupirs de leur mere ,
Et murmurent tout bas : vive Papa Condé !
Quoi ! dit Mars , ce Héros me poursuivra sans cesse ;
A Cythere , au combat toujours victorieux !
S'il résiste à mon bras , qu'il cede à mon adresse ;
Trompons-le par le bruit du clairon belliqueux ;
Présentons la gloire à ses yeux.
Il va , pour y courir , me rendre ma maîtresse.





ÉPIÎTRE

A MONSIEUR

SAINTE-AUBIN,

A l'occasion d'un Portrait de Mademoiselle Dubois, qu'il a peinte en Chimène au moment de ces vers : Pleurez , pleurez mes yeux, &c.

PEINDRE une belle en ces momens
 Où rien ne l'agite & l'enflamme,
 Où ses regards, quoique charmans,
 Annoncent le sommeil de l'ame,
 Où tous les traits dans le repos,
 Gardant leur douce symmétrie,
 Grace aux couleurs, à leur magie,
 Vont s'arranger sous les pinceaux;
 C'est une agréable imposture,

Qui nous attache & nous séduit :
Dans le calme de la nature ,
Telle une fleur se reproduit ,
Peinte au cristal d'une onde pure :
Mais je ceins du laurier vainqueur
Le Peintre qui , bravant l'usage ,
M'offre le tumulte du cœur
Exprimé sur un beau visage ;
Qui des passions, du malheur
Devient le fidèle interprète ,
Et donne à la toile muette
L'éloquence de la douleur.

VOILA ce que tu viens de faire.
Tu pouvois nous peindre Dubois
Comme la Reine de Cithere ,
Qui , bornée à l'orgueil de plaire ,
Dicte paisiblement ses loix
Aux Amours dont elle est la mere :
Plus jaloux de nous attendrir ,
Tu nous la montres gémissante :
Éplorée , elle est plus touchante
Que lançant les feux du plaisir.

Le froid cenfeur que tu défarmes ,
Lui-même est enfin transporté :
Eh ! qui ne feroit pas dompté
Par un bel œil noyé de larmes !
Sa langueur fait fa volupté.

QUEL intérêt tu fus répandre
Sur le moment dont tu fis choix !
C'est Chimène ; je crois l'entendre
En même tems que je la vois :
Et ton pinceau , mieux que la voix ,
Devient l'organe d'un cœur tendre.

MAIS , quoi ! ta vive émotion
N'a point rendu ta main moins sûre !
Ah ! chaque trait de ton crayon
Étoit fans doute une bleffure
Qu'Amour faifoit à ta raifon.
Pour moi , fi , plein du même zèle ,
Éclairé du même flambeau ,
Il m'eût fallu , rival d'Apelle ,
Peindre la Chimène nouvelle ,
A fon pere dans le tombeau ,
Confervant un amour fidele ;

J'aurois , en la voyant si belle ,
Laiſſé-là crayons & pinceau ,
Et quitté cent fois le tableau ,
Pour tomber aux pieds du modele.





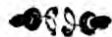
H Y M N E
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel , ô bienfaisance !
La plus aimable des vertus ,
Sans en excepter l'innocence ;
O toi que l'on ne connoît plus ,
Puisse l'hymne que je t'adresse
Enflammer encor tes amans ,
Des Rois réveiller la mollesse ,
Et la langueur des Courtisans !

REPOSE-TOI sur mon asyle ;
Ennoblis mon obscurité ,
Par l'heureux desir d'être utile ,
Si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je ? au sein de la misère ,
Un être plein de ta chaleur ,
Trouve toujours du bien à faire :
Tu mets ses trésors dans son cœur.

PÉRISSENT les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides!
Mais quel courroux vient m'animer ?
Sont-ce là les vœux qui t'honorent ?
Hélas ! ces mortels odieux,
Douce bienfaisance, ils t'ignorent :
Ils ne sont que trop malheureux !

VIENS, enivre-moi de tes charmes,
O sentiment consolateur !
Tu mêles du plaisir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur ;
Par toi, sans tumulte on sommeille ;
Par toi, le réveil est serein ;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.





A MADEMOISELLE

RIANCOUR,

Qui, après avoir le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

DE tous les sens, aimable Riancour,
J'aime fort l'utile assemblage :
Mais chacun d'eux, réclamant son usage,
Près de vous l'emporte à son tour,
Ne cherchez plus auquel la préférence est due :
Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;
Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vûe,
Et pour l'ouïe, alors qu'on vous entend.



A MADAME
DE CASSINI,

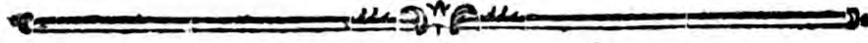
*En lui demandant le Roman
D'ALMAHIDE.*

Vous me l'avez promis ce volume gothique,
Où tant de fabuleux amans,
De l'amour & des sentimens
Épuisent la métaphysique,
Dans leurs éternels complimens;
Parlent sans fin, jamais n'agissent,
Et d'inanition périssent
Dans la crise de leurs sermens.
Combien devoit être importune
L'ardeur de ces héros, moulés sur Céladon,
Ne pouvant faire une chanson,
Sans y fourrer le soleil ou la lune !

352 *MES FANTAISIES.*

Ainsi que vous , je ne veux lire un mot
Des billets doux , des galans logogrifes ,
De tous ces combats apocrifes
Où le plus brave est souvent le plus sot :
Mais s'il se trouve en ce recueil si fade ,
Héroïne sensible & vive tour-à-tour ,
Dont les yeux commandent l'amour
Et dont la voix le persuade ,
Qui réchauffe par la gâité ,
L'air un peu froid de la décence ,
De l'amitié fente la volupté ,
Et , fuyant quelquefois le bruit & l'affluence ,
Dépose avec simplicité
Dans le sein de la confiance ,
Les couronnes de la beauté :
Dans ce portrait alors reconnoissant le vôtre ,
A loisir je suivrai chaque coup de pinceau ,
Surpris qu'en l'autre siècle on ait fait un tableau ,
Dont le modèle est dans le nôtre.





A MONSIEUR DE** ,

*En lui envoyant les MÉMOIRES
DE SULLY.*

VOILA ce que de lui nous laissa ce vrai sage ,
Ce bon Ministre d'un bon Roi ,
Qui respire dans cet ouvrage ;
Que réunis tous deux , ils soient chantés par toi !
Peins dans l'un ce zèle héroïque ,
Cette austère amitié , leçon des courtisans ,
Et cette ame patriotique
Que ne souillerent point les horreurs de son tems :
De l'autre ose tracer l'auguste caractère ,
Les malheurs , les exploits , & sur-tout les bienfaits ;
Que ce tableau nous frappe , & que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur pere !
DÉVOILE-NOUS , sans pompe & sans détours ,
Ce cœur vraiment royal , trésor de nos ancêtres ,

354 *MES FANTAISIES.*

Ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres ;
Ou plutôt , retranchant ces détestables jours ,
Prends de plus doux crayons pour peindre ses amours ;
Montre - nous ce héros aux pieds de Gabrielle ,
Moins superbe que tendre , & française , & fidelle.

Il est des Rois dans la foule perdus ,

Que déshonorent leurs foiblesses :

Mais celles de Henri font des titres de plus ;

Il fut si grand , il eut tant de vertus ,

Que l'on peut bien lui passer ses Maîtresses.



PRECHE DE L'AMOUR.

NIMPHEs, prêtez une oreille attentive ;
Les Cieux sur vous ont semé les attraits.
Eh ! que font-ils , fans mes autres bienfaits ?
Naissantes fleurs , c'est moi qui vous cultive.
Sachez vous rendre , & surtout résister ,
D'un air naïf versez des pleurs perfides ;
Intimidez les désirs trop avides ,
N'effrayez pas ceux qu'il faut exciter.
Feintes langueurs , infidieux sourire :
Transports charmans , quoiqu'ils soient concertés ,
Rare abandon des secrettes beautés ,
Employez tout , pour fonder mon empire !
Tout dans l'Amour n'est qu'un raffinement ,
A vos traits seuls défendez l'imposture ,
Et , croyez-moi , réservez prudemment ;
L'art pour vos cœurs , pour vos teints la nature ;
Près de trahir un trop crédule Amant ,
Jurez-lui bien de n'être point parjure ,
Je serai là , pour rire du serment.



A UN ENFANT

Poursuivant des Abeilles.

ENFANT, d'où viennent tes fureurs ?
Tu pleureras ton imprudence.
Ces volatiles bienfaiteurs
Avec eux portent leur vengeance.
Pour leur butin ils ont des fleurs ,
Et leur aiguillon pour défense.



Ch. Eisen inv.

H. De Ghendt Sculp.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

	PAGES.
D ISCOURS sur la Poésie en général, & particulièrement sur les Pièces fugitives,	7
L'Esprit de l'ouvrage,	49
A mes ennemis, car tout le monde en a,	50
Epitre à une Coquette,	52
Traduction d'un Distique latin,	59
Epitre au Roi de Dannemarck,	60
A Madame Neker, en lui envoyant les Vers au Roi de Dannemarck,	66
A Madame de Cassini, qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle,	67
A la Baronne de Neukerque,	68
Le Bouton de Rose,	72
Billet en réponse à des Vers que l'Auteur ap- pelloit Versiculets,	73

Z

<i>A M. Hume ,</i>	74
<i>Les Peines d'Amour ,</i>	83
<i>A M. de Voltaire , sur la complaisance qu'il a d'écrire à tout le monde ,</i>	84
<i>A Mademoiselle Doligny , pour mettre au bas de son Portrait ,</i>	91
<i>Portrait d'un Chevalier François ,</i>	92
<i>A M. de Pezai , voyageant ,</i>	93
<i>A Mademoiselle Clairon ,</i>	96
<i>Epître à Doris ,</i>	97
<i>Billet à Mademoiselle * * * , qui me pro- posoit d'aller dans un désert , passer un mois avec elle ,</i>	101
<i>Vers sur le Mariage de M. de la Marche , Premier Président du Parlement de Dijon ,</i>	103
<i>A Madame de * * , qui avoit dit en plaisan- tant que je passerois la nuit avec elle ,</i>	104
<i>Vers sur une Eclipsé ,</i>	105
<i>A M. * * * ,</i>	107
<i>A une jolie Femme qui m'avoit défendu au sujet d'une Epigramme ,</i>	113
<i>A l'Auteur des Graces ,</i>	114
<i>Au Marquis de * * * ,</i>	120

T A B L E.	359
<i>A Zémis , pendant mon séjour à la Rochelle ,</i>	125
<i>A M. de Pezai sur son Poëme ,</i>	129
<i>A Mademoiselle Clairan , sur l'indécision de sa rentrée au Théâtre ,</i>	132
<i>A ma Sœur , quelques heures avant de quit- ter Dijon ,</i>	138
<i>A Madame de Cassini qui demandoit des Vers sur l'amitié ,</i>	143
<i>A M. Soulier , Médecin ,</i>	144
<i>Epître à Mademoiselle Arnout , Actrice de l'Opéra ,</i>	149
<i>Billet à Mademoiselle F. dont le Patron est St. Alexandre ,</i>	154
<i>Description de quelques effets des Grottes d'Arci , en Bourgogne ,</i>	155
<i>Eloge de Lubin ,</i>	158
<i>Avis aux Sages du siècle ,</i>	161
<i>Mes Mœurs ,</i>	166
<i>Autant en emporte le vent ,</i>	168
<i>Epître à Mademoiselle D** , qui quittoit son logement de la barriere de Vaugirard ,</i>	170
<i>A Mademoiselle de Choiseul , qui vouloit qu'on chantât Ste Claire sa Patronne ,</i>	173

<i>Les sept Démons de Madelaine à Mademoi- selle *** pour le jour de sa Fête ,</i>	175
<i>Madrigal à M. de Saint Marc , au sujet d'une Epître sur l'Amour & l'Amitié ,</i>	177
<i>Les Graces , Stances à Eglé ,</i>	178
<i>Epître à M. l'Abbé de L** , en réponse aux Vers qu'il avoit adressés à l'Auteur ,</i>	181
<i>A M. l'Abbé de Lille , sur sa traduction des Géorgiques de Virgile ,</i>	183
<i>A Thémire , convalescente dans les premiers jours du Printemps ,</i>	184
<i>A la Princesse de *** ,</i>	186
<i>A Mademoiselle Alexandrine ,</i>	187
<i>A M. de Pezai , sur la Galanterie moderne ,</i>	190
<i>A M. Lemierre , en lui envoyant Pierre le Grand ,</i>	195
<i>Aux Editeurs de l'Almanach des Muses , au sujet d'une note qui s'y trouve au bas des Vers à Corine ,</i>	198
<i>A M. l'Abbé de *** , en lui demandant Ti- bulle ,</i>	202
<i>A un ami sur mon déménagement ,</i>	203
<i>A Mad. *** , qui demandoit un impromptu ,</i>	209

T A B L E.	361
<i>A Rosire ,</i>	210
<i>A M. le Comte de * * * ,</i>	214
<i>A M. le Comte de * * * , qui me demandoit des Vers de Lille-Adam , où il étoit pen- dant la Semaine-sainte ,</i>	219
<i>A une Femme moraliste ,</i>	221
<i>A Eglé sur de faux bruits ,</i>	222
<i>Le Congé ,</i>	224
<i>A M. de retiré à sa campagne , pour se livrer à la Philosophie ,</i>	226
<i>Un Séminariste à un homme du monde sur l'enterrement de Mademoiselle Camouche ,</i>	235
<i>Dialogue entre Thémis & l'Amour , à Ma- dame la Duchesse de M * * , sur un procès qui alloit être jugé ,</i>	239
<i>Dialogue entre Mars & Thalie récité un des jours du Carnaval , devant le Maréchal de Brissac ,</i>	243
<i>Epitre à Mademoiselle Beaumesnil ,</i>	248
<i>Thémire ,</i>	255
<i>Narcisse , imitation d'Ovide ,</i>	257
<i>Salmacis ,</i>	263
<i>Le Pié de Nez des Amours ,</i>	269

<i>Stances à l'Amour , adressées à une jolie Femme , qu'on ne voyoit qu'à travers des rideaux ,</i>	277
<i>Les deux Fleurs rivales ,</i>	281
<i>Portrait d'Ismene ,</i>	283
<i>Représentation à Mad. de . . . qui me re- mettoit à deux ans ,</i>	286
<i>L'homme détrompé , Conte moral ,</i>	289
<i>Billet à M. de Pézai , en lui envoyant l'As- trée ,</i>	292
<i>Billet aux Danseuses de l'Opéra ,</i>	294
<i>Billet à un Journaliste ,</i>	296
<i>Epître à M. Helvétius , pendant son séjour à Berlin ,</i>	298
<i>Ronde pour un souper , où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens ,</i>	307
<i>Délire Nocturne ,</i>	310
<i>A M. de . . . qui me conseilloit de répondre à une critique ,</i>	315
<i>A M. Rousseau , sur ses différens ouvrages ,</i>	318
<i>Le Plaisir ,</i>	326
<i>Venus détronée ,</i>	328
<i>Les Vendanges de Vénus ,</i>	330

T A B L E.		363
<i>Ode anacréontique ,</i>		332
<i>Vers sur Soissons ,</i>		334
<i>Epître à M. le Marquis de . . . au sujet d'une grace qu'il avoit demandée à M. de Riche- lieu ,</i>		336
<i>Portrait ,</i>		340
<i>A M. le Prince de Condé ,</i>		342
<i>Epître à M. St. Aubin , à l'occasion d'un Por- trait de Mademoiselle Dubois , qu'il a peinte en Chimène ,</i>		344
<i>Hymne à la Bienfaisance ,</i>		348
<i>A Mademoiselle Riancour , qui après avoir lû le Poëme de Sélim , demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd ,</i>		350
<i>A Madame de Cassini , en lui demandant le Roman d'Almahide ,</i>		351
<i>A M. de * * en lui envoyant les Mémoires de Sully ,</i>		353
<i>Prêche de l'Amour ,</i>		355
<i>A un Enfant poursuivant des Abeilles ,</i>		356

F I N.

ERRATA.

Après le folio 250 des pages, il y a 253, ce n'est qu'une erreur de chiffre.

Après le folio 271, il y a 222, au lieu de 272, & ensuite 277. Ce n'est qu'erreur de chiffre.

Page 253, vers 9, les biens, *lisez* le bien.

Page 267, vers 15, éloquente, *lis.* éloquent.

Weiler Bequest
1996



965952

